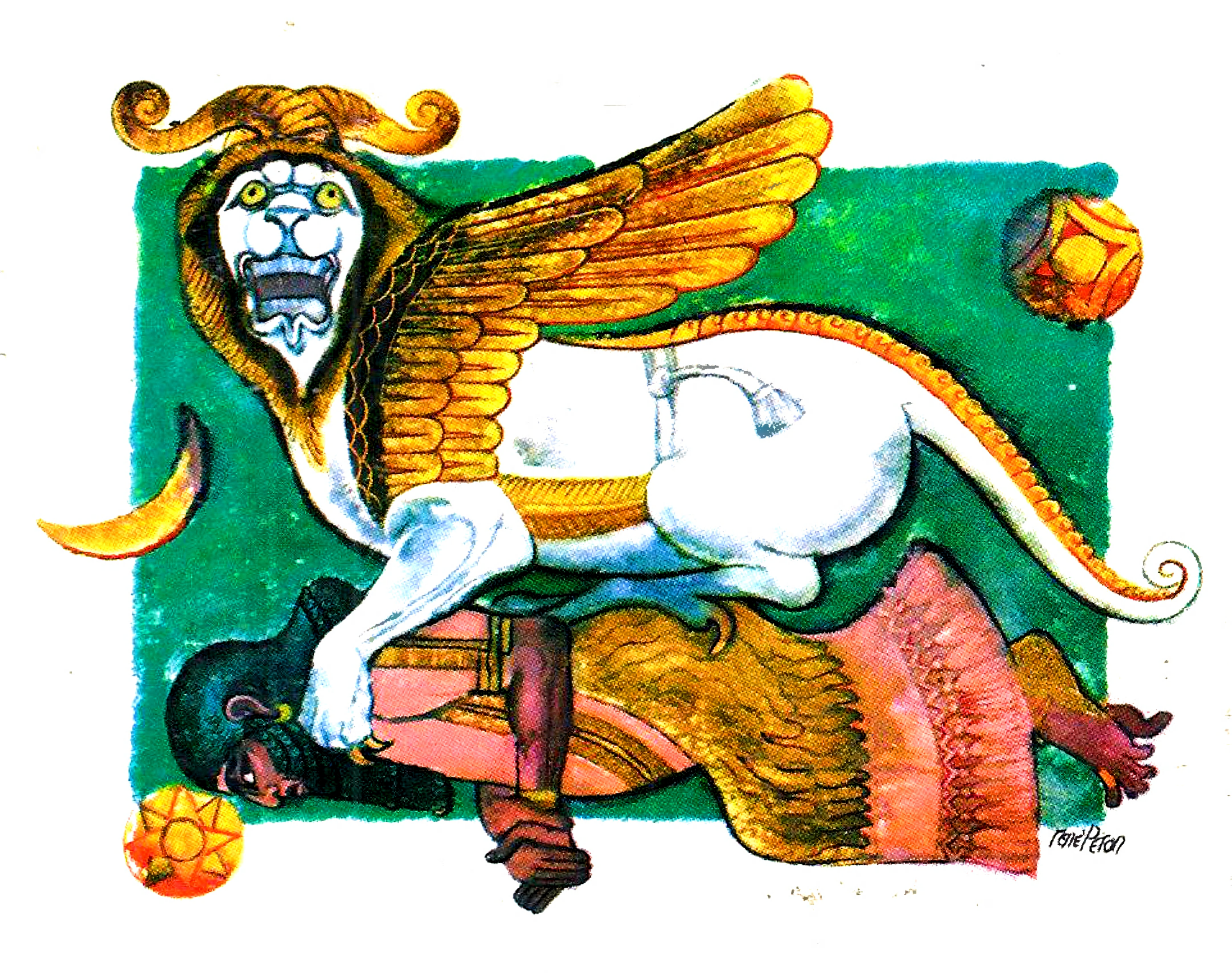
PIERRE GRIMAL

CONTES ET LÉGENDES DE BABYLONE ET DE PERSE



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

CONTES ET LÉGENDES DE BABYLONE ET DE PERSE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
ÉPISODES ET RÉCITS BIBLIQUES, par G. Vallerey, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE, par M. Divin, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET RÉCITS TIRÉS DE L'ÉNÉIDE, par J. Chandon, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE, par M. Desmurger, ill. de J. Pecnard.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE ROME, par J. Defrasne, ill. de Vayssières.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE BYZANCE, par J. Defrasne, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET RÉCITS DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MONDE GREC ET BARBARE, par L. Orvieto, ill. de C. Dey.
RÉCITS DU TEMPS D'ALEXANDRE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DU THÉÂTRE GREC, par G. Chandon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES MYTHOLOGIQUES, par E. Genest, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE LA NAISSANCE DE ROME, par L. Orvieto, ill. de R. Péron.

HISTOIRE

CONTES ET LÉGENDES DES CROISADES, par M. Toussaint-Samat, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MOYEN ÂGE, par M. et G. Huisman, ill. de Beuville.
ÉPISODES ET RÉCITS DE LA RENAISSANCE, par J. Defrasne, ill. de Marcellin.
CONTES ET LEGENDES DU GRAND SIECLE, par Quinel et de Montgon, ill. de D. Dupuy.
RÉCITS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par M. et G. Huisman, ill. de P. Noël.
ÉPISODES ET RÉCITS DU PREMIER EMPIRE, par D. Sorokine, ill. de P. Noël.

PROVINCES DE FRANCE

CONTES ET LÉGENDES D'ALSACE, par E. Hinzelin, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES D'AUVERGNE, par J. Levron, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOURGOGNE, par Perron-Louis, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BRETAGNE, par J. Dorsay, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE CORSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de H. Faivre.
CONTES ET LÉGENDES DU DAUPHINÉ, par L. Bosquet, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE FRANCHE-COMTÉ, par J. Defrasne, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE GASCOGNE, par F. Pézard, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LANGUEDOC, par M. Barral et Camproux, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ORLÉANAIS, par J.-H. Bauchy, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE LORRAINE, par L. Pitz, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PARIS ET DE MONTMARTRE, par Quinel et de Montgon, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS BASQUE, par R. Thomasset, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS NIÇOIS, par J. Portail, ill. de G. Valdès.
CONTES ET LÉGENDES DE NORMANDIE, par Ph. Lannion, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE PICARDIE, par A. Chassaignon, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PROVENCE, par M. Pézard, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE SAVOIE, par J. Portail, ill. de Saint-Justh.

(suite page 255)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES DE BABYLONE ET DE PERSE

PAR

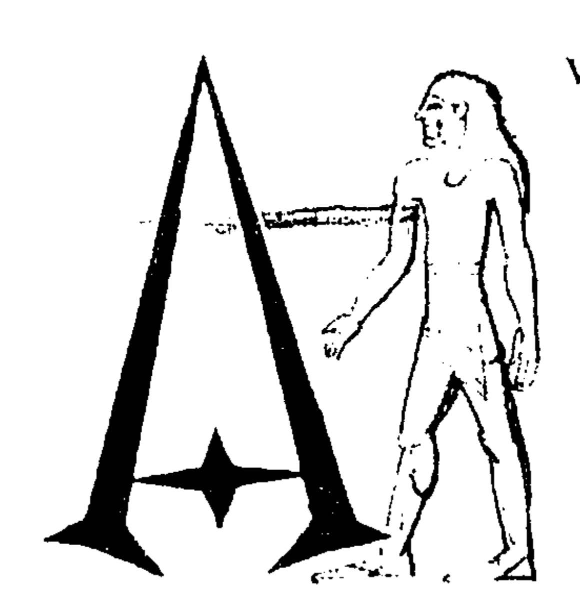
PIERRE GRIMAL

ILLUSTRATIONS DE RENÉ PÉRON

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR – PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe)

281-102

La création de l'homme



AVANT le Temps, il n'y avait rien. Rien que deux sortes d'eau, qui coulaient côte à côte, sans rives, sans rien. Ces deux eaux ne se mélangeaient pas. Chacune avait une divinité pour la gouverner : l'eau douce obéissait au dieu Apsou, l'eau salée était le domaine de la déesse Tiamat ; et Tiamat était l'épouse d'Apsou. Cet état de choses dura longtemps. Mais, comme le Temps n'existait pas, il est impossible de dire combien d'années ou de siècles, ou de dizaines de siècles. Tout ce que l'on sait, c'est qu'Apsou et Tiamat coulaient côte à côte, et que cela dura très longtemps.

Puis comme il n'est pas de bon ménage qui n'ait, un jour, des enfants, Tiamat et Apsou engendrèrent un fils et une fille, nommés Lahmou et Lahamou, dont nous ne savons pas grand-chose, sinon qu'ils engen-

drèrent à leur tour Anshar et Kishar. Déjà, à cette génération, les choses commençaient à prendre forme. Tandis qu'aux temps anciens d'Apsou et de Tiamat il n'y avait rien que deux eaux coulant côte à côte, voici qu'avec Anshar et Kishar, le frère et la sœur, il commença d'y avoir un Haut et un Bas : le monde prenait forme, et le Temps commença de couler à son tour. Le Temps n'est pas un dieu, mais le sentiment que les dieux ont d'eux-mêmes. Anshar contenait tout ce qui est en Haut, et Kishar tout ce qui est en Bas. C'était déjà l'ébauche d'un Ciel et d'une Terre, d'un monde des Dieux et d'un monde des Hommes. Anshar et Kishar eurent un seul enfant, un fils, nommé Anu, qui prit possession du Ciel : avec lui apparaît le firmament, chargé d'étoiles, cette voûte de cristal transparent et bleuté, sombre la nuit et transparent le jour, à laquelle tout ce qui est terrestre se trouve rattaché par des liens mystérieux. Anu, régnant sur le Ciel, engendra à son tour un seul fils : ce fut Ea. Avec Ea, l'univers connut une force nouvelle, et ce fut l'Esprit. Car Ea n'était plus simplement le Haut, ou le Bas, ou l'Eau, douce ou salée ; il n'était même plus le Ciel, il était Celui-qui-connaît. En lui se trouvaient contenus, de façon mystérieuse, tous les êtres qui avaient existé jusque-là. Il connaissait leurs secrets, les raisons de leurs actes. Il n'y avait plus de secret dans le monde, car Ea connaissait tout.

Dès lors, les générations divines se succédèrent avec

une grande rapidité. Il naquit des dieux en grand nombre, chacun incarnant une qualité d'Ea. Il y eut le dieu de la guerre, la déesse des fileuses, le patron des artisans, celui des moissonneurs, celui des bergers, les divinités des sources et celles des montagnes. Ea, par sa seule pensée, concevait les êtres à venir, et chacune de ses pensées était un dieu qui naissait. Au bout de peu de temps ce fut, dans l'Univers, une troupe bruyante, turbulente, se poursuivant, jouant, se disputant, comme font les enfants, dans la poussière, les soirs de printemps.

Tout cela ennnuyait fort les deux plus anciens dieux, la grand-mère Tiamat et le dieu Apsou, qui n'avaient plus le loisir de couler en silence, tant leur calme était troublé par les ébats bruyants de leurs arrière-petits-enfants. Tiamat, elle, supportait cela en silence — comme ont toujours fait les grand-mères, mais Apsou était un vieillard grognon, qui aimait faire tranquillement le tour de son domaine et détestait les innovations. A la fin, il n'y tint plus ; et comme il était généralement accompagné d'un méchant nain, nommé Moummou, chargé de le distraire par ses facéties et de le flatter lorsqu'il était mécontent de lui-même et des autres, il lui demanda conseil pour rétablir le silence dans l'Univers. Moummou lui suggéra que le mieux était de demander à Tiamat ce qu'il y avait à faire, car Tiamat était la plus avisée des vieilles dames. Mais au lieu de discuter calmement, Apsou se mit tout de suite

en colère. Il se plaignit très fort du vacarme que faisaient les petits dieux et mit Tiamat en demeure de le faire cesser. Tiamat, qui n'aimait pas être brusquée, refusa tout net d'aider son mari.

— Quoi, lui dit-elle, les enfants sont les enfants, il faut qu'ils jouent et soient bruyants. Nous, nous n'avons jamais été jeunes, mais ce n'est pas une raison pour ne pas comprendre ceux qui le sont. C'est nous qui avons tort ; l'avenir est à eux. De notre temps, il n'y avait pas d'avenir puisqu'il n'y avait pas de Temps. Le mieux est de nous taire et de supporter en silence.

Apsou fut indigné des propos de sa femme, et Moummou lui murmura à l'oreille :

— Laisse-la, elle ne sait ce qu'elle dit, cette radoteuse. Tu as le droit d'être tranquille ; tu es puissant, supprime tous ces trouble-fête ; n'es-tu pas assez fort pour les anéantir ?

Apsou, de joie d'être compris, embrassa Moummou et résolut de suivre son conseil. Il assembla les dieux et leur annonça son projet (c'est assez dire qu'Apsou manquait d'esprit, et que son orgueil l'aveuglait).

En l'entendant, les dieux furent consternés. Au fond d'eux-mêmes ils respectaient Apsou, et s'il s'y était pris autrement, il en aurait eu facilement raison. Mais il les avait effrayés, et tous couraient en tous sens plus que jamais, se lamentant, se désespérant et menant grand bruit. Seul, Ea l'avisé ne fut pas surpris par les menaces d'Apsou. Il y avait longtemps qu'il s'attendait

à quelque chose et, pendant que ses frères se désespéraient, lui s'assit à l'écart et commença de méditer.

Au bout de quelque temps, sa résolution fut prise. Il saisit une cruche, la remplit d'eau et prononça sur elle des paroles magiques ; puis, d'aussi bonne grâce qu'il le put, il alla trouver Apsou et Moummou et leur offrit à boire. Apsou avait toujours eu un faible pour Ea, qui était le plus sage de ses enfants, celui que l'on rencontrait le moins souvent en colère dans les querelles qui surgissaient sans cesse entre les dieux de la jeune génération. Sans méfiance, Apsou but à la cruche, et Moummou l'imita. Aussitôt, tous deux tombèrent dans une grand sommeil. Alors, sans perdre un instant, Ea dépouilla le vieil Apsou des insignes de son pouvoir, lui arracha sa couronne, son sceptre et sa grande robe brodée, couleur de ciel, et s'en revêtit. Puis, d'un seul coup d'épée, il trancha la tête d'Apsou, qui tomba mort. Quant à Moummou, qui était bien moins puissant, donc bien moins dangereux et n'avait péché que par bassesse, il lui passa un anneau dans le nez, comme on fait à un singe ou à un ours, et le mit en prison.

Une fois devenu le maître des dieux, Ea se construisit un pavillon magnifique, au sommet du mont Liban, et épousa en grande pompe la déesse Damkina. Les autres dieux, délivrés de leur crainte, lui firent joyeusement cortège ; et, pendant quelque temps, le monde céleste respira.

Mais après le mariage, viennent les naissances ; et

bientôt naquit le fils d'Ea et de Damkina, le Seigneur Mardouk. Tout de suite il devint le favori de tous, et les déesses se disputaient le plaisir de soigner ce bel enfant, qui reçut les dons les plus enviés de ses parrains et de ses marraines. D'ailleurs, Mardouk était né avec la sagesse d'un adulte, et il ne tarda pas à grandir magnifiquement, au point de dépasser en stature et en force toutes les autres divinités du ciel.

Son père, joyeux d'avoir un si bel enfant, décida de lui attribuer deux fois plus de puissance qu'à tous les autres dieux, si bien qu'il arriva ce qui arrive à tous les enfants gâtés, même lorsqu'ils sont dieux : c'est que Mardouk devint franchement insupportable. Les divertissements bruyants des dieux, autrefois, qui avaient si fort exaspéré le vieil Apsou, n'étaient que plaisirs innocents à côté des inventions diaboliques imaginées par Mardouk.

Mardouk avait reçu d'Ea deux fois plus de puissance que les autres : cela se traduisait par deux paires d'yeux, deux bouches, quatre oreilles, dont il se servait à bon et mauvais escient, espionnant tout ce qui se faisait dans le ciel, toujours le premier à répandre les mauvais bruits, à révéler les secrets que l'on aurait aimé tenir cachés. Il rôdait partout et les déesses n'étaient jamais sûres de ne pas le trouver dissimulé dans leur cabinet de toilette lorsqu'elles se fardaient ou ajustaient les ornements destinés à pallier de menues imperfections. Si un dieu avait un peu trop

bu lors d'un banquet, Mardouk allait en avertir tout le monde, et le coupable était rempli de honte. De favori, Mardouk commençait à devenir, par ses espiègleries, l'ennemi universel.

Bientôt il ne se contenta plus de ces innocents plaisirs, mais commença à tout mettre sens dessus dessous. Par exemple il imagina, un jour, d'attacher ensemble, par une énorme chaîne qu'il avait lui-même fabriquée, les dieux des Vents, et il ne les lâchait que selon son caprice. Un autre jour, il s'en prit au dragon qui garde le palais des dieux, et lui attacha une énorme pierre à la queue ; après quoi, il lui assujettit une forte muselière, si bien que le monstrueux dragon, terreur des dieux mêmes et surtout des déesses, eut l'air penaud d'un caniche en pénitence.

Ea, cependant, se contentait de sourire et refusait de faire à son fils la moindre observation. Il se rappelait sa propre enfance et aussi, dans sa sagesse, savait que le destin du monde et le développement des Choses se trouveraient bien, à la longue, des espiègleries de Mardouk. Mais il n'en allait pas de même des tantes et des oncles de Mardouk, dont l'esprit était beaucoup moins éclairé, et qui étaient uniquement sensibles aux inconvénients qui, pour le moment, en résultaient pour eux-mêmes. Le mécontentement grondait sourdement dans la famille. A la fin, une députation des oncles vint trouver la vieille Tiamat et lui dit :

— Grand-Mère, la vie est impossible à cause de

Mardouk. Autrefois, tu as été prudente et indulgente, mais les meilleurs sentiments peuvent être exagérés. Le moment n'est plus à tant de bonté. Quand il s'agissait de nos espiègleries, tu as eu raison de pardonner et d'attendre. Vois comme nous sommes devenus rangés et sages. (Et, ce faisant, ils caressaient leurs belles barbes assyriennes, harmonieusement peignées et parfumées.) Mais Mardouk ne se rangera jamais. Il est temps, Grand-Mère ; toi seule es capable de ramener ce garnement au respect qu'il nous doit. Lève-toi, et va le corriger.

— Très bien, répondit Tiamat, je vais m'en occuper. Mais n'oubliez pas que Mardouk est plus fort que chacun de vous. Il nous faut du renfort, des alliés. Je vais créer, tout exprès, quelques monstres capables de l'intimider.

Et, sous les yeux des divinités, la vieille Tiamat fit surgir du sol des êtres épouvantables, des créatures de cauchemar, hérissées d'aiguillons, de crochets venimeux, soufflant le feu, la fumée et l'ouragan. Beaucoup étaient lumineux comme le feu d'une forge, et il était impossible de soutenir leur éclat. D'autres étaient des géants dont le corps se terminait en queue de scorpion. Il y avait des oiseaux effrayants, avec des ailes de chauve-souris, mais aussi énormes qu'une montagne ; des chevaux à torse humain, aussi rapides, sur leurs sabots de bronze, que les vents du désert.

Enfin cette armée d'épouvante se trouva prête, et Tiamat la mit aux ordres du dieu Kingou, qu'elle

gratifia des insignes du commandement. Puis tous, chantant des hymnes guerriers dans lesquels ils maltraitaient Mardouk et le menaçaient des pires représailles, se mirent en marche. Mardouk, cependant, ignorait tout ce qui se tramait contre lui. Mais de tels préparatifs n'avaient pu échapper à la vigilance d'Ea, qui entra dans une grande colère, au point que ses idées se troublaient et qu'il eut le plus grand mal à mettre au point un plan de défense. A la fin, toutefois, il alla trouver son ancêtre Anshar et lui révéla que Tiamat avait formé une armée de monstres et se proposait de détruire l'univers. Anshar fut, à son tour, épouvanté.

— Ea, dit-il, tu es un dieu plein de courage ; tu l'as prouvé, autrefois, en des circonstances semblables, lorsque tu abattis Apsou. Montre aujourd'hui encore de quoi tu es capable et marche contre Tiamat et Kingou.

Fort de cet encouragement, Ea se porta au-devant de l'armée rebelle. Mais lorsqu'il vit les monstres qui la composaient, il ne put résister et s'enfuit. Il revint vers Anshar et lui avoua son échec. Anshar se tourna alors vers son fils Anu et lui demanda de prendre en mains la lutte contre Tiamat. Puisque la violence semblait vaine contre de tels ennemis, il l'engagea à tenter la ruse. Peut-être, avec un peu de diplomatie, saurait-il calmer la vieille déesse. Et Anu se mit en route à son tour. Mais lorsqu'il fut en face de Tiamat il comprit,

à voir l'expression sauvage de son visage, que la diplomatie ne pourrait rien ; et comme avait fait Ea, il battit précipitamment en retraite et revint se jeter aux pieds d'Anshar.

Et dans le palais divin, tout ce qui restait fidèle à Anshar fut saisi de désespoir ; les dieux se roulaient à terre, les déesses poussaient des cris stridents ; ils se serraient les uns contre les autres, comme des moutons apeurés, et murmuraient entre eux :

— Quoi, personne ne pourra venir à bout de Tiamat ? Elle et ses monstres vont s'emparer de nous et, dès lors, quelle sera notre mort ?

Dans cette situation, et devant leur terreur, Anshar revêtit son vêtement de puissance et de gloire et monta sur son trône.

— Il n'y a qu'un être, dit-il, capable de nous sauver. Mardouk est à l'origine de cette rébellion. Mardouk seul peut engager la lutte contre Tiamat et la mener à bien.

Ea qui savait bien qu'il faudrait un jour ou l'autre en venir là, fut rempli de joie. Entraînant Mardouk dans un cabinet séparé, il lui expliqua la situation ; puis le pria d'aller, de lui-même, trouver Anshar et de se mettre à son service, spontanément. Anshar, lui assura-t-il, avait un faible pour lui ; c'était le moment de gagner ses bonnes grâces ; l'heure du péril est l'occasion attendue par celui qui est habile et fort.

Mardouk, toujours prêt à se mettre en avant, ne fit aucune difficulté pour obéir à son père. Il se présenta devant Anshar vêtu en soldat, paradant, faisant le brave, si bien que son grand-père se sentit plein de tendresse pour lui et qu'il lui fit beaucoup de caresses. Et, tout de suite, Mardouk lui offrit ses services, qui furent acceptés. Puis se souvenant des conseils d'Ea, il continua :

— Anshar, je veux bien accepter les risques de la guerre, dit-il ; si, parmi tous les dieux, je suis le seul qui puisse lutter victorieusement contre Tiamat, n'est-il pas juste aussi que je sois, après la victoire, le premier d'entre eux ? Toi seul, ô Père Vénérable, as le pouvoir de m'accorder cela. Annonce ta décision à tous les êtres divins du ciel, de la terre et de l'eau ; fais-leur savoir que, désormais, je serai leur chef et leur ferai la loi.

Anshar trouva juste la demande de Mardouk, et il se mit aussitôt en devoir de convoquer tous les dieux qui lui étaient restés fidèles. Il fit venir près de lui son messager, Gaga, et le dépêcha auprès de Lahmou et Lahamou, qui vivaient, fort retirés, dans le fond de l'Océan. Car seuls Lahmou et Lahamou savaient où atteindre les dieux les plus obscurs, ceux qu'on ne voyait jamais dans le palais céleste, et dont la présence était nécessaire pour proclamer la nomination de Mardouk. En quelques heures, Gaga eut porté les mes-

sages demandés et la cour du Ciel fut bientôt remplie de divinités bizarres, de cousins éloignés qu'on ne connaissait pas de vue, mais qui n'en appartenaient pas moins à la grande famille des dieux. Tous étaient intrigués au plus haut point.

— Que se passe-t-il ? se demandaient-ils les uns aux autres. Que se passe-t-il pour que Tiamat sorte de son calme habituel et mette tout à feu et à sang ?

Et tous, en se croisant et en s'abordant sur la grande place, devant le palais, se posaient des questions sans fin, poussaient des exclamations de joie en découvrant un ancien ami, se saluaient familièrement ou avec plus de cérémonie, selon qu'ils s'étaient rencontrés récemment ou qu'ils ne s'étaient jamais vus. On aurait dit une réunion familiale comme il s'en passe une par génération humaine. Enfin, tout le tumulte s'apaisa ; on fit passer des plateaux chargés de rafraîchissements, ce qui mit tout le monde en belle humeur. Les groupes se formaient et se défaisaient ; on ne pensait plus guère à la raison de cette assemblée générale des dieux ; on ne songeait qu'à profiter de la fête, et chacun était tout disposé à approuver n'importe quoi. C'était le moment qu'attendait Anshar.

Il y avait, au fond de la salle du trône où avait lieu la réception, une estrade élevée. Au moment où le brouhaha était à son comble, le rideau qui la voilait s'ouvrit et Mardouk apparut, habilement éclairé, pour mettre en valeur sa taille et sa beauté. En le voyant,

les cousins éloignés, la foule des petits dieux, battirent des mains et donnèrent le signal des acclamations.

— Que Mardouk soit notre roi ! Vive Mardouk, le vaillant, le fort ! Mort à ses ennemis !

Et les dieux plus considérables se laissaient entraîner à acclamer Mardouk, d'abord par politesse, puis par conviction. A ce moment, un serviteur tendit un vêtement royal à Mardouk et quelqu'un cria :

— Mardouk, toi le puissant, tu n'as qu'une parole à dire et ce vêtement disparaîtra. Tu n'as qu'une parole à dire, et il apparaîtra.

Et Mardouk, qui avait appris entre autres facéties, l'art de la magie, avec un sourire prononça la parole fatidique, et le vêtement disparut aux yeux de tous. Puis après avoir attendu quelques minutes, afin que tout le monde se soit bien rendu compte du prodige, il dit le mot qu'il fallait et le vêtement réapparut. Alors ce fut du délire. Les dieux se jetèrent à plat ventre et, très humblement, rendirent hommage à Mardouk. On apporta à celui-ci les insignes royaux ; on lui remit le grand cimeterre d'Anshar et tous se déclarèrent prêts à marcher contre Tiamat. Mais Mardouk les remercia et déclara qu'il irait seul, et tous, bien repus, un peu ivres de nectar et d'enthousiasme, rentrèrent dans leurs demeures. Mardouk avait obtenu ce qu'il désirait. Maintenant, il lui fallait mériter son pouvoir.

Il prit un arc et son carquois ; puis, montant sur son

char, il s'entoura des nuages de la foudre dont les reflets l'éclairaient d'une lueur rouge ; enfin, il se fit apporter un immense filet, capable d'emprisonner les monstres qu'il aurait à combattre ; il convoqua alors les ouragans pour qu'ils marchent à ses côtés. Avant de se mettre en route, il prit une dernière précaution : il s'enduisit le visage d'une poudre rouge, destinée à le protéger contre les enchantements et, dans le pli de sa tunique, il dissimula une herbe parfumée capable de combattre l'odeur pestilentielle émise par Tiamat et ses monstres.

Ainsi armé, Mardouk se porta au-devant de Tiamat et de Kingou. Kingou eut peur, mais Tiamat ne broncha pas et lui jeta un défi au visage. Mardouk, qui connaissait bien l'histoire de Tiamat, répliqua par des injures. Il lui reprocha d'avoir, autrefois, permis le meurtre de son mari et d'avoir remplacé Apsou par Kingou. Piquée au vif, la vieille déesse voulut être seule à se battre contre le jeune insolent. Ecartant les monstres qui voulaient la défendre, elle aborda seule Mardouk, face à face ; elle se jeta sur lui, les mâchoires ouvertes. Mais elle était aveuglée par la fureur. Mardouk l'avait bien prévu. Rompant d'un pas, il tendit le filet devant Tiamat qui s'y engouffra comme un thon pris au piège et s'y débattit vainement. Mardouk fit un signe à l'Ouragan qui s'élança et pénétra dans la gueule béante de Tiamat, l'empêchant de refermer les lèvres. Alors, tout à loisir, Mardouk tendit son arc et lança sa flèche dans la gorge de Tiamat. La flèche pénétra dans le

gosier, perça les poumons et atteignit le cœur. Et Tiamat s'écroula, définitivement vaincue.

A cette vue, tous les monstres créés par Tiamat prirent peur et se dispersèrent ; mais ils n'eurent pas le temps d'aller loin. Les vents, que commandait Mardouk, les encerclèrent et il fut facile de les enchaîner tous. Une fois enchaînés, ils furent précipités dans les abîmes souterrains. Les plus redoutables furent piétinés, écrasés comme serpents, et tout leur orgueil, tout leur venin, toute leur force s'évanouirent. Kingou fut pris avec les autres, et l'on décida de le punir de prison perpétuelle et de le rayer du nombre des dieux.

Lorsque Anshar apprit par Ea la victoire de Mardouk, il fut plein de joie et s'avança à sa rencontre, avec des présents et chantant ses louanges. Et ce qu'Ea avait prévu se produisit alors. Mardouk était vraiment roi et maître du monde ; maintenant qu'il était victorieux, il ne se contenterait pas de rétablir le vieil état de choses. Sans s'attarder aux compliments d'Anshar, il se mit aussitôt à la tâche pour créer un monde nouveau. D'abord il brisa, d'un coup de massue, le crâne de Tiamat ; et le sang de la déesse se répandit dans l'Univers, porté par les Vents. Ainsi une sève féconde se trouvait libérée, toute prête à donner partout la vie. Puis Mardouk ouvrit la dépouille de Tiamat, comme si elle avait été un coquillage, et l'une des deux moitiés du squelette devint la voûte du ciel, tandis que l'autre forma les assises de la terre.

Au lieu de la vieille confusion, un ordre était créé. Mardouk confia à Anou le pouvoir sur la partie du monde placée au-dessus du ciel, à Enlil le pouvoir sur la partie qui s'étend entre le ciel et la terre, et Ea fut le maître des eaux souterraines. Cela fait, il fixa les astres au firmament, ordonnant au soleil de tourner autour de la terre, et accrochant la lune sur son cercle. Il ouvrit, dans l'Univers, une porte à l'Est et une autre à l'Ouest pour livrer passage au soleil. Il régla le cours des étoiles, déterminant la longueur des saisons et celle des années ; et, désormais, le Temps connut une marche mesurée.

Mais les dieux se plaignaient encore.

— Quoi, disaient-ils, tu as réglé le monde, tu nous as donné à chacun une tâche, mais nous sommes maintenant accablés de besogne, mais de maîtres nous sommes devenus esclaves, et personne ne nous sert.

Mardouk comprit que leur demande était juste et il chercha longtemps une solution ; enfin il entrevit ce qu'il devait faire et leur dit :

— Je vais créer un petit être qui ne sera pas dangereux, car il sera trop faible. Je l'appellerai Homme, et il sera chargé de votre service. Je l'établirai sur la terre et il sera incapable de monter au ciel, incapable de plonger dans les eaux souterraines. Pour plus de sûreté, je lui donnerai la mort en partage ; il sera bon quelque temps à travailler pour votre service, et après il dispa-

raîtra lorsque, par son grand âge, il aura pu acquérir trop de science.

Fier de son invention, il alla confier le projet à Ea qui lui dit :

— Puisque tu veux créer un être nouveau, pourquoi ne pas utiliser le sang et la chair d'un des rebelles enfermés dans les prisons souterraines ?

Mardouk considérant que Kingou était, après Tiamat, le plus grand coupable, le tira de son cachot, lui coupa la tête et livra à Ea le cadavre encore chaud. Ea, de sa substance, façonna une petite créature que tous les dieux s'accordèrent à trouver ridicule, mais fort propre à la fonction qui lui était dévolue. C'est ainsi que naquit la race des Hommes.

Les dieux furent joyeux de cette création, qui leur donnait des serviteurs et ne leur semblait pas dangereuse. Ils bénirent le seigneur Mardouk et, pour lui prouver leur reconnaissance, ils s'unirent tous et lui élevèrent un sanctuaire dans la ville de Babylone. Deux ans ils travaillèrent, amassant les matériaux, cuisant les briques au soleil, gâchant le mortier. Au bout de deux ans, leur travail terminé, ils le présentèrent à Mardouk : c'était le palais de l'Esagil qui, au milieu de la ville, est consacré à la gloire de Mardouk.

Le jour de l'inauguration, les dieux se réunirent à l'Esagil, comme ils s'étaient autrefois rassemblés chez Anshar ; on y retrouva les cousins éloignés, qui

n'étaient pas revenus en Mésopotamie depuis ce jour mémorable, et qui étaient tout étonnés des changements survenus. Ils regardaient surtout le soleil et la lune, qui leur paraissaient les choses les plus belles et les plus curieuses du monde. On leur expliqua, du haut de la tour, la marche des étoiles et le cycle des saisons. Ils hochèrent beaucoup la tête, approuvèrent gravement, mais, à la fin, ils s'avouaient réciproquement n'avoir pas compris grand-chose à toute cette histoire. On leur montra les hommes, et ils voulurent en prendre un ou deux entre les mains ; les serviteurs de Mardouk eurent toutes les peines du monde à les en empêcher en leur faisant comprendre que les hommes étaient faibles et que les mains des dieux ne sauraient les saisir sans les tuer. Alors, quand ils surent que ces petites marionnettes étaient à leur service et n'avaient pas d'autre utilité dans le monde que de leur offrir des sacrifices et de desservir leurs temples, les dieux éloignés ne se sentirent plus de joie. Ils voulurent embrasser Mardouk, et lui répétèrent mille fois quelle bonne idée ils avaient eue de le choisir pour roi.

La fête terminée, Mardouk demeura dans l'Esagil, au sommet de la tour, et c'est là que les dieux et les hommes venaient le consulter sur les affaires du monde. Il suspendit dans le ciel, en signe de réconciliation avec la race des démons, son grand arc qui lui avait permis d'abattre Tiamat, et tous purent admirer

l'arme de sa puissance. Et, chaque année, à la fête du Nouvel An, tout ce qui vit accourt à Babylone et rend hommage au seigneur Mardouk, maître de l'Esagil, artisan du ciel et de la terre, ordonnateur du monde, pacificateur de l'Univers, à qui l'on doit la paix et le repos.



Histoire de Gilgamesh



Il était une fois un roi d'Uruk, qui était d'une force et d'une grandeur prodigieuses. Cela se passait il y a bien longtemps, alors que les dieux et les hommes n'étaient pas encore bien séparés, et qu'il existait plusieurs chemins pour aller de la terre vers le ciel, et du ciel vers la terre. Ce roi s'appelait Gilgamesh, et il unissait, dans sa nature, celle des dieux et celle des hommes. Deux tiers de son corps étaient d'un dieu, mais le troisième tiers était mortel ; et, toute sa vie, il porta les conséquences de son double caractère : puissant, impétueux comme sont les dieux, il tenta d'obtenir l'immortalité ; mais chaque fois, ce qu'il y avait en lui d'humain l'empêcha de parvenir à son but et, à la fin, il dut se soumettre à la mort.

Au début de sa vie, Gilgamesh régnait sur le pays d'Uruk, et c'était un terrible tyran. Il faisait de tous

les jeunes hommes ses esclaves, enlevait les filles et les femmes pour en faire ses servantes dans son palais, si bien que ses sujets étaient fort mécontents. Lassés enfin de sa conduite, les gens d'Uruk se plaignirent aux dieux. Anu, le maître du ciel, entendit leur prière et eut pitié de leur malheureuse condition. S'adressant à la grande déesse Aruru, celle-là même qui, autrefois, avait formé les hommes avec de la glaise et leur avait donné la vie, Anu lui dit :

— Toi qui as créé les hommes et de tes mains leur as donné la vie, façonne maintenant un être capable de lutter contre Gilgamesh, le roi d'Uruk, car nul homme ne peut lui résister et sa tyrannie est insupportable à ses sujets.

Obéissante, Aruru prit de l'eau dans sa paume, saisit un morceau d'argile qu'elle mouilla, à la façon des potiers, et voici que, sous ses doigts, naquit un être gigantesque, l'égal de Gilgamesh. Elle le forma à la ressemblance du dieu Anu lui-même, et le nomma Enkidu. Elle avait mis en lui l'esprit de la guerre, et tout son extérieur dénotait son âme violente. Les cheveux d'Enkidu étaient longs et descendaient sur sa nuque ; tout son corps était hérissé de poils, qui se distinguaient à peine des peaux de bêtes qui formaient son vêtement.

Aruru, ayant formé Enkidu, le lâcha sur la terre. Et Enkidu se mit à vivre de la vie des animaux. Il aimait à se vautrer dans les marécages comme le sanglier, à

courir dans les hautes herbes comme la gazelle. Le soir, il allait s'abreuver aux sources et buvait, à plat ventre, humant l'eau comme font les buffles. Enkidu vivait ainsi, content du soleil qui l'éclairait, du vent qui le rafraîchissait après ses courses, de l'herbe et des feuillages dont il faisait sa nourriture, et nul ne connaissait son existence.

Mais un soir, un chasseur à l'affût près d'un point d'eau, vit venir, au lieu de la gazelle escomptée, cet être gigantesque qui ressemblait à un homme et qui, pourtant, avait toutes les allures d'une bête. Le chasseur fut épouvanté ; sans plus attendre, il s'enfuit et rentra chez lui, le cœur battant, tout essoufflé, mais il n'osa parler à personne de l'apparition étrange qu'il avait eue à la fontaine.

Le lendemain, à la même heure, il était encore à l'affût au même endroit et, comme la veille, il vit Enkidu qui buvait. Il comprit qu'il n'avait pas été trompé par une imagination vaine, mais que cet être monstrueux était bien réel. Il comprit aussi pourquoi, depuis quelques jours, tous les pièges qu'il posait étaient détendus le matin, et pourquoi les fosses qu'il creusait et recouvrait soigneusement de branchages pour y capturer les fauves, semblaient se combler d'elles-mêmes : c'était Enkidu qui délivrait les animaux, brisait les pièges, rendait les fosses inoffensives et s'ingéniait à empêcher toute chasse.

Enkidu agissait ainsi dans l'innocence de son cœur,

parce qu'il avait pitié des bêtes et qu'il savait qu'elles aussi, comme lui, étaient joyeuses de courir en liberté, et qu'il ne pouvait supporter l'idée que les compagnes de ses jeux fussent emprisonnées et tuées. Mais cela ne faisait pas l'affaire du chasseur, qui vivait de son gibier et ne pouvait, plus longtemps, revenir chez lui les mains vides. Tant il est vrai qu'avec les meilleures intentions, les géants risquent de susciter bien des ennuis aux simples mortels ! Enkidu avait bien vu le chasseur qui se dissimulait dans un buisson ; il avait remarqué son manège, chaque soir, mais il ne s'en souciait guère. Quoi, ce petit être peureux, tapi dans son fourré, qu'avait-il de commun avec lui ?

Enkidu méprisait les hommes parce qu'il ne les connaissait pas.

Au bout de quelques jours, le chasseur alla trouver son père, qui était un homme vénérable et sage.

— Mon père, lui dit-il, il erre dans la campagne un être monstrueux. Son apparence est celle d'un homme, mais il est beaucoup plus grand et plus fort que le guerrier le plus vigoureux. Il n'est pas vêtu comme un homme ; à le voir, on le prendrait pour un animal du désert tant il est hirsute et velu, mais il marche comme nous et son regard brille. Sans cesse, il parcourt le pays ; il se mêle aux troupeaux qui ne le redoutent pas, et lui-même ne craint ni le lion ni la panthère. Tout cela, continua-t-il, ne serait rien s'il ne s'avisait pas de détendre mes pièges et de combler mes fosses. Voici

plus d'un jour que je rentre à la maison les mains vides moi qui, autrefois... Je ne peux même plus espérer surprendre quelque bête à l'affût. Le monstre me découvre toujours le premier, et il effraie les animaux. Je ne peux rien contre lui. Sans doute il ne cherche à me faire aucun mal, mais aussi longtemps qu'il règnera sur la plaine, toute chasse y sera impossible pour moi.

Le père vit que la chose était grave et que son fils ne pourrait venir à bout tout seul de son ennemi. Aussi lui conseilla-t-il de se rendre à Uruk et d'implorer l'aide de Gilgamesh. Et le chasseur partit demander secours au roi. C'était là ce qu'avait voulu le dieu Anu lorsqu'il avait ordonné à Aruru de créer Enkidu : il fallait opposer au tyran un être aussi puissant que lui, et Aru se disait que, sans aucun doute, les deux géants ne s'entendraient pas, qu'ils entreraient en lutte l'un contre l'autre et que, pendant ce temps, les gens d'Uruk respireraient.

En apprenant qu'un monstre errait en liberté sur un pays qui était son domaine, Gilgamesh imagina une ruse.

— Retourne, dit-il au chasseur, à la fontaine où va boire le géant. Mais n'y va pas seul. Emmène avec toi une jeune femme, l'une des plus belles servantes de mon palais, et qu'elle parle au géant. Toi, cependant, écarte-toi ; laisse-les seuls et observe ce qui se passera.

Le chasseur obéit et retourna dans son pays, accompagné d'une des servantes de Gilgamesh ; et le soir

suivant, au crépuscule, tous deux étaient à l'affût auprès de la fontaine.

Lorsque parut Enkidu, le chasseur n'en menait pas large ; il se faisait tout petit derrière son buisson. La jeune femme, au contraire, ne manifestait aucune crainte. Elle sortit hardiment du fourré et s'avança vers le monstre ; et celui-ci, en la voyant, fut à son tour saisi de stupeur. Elle avançait vers lui et tous deux, le géant et la femme, étaient comme fascinés l'un par l'autre. Enkidu n'avait jamais vu d'être semblable ; de l'espèce humaine, il n'avait aperçu que le chasseur, et n'en avait pas formé une très haute opinion. Mais, cette fois, il crut pénétrer dans un monde dont il n'avait eu jusqu'ici aucune idée. Les yeux de la jeune femme brillaient, aussi doux que ceux des gazelles ; elle marchait lentement, et Enkidu, si fier de sa rapidité à la course, se dit soudain qu'il y avait quelque chose de plus beau encore que l'oiseau qui vole, de plus souple qu'une panthère qui s'apprête à bondir, de plus précieux que le frisson de la lumière au vent du matin. Il se tenait debout, gauchement, et sous le regard de la jeune femme, il se sentit plein de honte. Elle, ses cheveux étaient harmonieusement peignés, tandis que les siens n'étaient qu'une broussaille. Elle, elle avait une tunique de lin blanc éclatante de blancheur et, par-dessus, un léger manteau de laine, blanc lui aussi. A son cou brillait un collier d'or ; de lourdes boucles ouvragées pendaient à ses oreilles. Et lui, pauvre

Enkidu, son corps était recouvert maladroitement de peaux mal préparées, posées tant bien que mal sur son dos. Enkidu, en un instant, se vit tel qu'il était, et il eut honte. Mais lorsque la jeune femme fut près de lui, il se produisit un miracle. Enkidu, qui n'avait jamais prononcé une parole humaine, qui comprenait jusque-là seulement le langage des bêtes, s'entendit tout d'un coup saluer la jeune femme en pure langue du pays d'Uruk ; et lorsque la jeune femme lui répondit, ses paroles eurent pour lui un sens — qui était le plus beau du monde.

— Enkidu, lui disait-elle, tu es aussi beau qu'un dieu. Tu es fort, tu es léger à la course, il faut qu'une divinité t'ait donné le jour. Viens, ne reste pas dans la campagne déserte. Tu ne mérites pas de n'avoir pour compagnons que les lions et les renards. Tu es fait pour la compagnie des hommes. Viens à Uruk. Le seigneur Gilgamesh te recevra à sa cour; il t'accueillera dans son palais, avec ses esclaves, ses servantes et les vizirs qui forment son conseil. Il te fera servir les plus délicieux festins. Viens, Enkidu. Le seigneur Gilgamesh m'envoie vers toi comme messagère ; ne refuse pas son amitié ni la mienne.

Enkidu se sentit pénétré du désir de suivre la jeune femme, plus par amour pour elle que pour connaître ce Gilgamesh dont il se souciait fort peu. Mais, d'autre part, allait-il abandonner cette vie libre, le bonheur d'aller à sa guise, sans souci et sans maître ? Pour

accueillir la jeune femme, il s'était un peu éloigné de la fontaine. Un troupeau de gazelles, qui s'abreuvaient avec lui, se tenait, inquiet, près de l'eau, n'osant boire. Sentant leur inquiétude, il voulut les rassurer ; un instant il se retourna vers elles, mais, pour la première fois, quand il les regarda, les gazelles prirent peur et s'enfuirent.

Enkidu était seul ; depuis qu'il avait prononcé des paroles humaines, il s'était retranché de ses amitiés anciennes. Désormais, il n'avait plus le choix, il lui fallait, qu'il le voulût ou non, rejoindre les hommes, ses semblables.

Et tous trois, Enkidu, le chasseur et la jeune femme, prirent le chemin d'Uruk.

***

Enkidu, le chasseur et la jeune femme cheminent vers la ville d'Uruk ; mais le chasseur n'a pas grande envie de revoir Gilgamesh. Il sait que les simples chasseurs n'ont rien à gagner à fréquenter les rois ; et bientôt, avec quelques mots d'excuse, il regagne son village. Le géant est parti, c'est là tout ce qu'il voulait. Personne n'effraiera plus son gibier et ne comblera ses fosses. Que le roi et le géant s'arrangent. Tous deux sont de la même race. Quant à la jeune femme, le chasseur ne s'en soucie guère ; d'ailleurs, si Enkidu lui voulait du mal, comment pourrait-il, lui, la défendre ? Mais ni

Enkidu ni elle ne se préoccupent du chasseur ; tous deux cheminent, et Enkidu tient à sa compagne les plus jolis propos du monde.

Cependant, à Uruk, Gilgamesh avait été visité par un songe. Il lui avait semblé qu'il se trouvait, plein de force, au milieu de ses compagnons de guerre, quand soudain une chose mystérieuse était tombée du ciel. C'était un bloc de pierre, très gros, très lourd, et lorsque Gilgamesh avait tenté de le soulever, malgré tous ses efforts il n'avait pu parvenir à l'ébranler. Alors, tous les gens d'Uruk s'étaient assemblés ; il y avait les artisans, les marchands, les portefaix, et aussi les soldats, les jardiniers, les riches bourgeois ; tous avaient couru autour du météore et lui avaient rendu hommage comme à leur roi. Gilgamesh, dans son indignation, s'était précipité vers le bloc maléfique et, oh ! merveille, le bloc était devenu léger, léger, si bien qu'il n'avait eu aucune peine à le saisir dans ses bras et à le déposer aux pieds de la reine Nin-Sun, sa mère vénérée. La même nuit, Gilgamesh avait eu un autre rêve : cette fois il avait vu tomber du ciel une hache de pierre, une hache magnifique, polie, à deux tranchants, une arme digne des dieux, semblable à ce que les villageois appelaient une « pierre de foudre », et que le dieu Anu lance, dans un éclair, contre les mortels. Et comme la première fois, tous les habitants d'Uruk s'étaient assemblés autour de la pierre céleste et l'avaient adorée. Gilgamesh l'avait alors saisie et en avait fait hommage à Nin-



Gilgamesh, je veux que tu sois mon mari. *Page 47.*



Gilgamesh, je veux que tu sois mon mari. *Page 47.*

Sun. La reine l'avait prise et avait déclaré à son fils que cette hache serait à l'avenir son épouse.

Au matin Gilgamesh s'éveilla, fort fatigué, après les efforts violents qu'il avait faits dans son sommeil, et encore plus intrigué, et aussi, inquiet. Chacun sait que les rêves sont envoyés par les dieux et que ce n'est point matière à badiner. Surtout lorsque l'on est roi et que l'on voit tout le peuple rendre hommage successivement à un météore et à une hache de pierre. Plus il y pensait, et plus Gilgamesh se sentait mal à l'aise, si bien qu'il alla trouver sa mère pour lui demander conseil. Lorsqu'il lui eut conté ses rêves, la vieille dame sourit ; dans sa sagesse, elle avait reconnu le sens du présage.

— Mon fils, dit-elle, les dieux ont suscité contre toi un rival, un grand lutteur, vaillant et fort comme toi. Ils l'ont envoyé du ciel sur la terre, et maintenant il va venir dans Uruk. Les habitants de la ville le regarderont avec admiration ; mais loin d'être ton ennemi, il deviendra un ami, un compagnon aussi inséparable qu'une épouse, et il t'aidera à régner.

La reine Nin-Sun était vieille et sage. Elle était instruite dans la science des rêves, et ce qu'elle avait prédit arriva point par point.

La nuit même où Gilgamesh avait vu en songe ces prodiges, Enkidu s'était arrêté avec sa compagne pour se reposer, et elle lui parlait d'Uruk et du seigneur Gilgamesh. Elle lui décrivait les merveilles du palais

royal, avec ses jardins de palmiers, ses fontaines, les oiseaux de ses volières et ses vastes cours dallées ; elle lui décrivait aussi les murailles de briques peintes de couleurs vives, ornées de reliefs merveilleux, et les tours étagées vers le ciel. Enkidu n'avait aucune idée qu'il pût exister de pareilles splendeurs, et il admirait de confiance.

Le lendemain soir, tous deux s'arrêtèrent dans un village où Enkidu goûta pour la première fois à la nourriture des hommes. Il mangea du pain que les bergers avaient cuit sur des pierres chauffées ; il but de la bière d'orge, lui qui jusque-là n'avait connu que le lait des chèvres sauvages et l'eau des sources. Il but même beaucoup de bière car il en vida sept grandes coupes et, après boire, son esprit n'avait jamais été aussi délié. Il voulut devenir vraiment un homme et demanda au barbier du village de tondre ses cheveux et de raser sa barbe ; puis on le baigna, on enduisit d'huile son corps musclé, et la jeune femme le revêtit d'une de ses propres tuniques, la plus grande, qui lui fit un vêtement assez convenable, bien qu'il s'y sentit fort à l'étroit. Ainsi baigné, tondu et parfumé, Enkidu désira montrer sa force aux bergers. Il saisit une lance, passa un poignard à sa ceinture et, pendant que les bergers dormaient, il monta la garde à leur place pour protéger le village contre les fauves.

Lui qui, peu de temps auparavant partageait la vie des fauves, il était devenu leur ennemi. Quand un lion

se présenta, attiré par l'odeur des troupeaux, Enkidu n'hésita pas à le transpercer de sa lance ; et, plus tard, il abattit d'un coup de poignard une panthère qui s'était élancée contre lui. Au matin il montra les animaux aux bergers, et ceux-ci reconnurent qu'ils avaient parmi eux un homme habile et puissant, un être unique, digne d'être leur chef et leur roi. Alors leurs langues se délièrent. Il y avait avec eux un homme de la ville et qui, tout le jour, puisait de l'eau, courbé en deux sur le levier de la noria. Il marchait pesamment, comme un cheval au manège, et sous son effort la lourde roue tournait, entraînant une chaîne de godets qui recueillaient l'eau d'un puits et la versaient dans les canaux. Tout le jour il peinait ainsi, sous le grand soleil. Enkidu l'avait entendu gémir et il lui demanda pour quelle raison il ne cessait jamais ainsi de travailler à si grande peine. Et l'homme lui répondit qu'il était un esclave du seigneur Gilgamesh, que le roi l'avait envoyé au village pour qu'il eût soin de ses champs, et que si les récoltes n'étaient pas les plus belles de tout le pays, Gilgamesh le mettrait à mort. Aussi était-il obligé de travailler sans relâche pour arroser la terre s'il ne voulait pas mourir. Enkidu fut indigné de la cruauté du roi. Il promit, maintenant qu'il connaissait sa force et qu'il était devenu un homme, de mettre fin à l'insupportable tyrannie de Gilgamesh ; et c'est accompagné par les bénédictions et les vœux de tout le village

qu'il se remit en marche, le lendemain, vers la ville d'Uruk.

Lorsqu'il arriva dans les faubourgs, le bruit s'était déjà répandu qu'un homme merveilleusement puissant, un géant invincible, était envoyé par les dieux pour mettre Gilgamesh à la raison. Les artisans l'attendaient. Ils avaient abandonné leurs ateliers pour lui faire cortège, et ce fut une grande foule qui parvint bientôt sur la grande place d'Uruk. Et tous se disaient l'un à l'autre :

— Comme il ressemble à Gilgamesh ! Non, il n'est pas tout à fait aussi grand que lui, mais il a l'air aussi fort, peut-être plus ; il doit être plus rapide ; n'a-t-il pas sucé le lait des gazelles ?

Car la jeune femme n'avait pu tenir sa langue et elle avait raconté à tout venant ce qu'elle savait d'Enkidu.

Chacun attendait des merveilles du nouveau champion. Gilgamesh ne fut pas le dernier à être informé. Il sut bien vite que l'être divin dont lui avait parlé Nin-Sun était entré dans la ville. Alors, entouré de ses prêtres, précédé par des joueurs de timbales et des trompettes, il sortit du palais et, dans toute sa gloire, s'avança à la rencontre d'Enkidu.

Tous deux se trouvaient devant la grande porte du temple d'Anu lorsqu'ils se virent. La foule, apeurée par l'approche de son roi, avait laissé autour d'eux un grand vide. De son côté, Gilgamesh fit signe à ses gardes,

à ses prêtres et à ses musiciens de s'écarter, et il resta seul avec l'étranger. Tous se turent; les instruments cessèrent de jouer et, dans un grand silence, les deux héros s'abordèrent. Sans un mot ils se jetèrent l'un sur l'autre, comme deux taureaux furieux. Sans mesure, ils se portaient des coups terribles ; dans leur élan, il leur arrivait de heurter les murs ou les portes du temple avec tant de force que le temple était ébranlé. Le combat dura longtemps, mais, à la fin, Gilgamesh dut plier le genou. Alors sa colère se calma et il eut peur. Mais Enkidu, sans profiter de sa victoire, releva le roi et lui dit :

— Je pensais que tu étais, Gilgamesh, un tyran cruel. Je vois que tu es un roi courageux. Tu es plus fort que tous les hommes du pays de Sumer, et tu mérites vraiment de régner. Non, je ne veux pas te chasser de la place où t'a mis ta naissance. Demeure dans ton palais, règne sur Uruk et, si tu le veux, je serai ton ami.

Gilgamesh comprit alors que son rêve était accompli et que sa mère, la reine Nin-Sun, ne l'avait pas trompé. Il accepta la main que lui tendait Enkidu et tous deux, regagnant le palais, prirent place côte à côte au grand festin de réconciliation.

⁂

Pendant plusieurs jours, Enkidu et Gilgamesh furent fort occupés : c'étaient les fêtes du Nouvel An, et Gilga-

mesh, comme roi, devait offrir aux dieux de nombreux sacrifices pour donner à l'année nouvelle force et vigueur afin qu'elle produisît de belles récoltes et des troupeaux vigoureux.

Chacun savait dans le peuple que si ces cérémonies s'étaient trouvées négligées, il en aurait résulté d'épouvantables calamités : la famine, la sécheresse, des épidémies meurtrières pour les hommes et les animaux, et Gilgamesh ne voulait pas décevoir son peuple. Il se soumit donc de bonne grâce à toutes les exigences des prêtres et, pendant toutes les prières et tous les sacrifices, Enkidu était présent à ses côtés.

Personne, à Uruk, ne songeait plus que le nouveau venu leur était un moment apparu comme un rival du roi. Après tout, était-il si sûr que cela qu'Enkidu se serait montré meilleur maître que Gilgamesh ? Et les artisans, les marchands, les pêcheurs du fleuve et des marais, les jardiniers, les paysans qui venaient avec leur âne vendre les denrées dans la ville, tous honoraient plus que jamais, craignaient et respectaient le seigneur Gilgamesh.

Au bout de quelques jours, lorsque les fêtes furent terminées, Enkidu était devenu véritablement un seigneur lui aussi. Il avait pris de belles manières et savait, tout comme un autre, tenir son rang dans les festins. Il appréciait la musique des sonneurs de harpe et de flûte, il aimait les belles étoffes, mais il était surtout sensible à la qualité des viandes qu'on lui servait et à

la force de la bière. Gilgamesh n'épargnait rien pour lui. Comme il était loin, le temps où Enkidu s'abreuvait à même les fontaines et broutait l'herbe des champs ! Pourtant, même au milieu de ces délices, Enkidu s'ennuyait. Il restait en lui comme un souvenir confus de ses courses folles dans la plaine, et des matins libres au soleil caressant. Enkidu s'ennuyait ; le premier émerveillement passé, la cour du roi n'était-elle pas toujours pareille à elle-même, tandis que dans la forêt il n'y a pas deux arbres qui soient semblables ! Gilgamesh s'aperçut de la mélancolie de son compagnon et il résolut de courir avec lui une aventure inouïe. Et voici ce qu'il dit :

— Il est, dans la montagne, une forêt de cèdres. Pour y atteindre, il faut marcher des jours et des jours, franchir des torrents, parcourir des lieues et des lieues, et lorsqu'on arrive, bien des épreuves encore vous attendent. Pourtant, je veux aller dans la forêt et couper les cèdres.

— Quelle idée as-tu là ? répondit Enkidu. Au temps où j'errais dans les campagnes, j'ai bien souvent pénétré avec les troupeaux dans la forêt dont tu parles. Je suis allé, sous les cèdres, jusqu'au cœur du hallier, et j'ai vu les épreuves qui attendent le mortel assez imprudent pour s'y aventurer. Là, vit le géant Humbaba. Moi-même, malgré ma force et l'ignorance où j'étais alors, j'ai eu peur rien qu'en l'apercevant. Sa voix s'entend de loin ; elle est pareille au fracas de l'orage

qui roule dans les vallées ; son souffle est le vent terrible des ouragans ; sa bouche jette du feu. C'est là celui que nous aurons à combattre, si tu veux couper les cèdres de la forêt divine.

— Ne seras-tu pas avec moi ? répondit Gilgamesh. A deux, forts comme nous le sommes, ne viendrons-nous pas à bout du monstre ?

— Prends garde, Gilgamesh. Humbaba a été placé là par les dieux pour garder les cèdres. C'est le dieu Enlil qui l'a créé, Enlil l'Avisé, et sa force est supérieure à celle de tous les mortels.

— Eh bien ! dit Gilgamesh, le rôle des mortels n'est-il pas, un jour ou l'autre, de mourir ? Toi, maintenant, tu as peur de mourir, et pourtant, un jour ou l'autre, tu périras. Et si l'on te demande : « Que faisais-tu, » Enkidu, lorsque Gilgamesh, ton ami, est mort? » Que répondras-tu ? Tandis que moi, si je succombe dans l'aventure, les gens répéteront : « Gilgamesh est mort » en combattant contre le terrible Humbaba. Lui seul » avait assez de courage pour défier un tel ennemi. » Et ma réputation demeurera éternellement, bien longtemps après que mon corps aura été consumé par le tombeau.

Enkidu, qui ne voulait à aucun prix paraître moins vaillant que le roi, finit par consentir à tenter l'aventure, bien qu'au fond de lui-même cela ne lui dît rien qui vaille. Mais Gilgamesh parlait trop bien pour lui ; il n'était pas de taille à lui tenir tête, et c'était toujours

l'autre qui l'emportait dans la discussion. Donc, les préparatifs de l'expédition commencèrent. Gilgamesh réunit les forgerons et les fondeurs sur la grande place, devant son palais, et leur enjoignit de fabriquer des armes pour Enkidu et lui-même. Les forgerons et les fondeurs fabriquèrent trois haches pour chacun, trois haches de bronze — ce qui était alors chose nouvelle et rare — dont la plus petite pesait plus de cent kilogrammes. Ils fabriquèrent ensuite deux javelots et deux poignards, et chaque javelot et chaque poignard pesait bien quinze kilos.

Lorsque Gilgamesh et Enkidu furent armés, le roi rassembla les anciens de la ville, qui formaient ordinairement son conseil, et il leur exposa son projet. Les vieillards furent, à leur tour, saisis de crainte comme l'avait été Enkidu, et tentèrent de dissuader leur roi. Ils lui représentèrent à quel point Humbaba était redoutable. Nul, jusque-là, n'avait osé pénétrer dans la forêt des cèdres, où l'on entendait rugir le monstre. Gilgamesh irait-il l'affronter ? Que deviendrait Uruk, si la cité perdait son roi ? Les bavardages des vieux étaient sans fin, si bien que Gilgamesh en fut exaspéré. A la longue il renvoya son conseil, après avoir une fois de plus affirmé que sa volonté était irrévocable. Puis il alla trouver sa mère.

En entendant le projet de son fils, la vieille Nin-Sun fut au désespoir. Mais elle n'essaya pas de changer sa détermination. Il y avait longtemps qu'elle avait appris

à connaître Gilgamesh, et elle savait qu'il n'y avait pas, au monde, de fils plus obstiné. Elle se contenta de faire ce qui était en son pouvoir, c'est-à-dire de supplier les dieux et de prier pour lui. Elle monta sur la terrasse de sa maison et s'adressa au dieu Soleil.

— Pourquoi, lui dit-elle, as-tu permis que j'aie un fils comme Gilgamesh ? Il est turbulent, passionné, toujours à méditer des exploits plus dangereux les uns que les autres. Voici ce qu'il vient d'imaginer : il veut se rendre dans la forêt de cèdres et attaquer Humbaba. C'est un combat dont il n'a pas idée ; le chemin, à lui seul, est rempli de périls et s'il savait ce qui l'attend au bout, il resterait bien tranquille à Uruk pour gouverner son peuple et jouir de ses richesses. Mais tu sais aussi bien que moi qu'il est entêté comme un mulet du Liban et que personne n'a le pouvoir de changer sa détermination. Aussi je te demande, dieu-Soleil, de veiller sur lui et de le sauver malgré lui. Fais en sorte, puissant dieu, qu'il me revienne sain et sauf.

Et la bonne Nin-Sun pleurait à chaudes larmes en adressant cette prière au Soleil, sur la terrasse de sa maison. Elle était si touchante que le dieu eut pitié d'elle et résolut dans son cœur de veiller sur Gilgamesh.

Nin-Sun ayant obtenu du dieu-Soleil ce qu'elle voulait, descendit de sa terrasse et remit à Enkidu un insigne magique pour le protéger pendant l'expédition. Lorsque

les deux héros sortirent d'Uruk pour marcher contre Humbaba, tous les habitants remarquèrent qu'Enkidu portait l'insigne de Nin-Sun ; et tous se réjouirent à la pensée qu'ils avaient en quelque sorte deux rois : l'un pour défendre l'autre. Pas un ne songea qu'il en coûte plus de nourrir deux rois : de pareils sentiments sont pour le temps de paix. Au moment du péril, on est disposé à tous les sacrifices, et tout le monde souhaitait ardemment le retour de Gilgamesh.

***

Enkidu et Gilgamesh partirent seuls pour la forêt des cèdres. Ordinairement, un homme met six jours à l'atteindre ; eux ne mirent que trois jours ; ils franchirent infatigablement les vallées et les plaines ; en traversant les ruisseaux, ils n'avaient pas besoin de rechercher les gués, tant ils étaient de haute taille !

Au matin du sixième jour, ils arrivèrent devant la porte de la forêt. La forêt de cèdres s'étendait sur une haute montagne, dont le sommet se perdait dans les nuages ; à sa cime, les dieux tenaient conseil ; mais, entre la porte et le sommet, c'était le royaume d'Humbaba ! Les arbres avaient poussé en rangs serrés comme les tuiles d'un toit ; leurs feuillages s'entassaient sans fissure, et les troncs s'élevaient droits comme des mâts de navire. Deux grandes heures, Enkidu et Gilgamesh demeurèrent devant la porte de la forêt,

saisis d'admiration. Enkidu s'efforçait de mesurer les arbres du regard et se perdait dans des calculs compliqués — car il n'était pas encore fort habile à manier les chiffres dont il ne connaissait pas l'usage quelques semaines auparavant.

A la fin, Gilgamesh perdit patience. Enkidu le comprit ; il s'arracha à sa contemplation et à ses calculs et, pour complaire à Gilgamesh, essaya d'ouvrir la porte. Il n'y avait pas de serrure, mais un simple loquet. Enkidu passa la main par une fente, souleva le loquet et poussa le battant. Mais la porte était fée ; elle s'entrouvrit à peine, le temps de laisser apercevoir une allée serpentant entre les cèdres, et retomba lourdement.

La main d'Enkidu était prisonnière !

Le géant poussa un gémissement. Il eut l'impression que son poignet était coupé et que jamais plus il ne pourrait lancer le javelot ni manier la hache. Gilgamesh, voyant cela, appuya de toute sa force contre le battant et Enkidu put retirer son bras ; mais il se tordait de douleur. Et, dans son désespoir, il conseillait à son ami de rentrer avec lui dans Uruk.

— Nous ne parviendrons jamais à pénétrer dans la forêt de cèdres. Vois ce que m'a fait Humbaba, avant même de paraître ! A quoi ne devons-nous pas nous attendre lorsque nous serons en face de lui !

— Compagnon, répondait Gilgamesh, Humbaba a obtenu, par trahison, un avantage sur nous, c'est vrai ;

mais s'il a recours à la magie et aux sortilèges, c'est qu'il a peur. En combat singulier, nous aurons raison de lui. Et puis, il est trop tard pour reculer. Que diraient les gens d'Uruk si leur roi s'avouait vaincu ?

Pendant douze jours, Enkidu et Gilgamesh demeurèrent devant la porte de la forêt. Peu à peu, Enkidu souffrit moins. Sa blessure guérit, il retrouva l'usage de son bras et toute sa vigueur. Le douzième jour, ils revinrent devant la porte qui, cette fois, s'ouvrit d'elle-même, et ils pénétrèrent dans la forêt divine. Tout le jour ils marchèrent sous les arbres et, le soir venu, pris par la fatigue, ils s'endormirent. Et, dans la nuit, leur vinrent des rêves. Gilgamesh rêva le premier. Il rêva qu'une montagne s'écroulait sur lui ; il était perdu sous les rochers et la terre lorsque parut un homme d'une beauté extraordinaire qui lui donna la main et le dégagea. Eveillé en sursaut, Gilgamesh interrogea son compagnon, lui racontant ce qu'il avait vu en songe.

— Ami, répondit Enkidu, ton rêve est de bon augure. La montagne qui s'écroule sur toi est le géant Humbaba ; nous le vaincrons, nous jetterons son cadavre au vent, et les vautours et les chacals en feront leur nourriture.

Au matin, tous deux repartirent et ils cheminèrent encore, sous les arbres, pendant une journée entière. Le soir venu ils se couchèrent et, cette fois, ce fut Enkidu qui rêva. Il lui sembla qu'un grand orage s'était

élevé ; la terre tremblait, de grandes lueurs traversaient le ciel, des nuages noirs mettaient partout les ténèbres. Puis la foudre tomba du ciel et alluma un grand feu dans la forêt ; mais bientôt le feu s'éteignit, et la terre n'était plus recouverte que d'un tapis de cendres.

En entendant son ami lui raconter son rêve, Gilgamesh vit bien que celui-ci était de mauvais augure. Pourtant il n'en dit rien, mais se contenta de donner de bonnes paroles à Enkidu ; et tous deux, à l'aube, reprirent leur route pour affronter Humbaba. Vers midi, ils étaient au cœur de la forêt ; il était temps d'accomplir leur dessein. Gilgamesh prit alors sa grande hache de fer et se mit en devoir d'abattre un cèdre. L'arbre gémit et tomba, avec un grand fracas. Alors Humbaba, gardien des cèdres divins, se précipita hors de sa demeure et vint vers les deux héros.

Enkidu n'avait pas menti lorsqu'il avait décrit Humbaba à Gilgamesh ; même il était resté bien en deçà de la vérité. Humbaba était immense, plus grand encore que Gilgamesh. Au milieu de son visage brillait un œil unique, et le regard de cet œil était capable de changer en pierre l'être vivant sur lequel il se posait. En l'apercevant, Gilgamesh, pour la première fois, eut peur. De son cœur monta une prière vers le dieu-Soleil. Le dieu l'entendit et lui enjoignit d'avancer sans crainte. Puis il fit monter dans le ciel à la fois neuf tempêtes, neuf vents brûlants, comme ceux qui traversent le désert et apportent aux hommes la soif et les tourbil-

lons de sable. Le soleil fut obscurci. Humbaba se trouva comme aveuglé, et son regard perdit sa puissance fatale. Les ouragans, de toutes leurs forces, frappèrent Humbaba au visage, dans le dos, sur les côtés, et le géant ne pouvait ni avancer ni reculer. Il faisait de grands gestes pour chasser les vents, comme un homme qui est assailli par un essaim de frelons. Mais tous ses efforts étaient inutiles, et les ouragans ne le lâchaient pas. A la fin, il tomba sur les genoux et se rendit à Gilgamesh qui, accroupi dans un fourré, attendait que les ouragans aient abattu son ennemi. Humbaba, rendu impuissant par les vents, aveuglé, ne sachant où porter ses coups, suppliait Gilgamesh de l'épargner. Mais le héros saisit sa grande épée et, d'un seul coup, trancha la tête du monstre. Le combat était fini.

Alors Gilgamesh fut rempli de joie. Mais, au lieu de chanter ou de danser comme aurait fait un moindre héros, il se contenta de nettoyer posément ses armes dans l'herbe, peigna ses cheveux, quitta sa longue tunique rougie par le sang de Humbaba, et en mit une neuve. Il avait vraiment grande allure. Les dieux, du haut de la montagne, le regardaient en souriant — car Gilgamesh était un peu de leur race, et sa victoire était un peu leur victoire.

Mais la plus émue fut la déesse Ishtar, qui préside à l'amour et aux mariages. Sans plus réfléchir, elle s'élance et la voici devant Gilgamesh.

— Gilgamesh, dit-elle, je veux que tu sois mon mari ;

tu as vaincu Humbaba ; tu es fort et beau. Sois mon mari, tu monteras au ciel avec moi sur un char d'or et de pierreries ; lorsque tu entreras dans le palais des dieux, les parfums de l'encens, du santal, de la myrrhe, du benjoin brûleront pour toi, et d'autres encore dont tu n'as aucune idée. Le sol sera recouvert de tapis épais et moelleux comme des fourrures d'ours en hiver ; devant toi s'inclineront les héros et les dieux mêmes, pour te conduire vers un trône d'or. Les hommes t'offriront des sacrifices ; tu seras plus riche et plus puissant que tu ne l'as jamais été sur la terre et, dans le palais des dieux, tu te diras que les splendeurs d'Uruk ne sont que misère à côté de celles que tu verras. Les chevaux de ton char seront divins ; ils galoperont plus rapidement que n'importe quels chevaux mortels et grâce à eux tu pourras, de ton char, atteindre les gazelles et les frapper de ta flèche.

— Déesse, répondit Gilgamesh, tu oublies de dire ce que je devrai, moi, te donner si je deviens ton époux ? Est-il d'usage que ce soient les maris qui soient comblés de cadeaux, nourris sans rien faire, sans rien donner en échange ? Aux femmes, il faut de l'huile et des parfums, des vêtements, des pâtisseries délicates, des oiseaux rôtis, des fruits précieux, des vins venus de loin. Et si l'on donne tout cela en abondance aux femmes mortelles — et je ne parle pas des bijoux, des colliers, des perles, des pierres précieuses — que ne faudra-t-il pas donner à une déesse ? Oh ! je sais, les

premiers temps ce serait toute douceur et délices. « Mon petit Gilgamesh » par ici, « mon cher Gilgamesh » par là ; et puis on me demanderait un rien, une petite perle pour garnir une bague, puis ce serait autre chose; et moi, je devrai courir le monde entier pour satisfaire tes caprices. Et bientôt, pour moi, ce serait l'enfer. D'ailleurs, qu'as-tu fait de tes maris d'autrefois ? N'as-tu pas épousé Tamnuz et n'est-il pas mort misérablement ? Et les autres ? Et le jardinier de ton père, qui te portait chaque matin de si beaux paniers de fruits qu'il dérobait pour toi dans le verger d'Anu ? Le jour où il a cessé de te plaire, plus rien ! Tu l'as quitté et, de plus, tu l'as torturé ; tu l'as changé en araignée et maintenant il est prisonnier dans une cabane, au fond du jardin. Non, Ishtar, ce que tu m'offres ne me tente pas !

En l'entendant, la déesse fut prise d'une violente colère. Elle remonta dans la maison des dieux et alla trouver Anu pour se plaindre de Gilgamesh ;

— Mon père, Gilgamesh m'a maudite ; il m'a dit des injures terribles, et je suis remplie de honte. Il faut que tu le punisses.

Anu connaissait sa fille ; il savait qu'elle avait fort mauvais caractère ; il était las aussi de ses éternels mariages, qui se terminaient toujours mal pour les maris ; aussi commença-t-il par faire la sourde oreille. Mais Ishtar était vraiment furieuse, et elle n'abandonna pas la partie.

— Envoie contre Gilgamesh un taureau divin. Si tu refuses, je descendrai aux Enfers, j'ouvrirai les portes et tous les morts se répandront sur la terre. Il y en aura partout, ils mettront partout le pillage et le désordre, et les hommes n'auront plus aucun repos.

Anu savait qu'elle était capable d'exécuter sa menace, et il tenta de la raisonner :

— Tu me demandes de créer un taureau céleste et de l'envoyer contre Gilgamesh ? Fort bien ; mais tu n'ignores pas que chaque fois qu'un pareil taureau descend du ciel sur la terre, il s'ensuit sept ans de famine ? Tu sais qu'il souffle le feu par les naseaux et que tout se dessèche devant lui.

— Ne crains rien, répondit Ishtar, je réparerai les dégâts au fur et à mesure. Je ferai pousser l'herbe et les récoltes aussi vite que le taureau les détruira ; personne n'aura à souffrir, que Gilgamesh le maudit !

Anu n'avait plus rien à répondre. Il créa le taureau et l'envoya contre Gilgamesh et Enkidu qui s'en retournaient paisiblement à Uruk. Après le combat contre Humbaba, le taureau leur parut un adversaire insignifiant. Ishtar avait ordonné à l'animal de tuer Gilgamesh. C'est donc contre Gilgamesh qu'il se déchaîna. Il fonçait plus vite qu'un cheval en plein galop ; ses naseaux et sa bouche lançaient du feu et une écume mortelle ; et, de sa queue, il balayait tout, abattant les arbres, fracassant les maisons. Sous ses pas, les plantes noircissaient et tombaient. Il laissait

derrière lui comme un sillage noir, de désolation et de mort. Et certainement, s'il avait atteint Gilgamesh, c'en était fait du héros.

Mais Enkidu veillait. Il s'était un peu écarté et, lorsque le taureau passa devant lui sans le voir, il bondit et d'un seul coup lui enfonça son épée au défaut de l'épaule. L'animal s'abattit lourdement. Il était mort. Gilgamesh et Enkidu n'eurent plus qu'à lui ouvrir la poitrine et à lui arracher le cœur, qu'ils offrirent en hommage à leur protecteur, le dieu-Soleil.

Le combat contre le taureau avait eu lieu dans une vallée, non loin d'Uruk. Ishtar avait tout vu, du haut du rempart de la ville où elle guettait, avec ses suivantes, l'arrivée de Gilgamesh. Quand elle comprit que son plan avait échoué, elle poussa un grand cri et maudit Gilgamesh.

Enkidu l'entendit et cela le mit en colère. Alors il coupa la queue du taureau et la lança dans la direction de la déesse, en disant :

— Si je t'attrape, maudite toi-même, je te traiterai comme j'ai traité ton taureau ; en attendant, tu peux te faire un collier digne de toi avec sa queue !

Et la déesse s'en alla toute honteuse, pendant que les deux amis faisaient dans Uruk une entrée triomphale en portant les dépouilles du taureau, qui remplirent tout le peuple de terreur et d'admiration pour son roi.

∴

Gilgamesh et Enkidu avaient, sans aucun doute, remporté une grande victoire ; mais, pour cela, ils avaient grandement offensé les dieux et ils auraient dû savoir que les dieux ne pardonnent jamais.

Pour fêter leur double victoire, Enkidu et Gilgamesh donnèrent de grandes fêtes. Le roi suspendit les cornes du taureau comme offrandes dans le temple de son protecteur, Lugalbanda, le dieu de la Guerre, où elles servirent de vases à onction : elles étaient si grandes que chacune d'elles pouvait contenir six mesures d'huile. Puis il invita les prêtres, les grands et les principaux artisans à un banquet mémorable, qui se prolongea fort avant dans la nuit. Lorsque chacun se fut retiré, et que les deux héros se furent endormis sur la terrasse du palais, Enkidu eut un songe. Il rêva que les grands dieux du ciel tenaient conseil pour savoir lequel des deux, de Gilgamesh ou de lui, était responsable de la mort de Humbaba et de celle du taureau céleste. Anu, le maître des dieux, était fort en colère et soutenait que tous deux devaient mourir pour ces sacrilèges, mais les autres divinités n'étaient pas de cet avis ; les uns tenaient que le vrai coupable était Gilgamesh, les autres Enkidu, qui lui avait montré la route. Le tumulte devint épouvantable dans le ciel, et les dieux se disputaient comme des femmes au marché lorsqu'elles prennent à partie les marchands qu'elles

accusent de ne pas leur avoir donné le poids convenu. Les voix se faisaient plus aiguës et plus fortes, et les déesses se distinguaient bravement dans la querelle ; si bien qu'Enkidu, tout étourdi, se réveilla avant de savoir à quelle solution les divinités s'étaient arrêtées. Mais Enkidu savait bien quel finirait par être la victime. Gilgamesh était fils d'une déesse, et l'indulgence des dieux lui était acquise. Lui-même n'était le fils de personne.

Aussi fut-il rempli de tristesse, et soudain son cœur se gonfla d'amertume et de colère contre la femme qui était venue l'arracher à sa vie heureuse et insouciante, dans les collines. Il maudit celle qui lui avait ôté son innocence et qui allait maintenant être, indirectement, cause de sa perte.

Mais au matin, lorsque le soleil se leva, le calme revint dans son cœur. Il lui sembla que le dieu-Soleil lui parlait, avec les rayons de l'aurore, et lui disait :

— Enkidu, pourquoi maudire celle qui t'a amené parmi les hommes ? N'est-ce pas elle qui t'a appris à goûter les mets précieux, les beaux vêtements, les vins dignes des rois ? C'est grâce à elle que tu as connu Gilgamesh et les douceurs de l'amitié. Est-il plus agréable de coucher dans les feuilles mortes de la forêt, sur les herbes de la prairie, que sur les couvertures couleur de pourpre, sur les lits moelleux que t'a donnés Gilgamesh ? Lorsque tu es arrivé dans Uruk, les passants se retournaient sur toi et te regardaient avec curiosité,

prêts à te faire un mauvais parti. Maintenant, lorsque tu sors dans les rues de la ville, tous se prosternent et rendent leurs devoirs à l'ami du roi, au chasseur infatigable, au vainqueur du taureau céleste. Sur tes épaules brillent des armes magnifiques. Et le soir, lorsque tous les bruits se sont tus dans Uruk, c'est Gilgamesh qui t'apprend à scruter les secrets des étoiles, du haut de la tour qui se dresse auprès du palais.

Et Enkidu, en entendant les paroles que le dieu-Soleil lui murmurait dans les premiers rayons de l'aurore, sentit son cœur plein de reconnaissance envers la jeune femme qui était venue, radieuse, un soir auprès de la fontaine et l'avait entraîné parmi les hommes.

A quelques nuits de là, Enkidu eut un autre songe. Cette fois il vit un être monstrueux, semblable à un lion ailé qui aurait eu des serres d'aigle. Cet être fondit sur lui comme un oiseau de proie, le saisit et l'emporta dans les airs. Lui-même sentit que ses bras devenaient des ailes et il vit avec horreur des plumes pousser sur tout son corps. Le génie l'emportait toujours plus vite, et tous deux pénétrèrent dans une grotte sombre où le peu de lumière qui régnait était obscurci par d'épais nuages de poussière. Là se tenait une foule grouillante ; on y voyait des rois, des prêtres, des princesses, des grands seigneurs ; mais leurs beaux vêtements d'autrefois étaient en haillons et leurs membres couverts de longues plumes grises. Ils étaient devenus des démons, qui grattaient le sol pour trouver une nourriture

immonde. Enkidu se rendit compte que lui-même était maintenant semblable à eux, et il sut que sa mort était proche. Aussi, lorsqu'il s'éveilla, versa-t-il des larmes abondantes en sanglotant si fort que Gilgamesh, endormi à côté de lui, ne tarda pas à s'éveiller. Dès que le roi eut entendu le récit de ce rêve il comprit, lui aussi, qu'Enkidu n'avait plus longtemps à vivre; et tous deux joignirent leurs lamentations.

Neuf jours Gilgamesh se lamenta sur la terrasse du palais, auprès de son ami ; et, de jour en jour, celui-ci avait moins de force. Le neuvième jour, Enkidu cessa pour jamais de voir et de sentir, et il mourut. Gilgamesh fut désolé et, dans sa douleur, il appelait Enkidu :

— Tu étais, disait-il, la hache de ma ceinture ; tu étais le poignard suspendu à mon côté ; tu étais mon bouclier, ma robe de fête ; tu étais ma force et ma joie. Toi et moi, nous avons fait route ensemble sur le sentier de la plaine et sous les arbres de la forêt. Tous deux, nous avons maîtrisé le géant des cèdres et le taureau divin. Et maintenant le sommeil t'a saisi, Enkidu, tu dors et plus jamais tu ne t'éveilleras ; j'ai beau toucher ton cœur, moi, ton ami, ton cœur ne bat plus.

Et se lamentant, poussant des cris, Gilgamesh déchirait ses vêtements, dénouait sa ceinture et laissait ses cheveux pendre sur son visage. Toute la nuit il veilla le cadavre, dont il avait recouvert la face d'une fine étoffe de lin ; au matin, lorsqu'il découvrit le visage

d'Enkidu, il ne reconnut plus ses traits, que la mort avait transformés.

Alors il se fit dans le cœur de Gilgamesh un grand mouvement de désespoir, et ce fut sur lui-même qu'il se lamenta :

— J'ai vu le visage de la mort, et j'ai peur. Moi aussi, ne vais-je pas mourir ? Un jour, moi aussi, je serai ainsi endormi d'un sommeil dont rien ne pourra me tirer.

Et, peu à peu, une idée prit naissance en lui. Il avait entendu dire qu'aux confins de la terre, dans une île éloignée de tous les humains, vivait un vieillard très âgé, le seul de tous les mortels qui eût jamais échappé à la mort. Gilgamesh prit la résolution d'aller trouver ce vieillard, nommé Umnapishti, et de lui demander son secret. Puis, sans attendre davantage, sans prendre conseil de personne, il se mit en route.

*
* *

Gilgamesh voyagea longtemps, et très loin. Cette fois il n'avait plus Enkidu pour compagnon, et la route lui sembla plus longue encore. Pourtant il finit par arriver devant une montagne dont le sommet était double. C'était le mont Mashu, devant lequel veillent des monstres, des hommes-scorpions, qui montent la garde aux portes du Soleil. Lorsque chaque matin le Soleil sort du royaume des dieux pour éclairer les

hommes, ce sont ces monstres, gardiens des portes, qui ouvrent la lourde grille de fer ; et le soir, les mêmes hommes-scorpions l'accueillent à son retour. Leur aspect est effrayant ; il suffit de les apercevoir pour être saisi d'une frayeur telle que l'on en meurt. Gilgamesh, pourtant, osa les regarder, et les hommes-scorpions se dirent entre eux : « Celui qui vient n'est pas un homme, sans cela il n'aurait jamais osé lever les yeux vers nous. » Et ils l'interrogèrent sur la raison de sa venue.

— Seigneurs, dit Gilgamesh, je suis venu devant les portes du Soleil parce que je désire me rendre auprès du vieillard Umnapishti, qui a su découvrir le secret d'immortalité. Je veux aller le trouver et l'interroger sur les moyens de ne jamais mourir.

— Personne, ô Gilgamesh, répondirent les monstres, n'a jamais entrepris pareil voyage. Derrière cette porte est un tunnel obscur qui s'enfonce sous la montagne et, marcherait-on deux fois douze heures, l'on n'en aurait pas encore atteint l'extrémité. Nul homme n'en doit fouler le sol, car il appartient au Soleil.

— Seigneurs, répondit Gilgamesh, ce tunnel serait-il encore plus long et plus terrible, je veux le traverser pour parvenir auprès du vieillard Umnapishti. J'ai autrefois, avec mon ami Enkidu, affronté des dangers plus grands. Maintenant Enkidu est mort, et je suis seul ; mais je suis bien décidé à découvrir le secret d'immortalité, car moi je ne veux pas mourir.

Les hommes-scorpions comprirent qu'ils avaient devant eux quelqu'un de supérieur aux hommes et ils surent bien que les grands dieux le tenaient sous leur protection. Aussi se laissèrent-ils fléchir et ouvrirent-ils la lourde grille de fer ; et Gilgamesh pénétra hardiment dans le tunnel obscur.

Deux fois douze heures il marcha, et la nuit, autour de lui, se faisait de plus en plus épaisse. Une poussière âcre le prenait à la gorge. Bien des fois il fut tenté de rebrousser chemin vers la lueur, de plus en plus confuse, qu'il entrevoyait derrière lui. Il lui sembla mille fois que la montagne allait se refermer sur lui, les murs du tunnel se rapprocher et qu'il serait emprisonné pour jamais sous les rochers et la terre de la montagne. Mais il avait en lui deux tiers de sang divin, et son courage était supérieur à celui de l'homme le plus vaillant. Il tint bon et, vers la dixième heure, il sentit sur son visage le souffle frais du vent du Nord. Cela lui rendit espoir. Peu après, un mince filet de lumière perça devant lui. C'était le terme du voyage. Et, en effet, bientôt il parvint à la sortie du tunnel ; et voici qu'il était dans un jardin merveilleux. Ses poumons, brûlés par la poussière du tunnel, respiraient avec délices la brise qui agitait les feuillages des arbres et les fleurs des buissons qu'il avait devant lui. Aux branches pendaient des fruits étonnants, faits de pierreries. Là où il croyait voir des cerises, c'étaient des rubis ; au lieu de prunes dorées, des topazes ; et, dans

les fleurs, les gouttes de rosée étaient autant de perles fines. Cela n'empêchait pas les parfums les plus doux d'emplir les airs et les sources les plus limpides de courir dans les canaux, à ses pieds. Comme il admirait ces merveilles, voici qu'une voix descendit du ciel et lui dit :

— Gilgamesh, écoute mes paroles. Ce jardin est le mien, le jardin du dieu-Soleil ; il est le plus délicieux que l'on puisse concevoir. Ne va pas plus loin. Je te permets d'y demeurer aussi longtemps que tu le voudras. Jamais aucun homme n'y a mis le pied, tu es le seul être — à part les dieux qui viennent parfois s'y reposer — à l'avoir jamais contemplé, et tu ne peux espérer, toi, un mortel, obtenir davantage. Cette vie éternelle que tu désires n'est pas à ta portée. Demeure ici et sois heureux.

Mais il en fallait davantage à Gilgamesh pour le détourner de son projet. Lui qui avait autrefois refusé de prendre pour femme la déesse Ishtar n'allait pas se laisser séduire par quelques arbres et quelques fleurs. Remerciant du mieux qu'il put le dieu-Soleil, il traversa le jardin et continua sa route. Au-delà s'étendait un désert de sable, d'autant plus brûlant que les eaux du jardin et ses ombrages avaient été plus engageants et plus frais. De nouveau, Gilgamesh marcha ; et les jours passèrent. Ses pieds étaient brûlés par le sable incandescent, ses jambes étaient douloureuses à force

de le porter. Enfin, au moment où il pensait ne pouvoir plus avancer davantage et où il lui semblait que le bien le plus désirable serait de s'étendre sur la terre et de mourir, il aperçut, à l'horizon, une maison isolée. Cela lui rendit quelque force et bientôt il était devant une hôtellerie. Mais ses tribulations n'étaient pas finies. L'hôtelière, le voyant seul, à pied, crut que c'était un chemineau et ferma sa porte. Gilgamesh eut beau menacer, donner de grands coups dans le vantail, celui-ci résista. Gilgamesh menait grand bruit, appelant, menaçant, et fit si bien que la femme (qui s'appelait Siduri) consentit à regarder par la fenêtre et à engager la conversation avec lui.

— Qui es-tu, lui dit-elle, toi qui mènes si grand bruit à ma porte ? Quel est ton nom, d'où viens-tu, et que désires-tu ?

— Hôtesse, répondit Gilgamesh, je suis un roi puissant ; je règne sur la ville d'Uruk, et mon nom est Gilgamesh. Je ne viens pas ici en ennemi mais en ami, et j'implore ton secours.

La cabaretière regarda mieux et elle vit que le visage de Gilgamesh était tout tiré de fatigue ; elle comprit qu'il venait de loin et qu'il ne lui mentait pas. Elle consentit à lui ouvrir la porte et à l'accueillir dans sa grande salle fraîche. Oh, combien délicieuse était l'auberge de Siduri ! Une grande salle toute d'ombre, aux dalles luisantes, sur lesquelles glissaient silencieusement les servantes. On apporta à Gilgamesh de l'eau glacée,

dont il se désaltéra longuement ; puis des fruits, et des viandes, qui lui rendirent ses forces. Quand il fut bien reposé, Siduri vint auprès de lui et l'interrogea de nouveau.

— Je vois bien, Gilgamesh, lui dit-elle, que tu viens de très loin ; je ne connais pas la ville d'Uruk, qui est située là-bas au-delà du mont Mashu, dans le pays où va le soleil ; mais ton nom ne m'est pas inconnu. N'est-ce pas toi qui as tué le monstre Humbaba et le taureau céleste ?

En apprenant que le bruit de ses exploits était parvenu jusque-là, Gilgamesh se mit à pleurer car il se rappelait avec quel compagnon il les avait accomplis, et le souvenir d'Enkidu raviva sa peine.

— Oui, répondit-il, tout ce que tu dis, je l'ai accompli ; mais j'avais alors avec moi le meilleur compagnon qui soit, Enkidu, et maintenant il est mort. Je l'ai veillé, dans mon palais, et j'ai vu la vie le quitter. J'ai vu les traits de son visage se défaire, et depuis, saisi de terreur devant la mort, j'erre par le monde afin de découvrir le secret de l'immortalité.

— Gilgamesh, répondit Siduri, ce secret, aucun mortel ne peut le conquérir. Lorsque les dieux façonnèrent les hommes et leur donnèrent la terre en partage, ils leur donnèrent aussi la mort ; tel est leur destin ; c'est le prix auquel ils doivent payer le bonheur de leur vie. Toi, vis, sois heureux ; fais en sorte que chaque jour, chaque heure soit une fête pour toi. Regarde les

fruits qui pendent à cette treille ; cueille-les, exprime leur suc, goûte-les ; porte des vêtements brodés qui réjouiront tes yeux, baigne-toi dans l'eau fraîche. Tu as des enfants pareils à toi ; prends plaisir à les voir courir auprès de toi ; montre-leur à tendre l'arc, à percer le gibier de leurs flèches. Ce sont eux qui sont ton immortalité. Toi, apprends, Gilgamesh, à quitter ce bonheur lorsque le temps sera venu.

Mais Gilgamesh ne se laissa pas convaincre non plus par la cabaretière. Obstinément, il l'interrogeait sur le chemin conduisant chez Umnapishti. Et elle finit par lui donner le renseignement demandé.

— Le vieillard Umnapishti, lui dit-elle, habite dans une île inaccessible. De toutes parts un océan l'entoure, et tu ne peux le franchir. Mais je vais te donner un moyen d'y parvenir. Il se trouve qu'en ce moment le batelier d'Umnapishti est dans ce pays ; s'il le veut, il peut te passer jusque dans l'île.

Sans plus attendre, Gilgamesh partit à la recherche du batelier (qui s'appelait Urshanabi) et le découvrit dans la forêt où il cueillait des herbes pour Umnapishti. Lorsqu'il lui eut présenté sa requête, le batelier consentit volontiers à le prendre comme passager ; mais il y ajouta une condition :

— Avant de partir, coupe dans le bois cent vingt perches pour pousser la barque. Car les eaux de l'océan que nous allons traverser sont mortelles, et il ne faut pas qu'une goutte touche tes mains. Dès qu'une perche

y aura été trempée, tu devras la lâcher et en prendre une autre.

Gilgamesh fit ce que lui avait conseillé le batelier ; il eut tôt fait de préparer cent vingt perches et tous deux s'embarquèrent. Ils voguèrent pendant un mois et quinze jours, puis ils pénétrèrent dans les Eaux de la Mort. Alors Urshanabi dit à Gilgamesh :

— Approche-toi, prends une perche, et que les Eaux de la Mort n'effleurent pas tes mains ; prends une seconde perche, puis une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous ayons traversé ce passage périlleux.

Gilgamesh fit comme il lui était dit ; mais quand il eut épuisé ses cent vingt perches, ils n'étaient pas encore de l'autre côté du courant mortel et il ne savait plus que faire. Finalement il enleva son vêtement et le fixa au mât, à la façon d'une voile. C'est en cet équipage qu'ils approchèrent de l'île où vivait Umnapishti. Celui-ci attendait son batelier et scrutait l'horizon, assis sur le rivage. Quand il l'aperçut, il s'écria :

— Pourquoi cette voile ? Mon bateau a l'air d'être désemparé, et je vois deux hommes à son bord... Mais non, l'autre n'est pas un homme ; je reconnais en lui le sang des immortels...

Et, plein de curiosité, il se dirigea à pas lents vers le port.

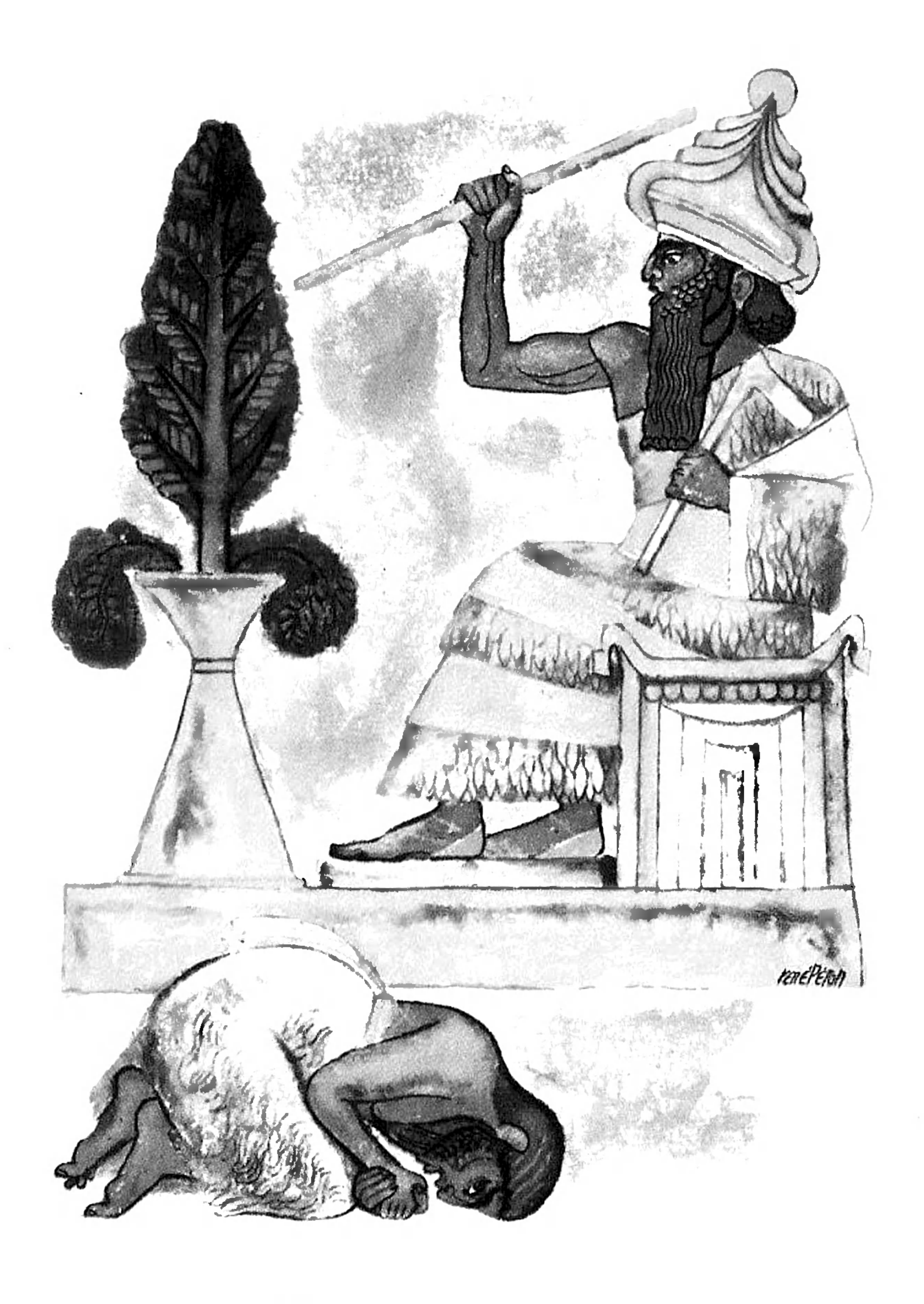
En voyant au bord de la mer le vieillard Umnapishti, Gilgamesh sut qu'il était arrivé au terme de son voyage.

Il salua Umnapishti et, sans désemparer, lui apprit le but de sa venue.

— Jeune homme, lui dit le vieux Sage, ce que tu cherches ici tu ne le trouveras pas. La mort est la condition que les dieux ont posée à la vie, comme lorsque vous signez un contrat, entre les hommes, vous fixez un terme pour l'exécuter et vous convenez d'un prix. Les oiseaux naissent, vivent et meurent ; les haines entre les hommes s'élèvent et s'apaisent ; les feuilles des arbres sortent du bourgeon et se dessèchent, à l'automne. Cette vie, que tu as reçue et que tu veux retenir, elle ne t'appartient pas ; il faut que tu la donnes à d'autres qui seront, à leur tour, appelés à connaître la lumière du soleil et le bonheur de respirer les brises de la forêt.

— Cela est vrai, répondit Gilgamesh. Mais enfin, vous-même, vous échappez à la mort ! Vous n'êtes cependant pas différent de moi ! Je vous regarde et je vois en vous tout ce que j'ai moi-même. Vous avez un cœur pour affronter le combat, des yeux pour regarder, des mains et des bras pour prendre et pour lutter. Dites-moi le secret que vous avez découvert et qui a fait de votre corps l'égal des immortels !

— Ecoute, Gilgamesh, comment je suis parvenu à l'immortalité. Autrefois — j'étais encore jeune — les dieux décidèrent d'engloutir la terre entière et la race des hommes dans un grand déluge. Ils firent pleuvoir les eaux du ciel, et le soleil ne se montra plus. Tous les



Ah ! te voilà, toi qui brises les ailes de l'oiseau des Tempêtes. *Page 74.*



Ah! te voilà, toi qui brises les ailes de l'oiseau des Tempêtes. *Page 74.*

hommes moururent. Pour moi, le dieu Ea m'avait prévenu et m'avait évité de périr. Grâce à lui j'avais compris, en entendant le vent siffler sur ma chaumière, qu'un malheur inouï se préparait, et sa sagesse m'avait donné les moyens d'y échapper. Sur son ordre, j'avais construit une immense barque, bien calfatée de poix, et nous y étions montés, ma femme et moi, emmenant tous les animaux de notre ferme. Les eaux montèrent six jours et sept nuits, au milieu de la tempête. Un ouragan épouvantable détruisit tout, mais lorsque le soleil brilla de nouveau, notre barque flottait toujours. Puis les eaux descendirent et nous abandonnèrent, au sec, sur une montagne. Nous étions sur le point de descendre et de nous installer, lorsque le dieu des Vents apparut et nous poussa tous vers cette île où je suis encore, aux confins de l'horizon. C'est là que les dieux ont voulu que je vive, seul avec ma femme et notre batelier, pour témoigner du temps écoulé avant le déluge qui avait englouti le reste des hommes. Tu sais maintenant, Gilgamesh, pourquoi je suis immortel, seul de tous les êtres qui sont nés.

Gilgamesh comprit que le vieillard ne possédait aucun secret et qu'il ne pouvait rien lui révéler, puisque les dieux lui avaient fait présent de l'immortalité sans qu'il eût rien fait pour la mériter. Pourtant, il ne voulait pas désespérer. Le vieillard lut sa détermination dans ses yeux et, pour le convaincre, imagina de le mettre à l'épreuve.

— Peut-être les dieux seront-ils aussi cléments pour toi qu'ils l'ont été pour moi. N'as-tu pas accompli des exploits surhumains ? N'as-tu pas pénétré, le premier d'entre les mortels, sur cette île inaccessible à tout autre ? Allons, prouve une fois de plus que tu es digne de ne pas mourir : reste ici, et six jours et six nuits, implore les dieux qu'ils te fassent la grâce d'échapper à la mort. Mais, surtout, que tes yeux, pendant ce temps, ne se ferment pas. Le sommeil est déjà une mort. Si tu cèdes au sommeil, comment seras-tu vainqueur de la mort ?

Comme le soir tombait, Gilgamesh se mit en prière. Pendant une heure il résista à l'appel de la nuit et à la tentation du sommeil. Mais il avait lutté pendant trop longtemps, il avait trop marché à travers les forêts et les déserts, il avait trop pesé sur les perches pendant la traversée de l'Eau de Mort ; ses yeux se fermèrent, et il dormit.

Pendant la nuit, le vieillard retourna vers Gilgamesh et, lorsqu'il le vit endormi, il sourit ; puis appelant sa femme, il lui dit :

— Regarde le héros Gilgamesh, dompté par la fatigue ; il dort. Et — tels sont les hommes — lorsqu'il s'éveillera, il ne voudra pas avouer qu'il a dormi. Je veux que tu m'aides à lui donner la preuve qu'il s'est endormi, sur le rivage, à l'endroit où je l'ai laissé. Va, prépare chaque jour un pain que tu déposeras près de lui ; chaque jour le pain durcira, puis moisira, et il

pourra, au nombre des pains, mesurer la durée de son sommeil.

Ainsi fut fait. Gilgamesh dormit sept jours et sept nuits. A la fin, le vieillard le secoua et lui dit :

— Gilgamesh, éveille-toi, car il y a assez longtemps que tu dors.

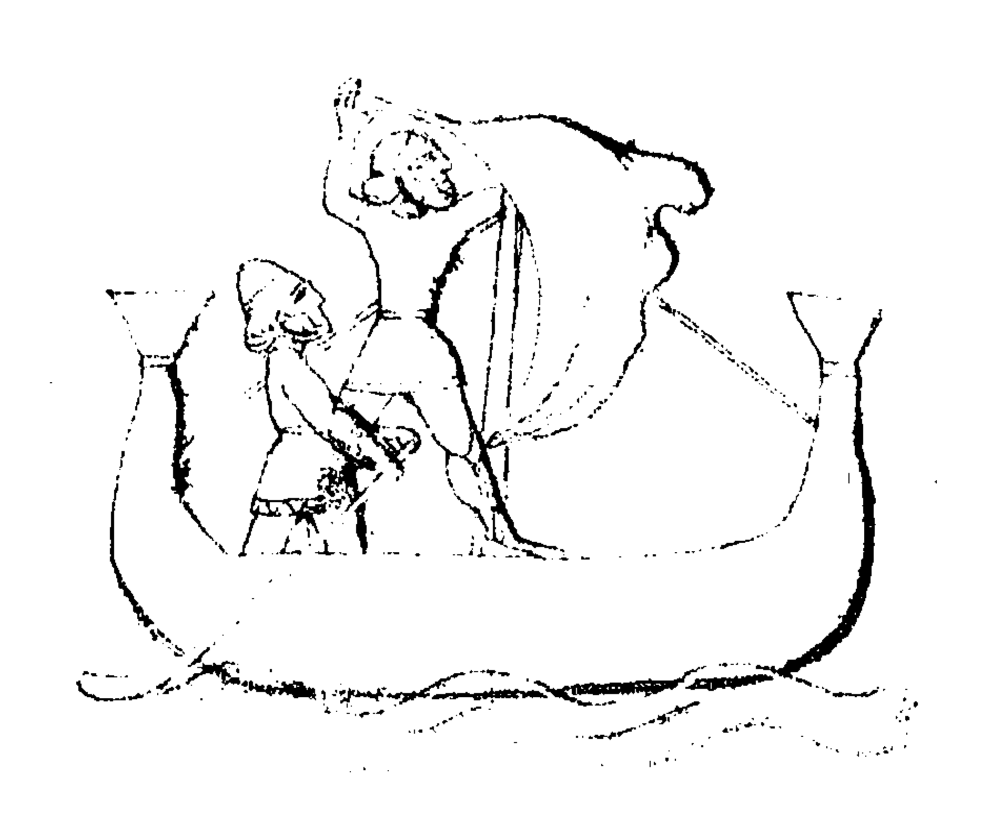
— Moi, j'ai dormi ? dit Gilgamesh ; tu te trompes, Umnapishti ! J'ai seulement fermé les yeux un moment, et tu viens prétendre que je dors ?

Mais Umnapishti lui montra sept pains déposés près de lui. Le premier était blanc de moisissure, et les autres ne valaient guère mieux. Seul le dernier, celui du matin, était encore mangeable. Alors Gilgamesh reconnut quelle avait été la durée de son sommeil, et il comprit la leçon que le vieillard avait voulu lui donner. Il ne lui restait plus désormais qu'à reprendre le chemin d'Uruk et passer, comme il le pourrait, les années qu'il lui restait à vivre.

Avant de le renvoyer, le sage vieillard le fit baigner dans une fontaine dont l'eau lui rendit vigueur et beauté, et il lui donna un vêtement brillant qui ne s'usait ni ne se salissait jamais. Puis il lui fit présent d'une plante capable de rendre la jeunesse. Mais alors que Gilgamesh se désaltérait au bord d'une source, un serpent lui déroba l'herbe magique. C'est depuis lors que les serpents ont le privilège de retrouver la jeunesse en dépouillant leur peau.

Gilgamesh rentra dans Uruk les mains vides. Il y

régna plus sagement, plus miséricordieusement qu'il n'avait fait autrefois, lorsque sa violence avait fait surgir contre lui Enkidu qui était, par la suite, devenu son ami. Il eut des enfants qui le consolèrent dans ses peines — non sans lui en causer parfois. Et lorsqu'il était tenté d'avoir peur de la mort, il pensait au sommeil bienfaisant qu'il avait goûté dans l'île d'Umnapishti ; et lorsqu'il finit par descendre au royaume des Ombres, ce fut en désirant le repos et en bénissant la Mort.



L'occasion perdue



Le dieu Ea, qui sait tout, et dont la sagesse n'a pas de bornes — non plus que la ruse — eut un jour l'idée de se donner un serviteur qui ne serait pas un dieu, mais qui ne serait pas non plus un homme ordinaire. Il voulait un serviteur habile, savant et pieux, sur lequel il pourrait compter, et à qui il confierait les tâches les plus difficiles.

C'est ainsi que dans la ville Eridou, dont il était le dieu, il fit naître une créature qu'il appela Adapa.

Adapa, à en juger par les apparences, était un homme, ni plus riche, ni plus pauvre, ni plus beau, ni plus fort que la plupart des hommes d'Eridou ; mais il possédait la science de toutes choses. Ea l'avait fait naître dans son temple, et lui avait confié le soin de son service. Aux yeux de tous, Adapa était donc un

prêtre d'Ea, offrant les sacrifices habituels, célébrant les cérémonies publiques.

Mais, en plus de ces fonctions connues de tous, Adapa, dans le saint des saints, en accomplissait encore d'autres. C'est lui qui, par exemple, préparait chaque jour la nourriture du dieu, s'ingéniant à varier les mets qu'il lui offrait. Adapa, qui possédait toutes les sciences et tous les arts, était aussi bon cuisinier que boulanger et pâtissier ; et chaque jour Ea se réjouissait des repas qui lui étaient servis.

Parfois Adapa allait à la chasse, et il savait découvrir et capturer les oiseaux les plus rares et les plus délicieux. D'autres fois il allait à la pêche, et les poissons qu'il attrapait faisaient les délices d'Ea.

Adapa ne bornait pas ses activités au service du sanctuaire. Comme il était très savant et très sage, il était en même temps très bon et chacun venait lui demander conseil. Aussi était-il très estimé dans la ville. Il ne manquait jamais, le soir, de sortir par les rues et de se promener, et chacun l'abordait librement. Il terminait toujours sa promenade en faisant le tour des remparts pour vérifier que les sentinelles étaient bien à leur poste et les portes solidement fermées, afin que les pillards de la plaine en fussent pour leurs frais s'ils tentaient de pénétrer clandestinement dans Eridou. Bref, Adapa était renommé pour ses vertus et menait une vie très pure et très sainte.

Un jour que le marché de la ville avait été plus

pauvre que de coutume et qu'il n'avait rien pour préparer le repas du soir, Adapa résolut d'aller à la pêche sur le lac voisin. Mais voici qu'au beau milieu de la pêche, alors que les poissons commençaient d'affluer dans la barque d'Adapa, le ciel se couvrit et un violent ouragan monta dans le ciel.

Adapa, qui savait voir ce que n'aperçoivent pas les mortels ordinaires, leva la tête et reconnut que l'Oiseau de la Tempête volait dans le ciel, au-dessus de la barque. C'était son ombre qui voilait l'éclat du soleil, et le battement de ses ailes qui agitait si furieusement les eaux. Adapa, habituellement si maître de lui, fut saisi d'une grande colère. Pendant quelque temps il se contint, mais lorsque l'oiseau maudit eut fait chavirer la barque et précipité le pêcheur au milieu de l'eau, Adapa leva le poing contre la bête et la maudit.

— Oiseau, dit-il, que tes ailes se brisent comme elles ont brisé ma barque !

Il n'en dit pas plus mais ce fut assez, tant il avait mis de force dans cette malédiction. Aussitôt les ailes de l'Ouragan se brisèrent et toute la nature retrouva le calme.

Mais au bout de quelques jours, comme le calme continuait et que pas un souffle de vent ne se levait ni sur la terre ni sur la mer, le grand dieu Mardouk, trouvant la chose étrange, convoqua son messager, Ilabrat, et lui demanda pourquoi le vent ne soufflait plus dans le monde ; et Ilabrat lui répondit :

— Seigneur, c'est Adapa, le serviteur d'Ea, qui a brisé les ailes du Vent.

A ces mots, Mardouk fut saisi d'une grande colère : ainsi, une créature qui n'était ni homme ni dieu, un esclave, un subalterne, avait osé troubler l'ordre du monde que lui-même, Mardouk, avait établi à si grande peine ! Et d'une voix tonnante. il ordonna qu'on lui amenât le coupable.

Cependant, Ea qui prévoyait bien, depuis quelques jours, la tournure que prendrait l'aventure, avait donné à son serviteur des instructions secrètes. Lorsque Ilabrat vint porter à Adapa l'ordre de Mardouk, il le trouva en vêtements de deuil, la tête couverte de cendres, les cheveux longs et dépeignés, la barbe hirsute. Et c'est en cet équipage que tous deux montèrent au ciel.

Ea, dans ses instructions, avait expliqué à Adapa ce qu'il aurait à faire. Il lui avait dit notamment qu'en arrivant à la porte du palais céleste il trouverait deux divinités, Adonis et Gizida, qui y montent la garde. Il lui avait expliqué que ces deux divinités sont, pendant la moitié de l'année, absentes de la terre : c'est l'époque de la sécheresse, période pendant laquelle Adonis et Gizida, qui président à la fécondité, se retirent dans le ciel et laissent la terre stérile.

Et il avait ajouté qu'en le voyant ainsi mal habillé et négligé, Adonis et Gizida lui demanderaient comment il osait se présenter en cet état au palais céleste.

— Alors, continua Ea, tu devras répondre : « Deux » grands dieux ont disparu de la terre ; je suis venu » les chercher ; si je suis en deuil, c'est à cause d'eux. » Je viens en suppliant demander au Maître souverain » de nous les rendre. » Cette flatterie te vaudra l'amitié d'Adonis et de Gizida, qui te viendront en aide lorsque tu devras te défendre devant Mardouk. Alors tu seras sauvé, mais une dernière épreuve t'attend. Sous prétexte de célébrer ton acquittement et votre réconciliation, Mardouk t'offrira à manger et à boire. Mais surtout n'accepte pas, car ce sera un piège : la nourriture des dieux est mortelle pour les hommes ; tu ne devras pas boire non plus, car on t'offrira l'eau de mort. Tu pourras seulement accepter deux choses sans risquer ta vie : des vêtements propres pour remplacer tes haillons, et de l'huile pour oindre ton corps après le bain.

Adapa, en montant au ciel, se rappelait les paroles d'Ea et les repassait en esprit afin de ne négliger aucune instruction. En arrivant devant les portes du ciel, il vit, en effet, Adonis et Gizipa qui montaient la garde et qui l'interpellèrent.

— Qui es-tu ? dit Adonis. Et que viens-tu faire ici ?

— Que viens-tu faire en cet état dans le palais des dieux ? ajouta l'autre.

— Seigneurs, répondit humblement Adapa, je viens dans cette tenue parce que je suis en deuil. Deux puissantes divinités ont quitté la terre. Ce sont Adonis

et Gizipa. Je viens ici les pleurer et implorer le Maître pour qu'il nous les rende !

En l'écoutant, Adonis et Gizipa se sentirent remplis de bienveillance pour un homme aussi dévôt. Ils se gardèrent bien de révéler qui ils étaient, mais ils adoucirent leur voix et lui permirent de franchir le grand portail de Mardouk. Parvenu dans la salle du trône, Adapa se prosterna humblement. Il frappa du front les dalles du sol et attendit qu'on l'interrogeât. Ce qui ne fut pas bien long car Mardouk, en le voyant, se leva à demi et lui demanda d'une voix tonnante :

— Ah ! te voilà, toi qui brises les ailes de l'Oiseau des Tempêtes ! Réponds : pourquoi as-tu fait cela ?

Adapa, instruit par Ea, ne se laissa pas démonter ; et tout simplement, respectueusement, il dit au dieu ce qui était la vérité :

— Ea, Seigneur, est mon maître. C'est lui qui m'a formé ce que je suis, qui m'a instruit de toutes les sciences et de tous les arts, afin que je le serve. C'est moi qui prépare sa nourriture de chaque jour, et je m'efforce de le contenter de mon mieux. L'autre jour j'étais allé sur le lac, à la pêche, afin d'attraper du poisson pour son dîner. L'eau était calme, et je faisais bonne pêche lorsque survint l'Oiseau des Tempêtes qui s'en prit à moi, chassa les poissons et brisa ma barque, au risque de me faire périr. Qui donc, alors, aurait nourri mon maître ? Je me mis en colère et, sans plus

réfléchir, je maudis l'oiseau. Son aile se brisa, et je fus sauvé.

En entendant cette histoire si simple et si vraisemblable, Mardouk demeura pensif. Fallait-il la croire, et admettre que le coupable n'avait fait que défendre sa vie et les intérêts d'Ea ? Mais d'autre part Mardouk savait de quelles ruses était capable Ea, et il avait peur de se faire moquer de lui s'il se laissait duper par un mensonge et pardonnait à tort. Mardouk était donc plongé dans la perplexité lorsque Adonis et Gizipa intervinrent. Ils avaient écouté derrière la porte l'histoire d'Adapa, et sentirent que le moment était venu de faire quelque chose pour leur ami.

— Seigneur, dit Adonis, Adapa n'est pas un vaurien mais un homme pieux, qui craint les dieux et les aime. Tout à l'heure il nous expliquait lui-même que s'il venait en suppliant, au risque de te déplaire, c'est parce qu'il menait le deuil sur nous et désirait t'implorer pour que tu nous rendes à la terre. Nous t'en prions, Seigneur, pardonne-lui son acte irréfléchi, mille fois justifié par les violences dont se rend sans cesse coupable l'Oiseau des Tempêtes.

Mardouk, à ces paroles, se sentit ému de pitié pour Adapa et il prononça sa sentence :

— Adapa est innocent ; il ne sera pas puni.

Puis il ajouta :

— Ea a créé Adapa et en a fait plus qu'un homme ; que désormais il soit un dieu. Qu'on lui serve notre

nourriture et notre nectar. Une fois qu'il aura bu et mangé avec nous, il sera l'un de nous.

Et déjà les échansons et les serviteurs des dieux s'approchaient d'Adapa avec des coupes et des plateaux chargés, mais Adapa se souvint des instructions d'Ea et refusa fermement de manger et de boire.

Devant ce refus, Mardouk se prit à sourire :

« Ah ! dit-il à part lui, Adapa est bien un homme malgré toute sa prudence et toute sa science. Il est imprévoyant et sot : une occasion magnifique lui est offerte ; il refuse obstinément d'en profiter et, ce faisant, il se croit plein de sagesse. Non, Adapa n'est pas digne d'être un dieu. »

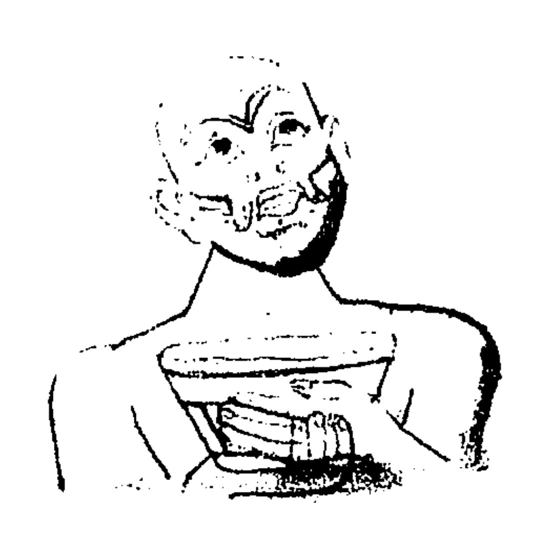
Mais il ne montra rien de ses véritables sentiments et commanda à ses serviteurs de tout préparer pour accompagner Adapa sur terre. Puis se tournant vers celui-ci :

— Adapa, tu refuses d'être un dieu ; peut-être as-tu raison. Tu es habitué à la terre, et l'on ne perd pas en un jour l'habitude d'une vie. Mais tu auras ta récompense, car tu es juste et pieux.

Et comme Adapa n'aimait rien de plus que la science, il lui montra en détail le ciel et les planètes, lui donna la raison des anomalies apparentes, et l'instruisit des rapports mystérieux qui existent entre les astres et le sort des êtres vivants. Et en guise de cadeau il lui promit, au départ, qu'aucune maladie mortelle ne l'atteindrait jamais. Pour ce faire, il le confia aux soins parti-

culiers de la déesse de la santé et il y ajouta qu'il régnerait, lui et ses descendants, sur la ville sainte d'Eridou. Et c'est pourquoi, jusqu'à la fin de l'empire babylonien, les prêtres descendants d'Adapa continuèrent de régner sur Eridou sans être jamais soumis à aucun maître.

Adapa redescendit sur terre ; le soir, il lui parut un peu dur de reprendre son métier de cuisinier et de préparer son plat de poisson au dieu Ea. Il lui vint bien, parfois, à l'esprit, le soupçon que celui-ci avait abusé de sa confiance et qu'en lui donnant ses fameuses instructions pour se présenter devant Mardouk, il avait surtout songé à se conserver un esclave bien stylé. Parfois il allait jusqu'à se demander ce qui serait arrivé s'il avait accepté de partager la nourriture des dieux et de boire leur nectar. Alors Adapa soupire, mais comme il est sage et qu'il sait que l'occasion perdue ne se rattrape jamais, il ne tarde pas à retourner à ses fourneaux et à combler le dieu Ea des gourmandises dont il est friand.



Le retour du printemps



PARMI les divinités qui donnent la fécondité à la terre et qui, chaque année, font revenir le printemps après la désolation de l'hiver, l'un des plus puissants était le dieu Télépinou. C'est lui qui, le premier, rendait aux ruisseaux leur sourire en mars, brisant la mince pellicule de glace qui les paralysait, et faisait éclore bergeronnettes et martins-pêcheurs dans les buissons au bord de l'eau.

Or il arriva que Télépinou se mit dans une grande colère. La méchanceté des hommes l'avait offensé : non seulement les hommes lui ménageaient les offrandes, ne lui apportant que le rebut de leurs jardins et les plus vilaines, les plus maigres bêtes de leurs troupeaux, mais ils se montraient paresseux à profiter des présents de la saison ; et Télépinou avait beau faire chanter à tue-tête les oiseaux du bocage, faire fleurir les plantes des

champs, les hommes ne s'empressaient pas à labourer, à semer, à accomplir tous les travaux nécessaires.

Aussi Télépinou entra-t-il dans une grande et redoutable colère. Il résolut de quitter la terre et l'on verrait bien alors ce qui se passerait. Dans son trouble il se chaussa de travers, mettant sa sandale droite au pied gauche et sa sandale gauche au pied droit, ce qui produisit immédiatement des effets désastreux. On aurait dû, alors, être au début du printemps. Chacun attendait le renouveau, mais le renouveau ne paraissait pas. Les rivières demeuraient gelées, la neige s'obstinait à recouvrir les prairies, les troupeaux meuglaient désespérément dans les villages où ils avaient passé l'hiver, et les provisions de fourrage diminuaient dans les silos. Les petites filles, dans les maisons, se serraient autour du foyer et refusaient obstinément d'aller par les sentiers voir si les premières violettes et les premières pousses avaient fendu la terre glacée. Les vieilles somnolaient sans fin auprès des cendres chaudes ; les hommes, groupés sous le manteau de la cheminée, bavardaient sans trêve, s'écoutant fort peu les uns les autres, mais ajoutant les paroles aux paroles, pour user le temps interminable en se donnant l'air sage et profond.

Déjà le moment était passé où les agneaux de l'année auraient dû naître ; bientôt ce serait le tour des veaux, mais aucune vache ne montrait le moindre signe de devoir être mère. Le monde était menacé de périr, car

les provisions s'épuisaient après cet hiver interminable. Les hommes espéraient encore et ne se laissaient pas abattre, car leur sagesse est imparfaite ; mais les dieux ne s'y trompèrent pas. Ils surent que la catastrophe était imminente si Télépinou ne revenait pas sur terre. C'est le Soleil qui la leur annonça au cours d'une grande réception qu'il donna dans son palais. Il n'est pas besoin de leur répéter la nouvelle deux fois. Tous savaient ce qui attendait le monde si Télépinou ne réapparaissait pas.

Lorsque le dieu Soleil leur eut appris la disparition de leur frère, tous s'élancèrent par le monde à sa recherche. Ils scrutèrent les vallées de la montagne et les fourrés de la forêt, les buissons des plaines et les cabanes des collines. Nulle part ils ne réussirent à retrouver sa trace.

La tête basse, tous revinrent au palais du Soleil et avouèrent leur échec. Le Soleil appela alors son oiseau favori, l'aigle à la vue perçante, et lui enjoignit de rechercher Télépinou.

L'aigle s'envola, plein de zèle, et scruta les cimes les plus élevées des montagnes ; il examina les crevasses du glacier et les tourbillons du torrent. Il pénétra dans les failles du rocher et parcourut les alpages... Mais nulle part il n'aperçut Télépinou.

Déjà les hommes s'apercevaient que quelque chose n'allait pas dans le monde. Si les agneaux ne naissaient pas, si les grains ne germaient pas, qu'allait-on devenir ?

Et les dieux ne se sentaient pas non plus fort rassurés, car les hommes sont leurs serviteurs et préparent leur nourriture. Sans la chair des victimes, sans les offrandes rituelles, les dieux, tout immortels qu'ils soient, dépérissent et souffrent. L'absence de Télépinou risquait donc fort de se transformer en catastrophe. Et en réfléchissant à tout cela et en roulant de sombres pensées, tous les dieux se tordaient les mains, marchaient de long en large dans le ciel, ce qui n'arrangeait rien et ne faisait qu'augmenter un peu plus le désordre général.

L'un des plus violents, celui qui poussait le plus de soupirs et se désolait le plus fort, était le dieu des Vents. Il se montra si insupportable, avec ses récriminations et ses accès de colère, que la reine des dieux, sa propre mère, lui dit un jour :

— Tu as beau te plaindre et te fâcher, l'absence de Télépinou n'est pas de notre faute, pas plus la nôtre que la tienne. Si tu veux faire quelque chose comme tu le dis, fais-le toi-même. Tu es le plus rapide de nous tous, rien ne t'arrête, tu passes les déserts, les montagnes, les mers et les lacs ; pourquoi n'irais-tu pas toi-même à la recherche de Télépinou ?

« C'est une bonne idée », pensa le dieu des Vents. Et, sans plus attendre, il se mit en route. Il erra partout, en ouragan, de plus en plus furieux à mesure qu'il ne trouvait rien. Il parcourut la terre entière, et parvint

dans une cité où il savait que Télépinou aimait à résider.

Mais il eut beau faire le tour du temple où était sa demeure, enfoncer la porte d'un coup d'aile, remuer le sable dans la cour, Télépinou resta introuvable. A la fin, le dieu des Vents s'en revint à la cour céleste, honteux et triste. Il s'assit dans un coin pour tâcher de se faire oublier et personne n'eut besoin de lui demander quel avait été le résultat de sa mission.

C'est alors que la reine des dieux, devant l'échec de son messager, comprit qu'il était temps de trouver une solution.

Elle envoya chercher l'abeille et lui dit :

— Petit abeille, Télépinou est parti, et nul ne sait où il se cache. Va, recherche-le, car à tes petits yeux rien n'échappe. Recherche-le aussi soigneusement que tu recherches la fleur, au printemps ; ne laisse pas une feuille sans la retourner, pas une corolle sans la visiter ; et quand tu auras trouvé Télépinou, pique-le à la main et au pied. Alors il lui sera impossible de se dissimuler plus longtemps ; il s'agitera et, s'il dort, s'éveillera ; s'il boude, il se mettra dans une violente colère, mais nous saurons enfin où il est.

En entendant la commission dont la reine des dieux chargeait la petite abeille, le dieu des Vents ne fut pas content du tout.

— Tu t'imagines, dit-il à la reine, que si, moi, je ne l'ai pas trouvé, la petite abeille aura plus de chance ?

Ce n'est qu'un insecte, une mouche ; combien de fois ses ailes ne sont-elles pas plus petites que les miennes ? Je ne crois pas que ce soit pour aujourd'hui encore le retour de Télépinou !

La reine l'entendit, mais elle ne dit rien. Et l'abeille partit, toute fière. Elle bourdonnait joyeusement le long des rivières et dans les prairies et, rien qu'à l'entendre, on se disait, avec un sourire : « Tiens, le printemps n'est plus loin ; voilà l'abeille qui sort ! » Elle bourdonnait dans les vallées, sur les jardins endormis ; et, à force d'aller ainsi, à petites journées, elles parvint dans une clairière, près de la ville de Lihzina. Elle était bien lasse ; presque toutes les provisions de miel qu'elle avait emportées avec elle étaient épuisées (et cependant elle n'avait pas beaucoup mangé pendant tout le voyage !) et elle se disait qu'il lui faudrait bientôt abandonner sa recherche quand soudain, au beau milieu de l'herbe et se confondant presque avec un vieux tronc d'arbre, voici qu'elle aperçoit Télépinou, étendu de tout son long et dormant d'un profond sommeil.

A cette vue, la petite abeille retrouva des forces ; elle se jeta sur la main de Télépinou et la piqua, puis sur son pied et le piqua. Télépinou, réveillé en sursaut, se montra de fort méchante humeur. D'abord, il tenta d'écraser l'abeille, mais elle lui échappa. De rage, il se mit à parcourir la campagne en répandant le froid et la neige.

Non, ce n'était pas le printemps mais l'hiver qui revenait. Hélas, à quoi bon avoir retrouvé le dieu s'il se montrait intraitable ?

Mais l'abeille, sans attendre davantage, retourna bien vite auprès des dieux.

— Je l'ai trouvé ! cria-t-elle à la reine des dieux du plus loin qu'elle put. Mais il est de méchante humeur et je ne puis le ramener, il est trop lourd pour moi. Il se trouve dans la clairière de Lihzina, au-delà du mont Amanus. Si un aigle venait avec moi, je lui montrerais où se trouve Télépinou et il pourrait l'enlever et l'amener jusqu'ici.

La reine reconnut que le conseil était bon et dit à l'aigle d'accompagner l'abeille et de ramener Télépinou.

Une longue attente commença alors pour les dieux. Ils savaient bien que Télépinou, même revenu parmi eux, ne leur serait d'aucune utilité tant qu'il demeurerait inflexible. Ils se concertèrent donc tous et décidèrent d'avoir recours à la magie pour fléchir Télépinou. Ils apostèrent un guetteur sur le rempart pour signaler son arrivée.

Un beau matin, alors que l'on désespérait presque, le guetteur donna l'alarme et tous se précipitèrent ; ce n'était encore qu'un point à l'horizon, et l'on ne distinguait presque rien. Mais le point grossit, devint un gros nuage noir, et l'on entendit un grand roulement de tonnerre.

A mesure que le nuage approchait, l'orage emplissait

le ciel ; bientôt ce ne fut plus, jusqu'à l'horizon, qu'éclairs se succédant sans interruption, au point que les dieux en étaient tout aveuglés et effrayés. Mais au-delà de tout ce vacarme, une oreille attentive pouvait distinguer le fin bourdonnement d'une abeille qui vole.

Au bout de quelque temps, l'orage se calma et l'on vit arriver dans le ciel Télépinou monté sur l'aigle, tandis que la petite abeille volait autour d'eux d'un air affairé et heureux. L'aigle se posa sur la terrasse du palais, et Télépinou descendit de sa monture.

Au même moment il était entouré de serviteurs qui lui offraient du miel, des fruits, du nectar, et les mets les plus délectables. Et à mesure qu'il prenait et mangeait, les serviteurs lui murmuraient des bribes de chansons qui avaient l'air d'être des souhaits de bienvenue et des invitations à manger et à boire, mais qui étaient en réalité des incantations pour calmer sa colère et lui rendre sa belle humeur. Peu à peu, soit que les incantations fussent efficaces, soit que la bonne nourriture et les boissons favorites des dieux eussent produit leur effet accoutumé, Télépinou se calmait ; bientôt il souriait, et même il se surprenait à fredonner. Au bout de quelque temps, Télépinou alla de lui-même prendre sa place accoutumée au conseil des dieux et tout reprit son cours ordinaire.

Il n'en allait pas de même sur la terre, où l'hiver prolongé avait apporté partout la ruine. Les hommes

n'avaient plus de provisions, rien à offrir aux dieux, et chacun se désolait en pensant que Télépinou ne reviendrait sûrement pas vers eux cette année car les offrandes ne seraient ni nombreuses ni succulentes.

Ainsi embarrassés, les hommes demandèrent conseil à un vieux devin qui leur répondit que Télépinou ne serait pas moins sensible aux incantations qu'aux sacrifices, et il leur dit comment ils devaient préparer une fête en son honneur.

Alors tous les mortels ouvrirent, dans chaque maison, les portes et les fenêtres, comme si le printemps était déjà revenu, et tous se mirent à chanter une formule que leur avait enseignée le devin, et dans laquelle ils maudissaient la nuit et l'hiver.

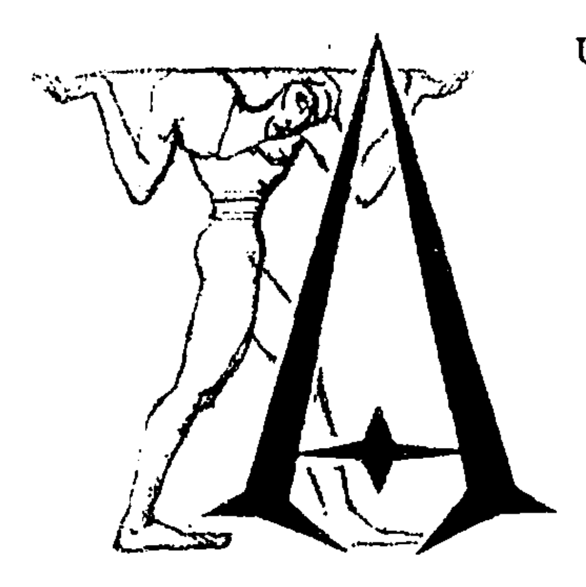
Puis dans chaque village, une femme apporta une grande bassine dans laquelle on fit, en chantant et dansant, une bouillie de farine avec les dernières provisions. Enfin on lava l'intérieur des maisons pour en chasser toutes les souillures, on balaya soigneusement partout avec des balais d'ajonc que l'on brûla ensuite sur la place dans un grand feu. Les incantations retentissaient encore dans la campagne, que déjà le vent glacial s'adoucissait, que les bourgeons surgissaient sur les branches, et que les brebis et les béliers commençaient à mener grand tapage à la porte des bergeries pour qu'on leur ouvre, tant ils avaient hâte de brouter les premières pousses d'herbe dans les champs. Les ruisseaux n'étaient plus glacés, mais coulaient joyeu-

sements ; les oiseaux s'éveillaient un peu partout, et les nids surgissaient comme par enchantement. Alors, au beau milieu de chaque cour de ferme, les paysans suspendirent à un mât, en offrande à Télépinou, la toison du premier né de leurs agneaux.

Et l'abondance revint dans toutes les campagnes et dans toutes les cités.



Histoire du monstre Oullikoummi qui devint aussi haut que le ciel



Au temps où le seigneur Mardouk venait de séparer le ciel et la terre, il y avait un dieu, nommé Alalou, qui exerçait le pouvoir sur les régions moyennes de l'Univers, entre le firmament et la terre. Etabli dans cette fonction par Mardouk, il régna paisiblement durant neuf ans, fidèlement servi par son ministre Anou, qui se tenait sans cesse debout au pied de son trône et exécutait toutes ses volontés. Mais, la dixième année, Anou se révolta, détrôna Alalou et régna à sa place.

Anou régna neuf ans en paix. Il avait pour le servir un ministre du nom de Koumarbi qui le servait aussi fidèlement que lui-même avait servi Alalou et qui, la dixième année, comme lui encore, se révolta. Mais Anou, instruit par son propre exemple, ne fut pas pris

au dépourvu par la révolte de son ministre et ce fut entre eux un combat acharné. Tous deux luttèrent de toutes leurs forces, cherchant à se faire le plus de mal possible ; et à la fin, Koumarbi prit l'avantage et, mordant l'oreille d'Anou, lui en arracha le lobe qu'il avala.

— Ah ! dit-il, un roi sans oreilles, on n'a jamais vu cela ! Plus personne ne te respectera, puisque tu ressembles maintenant à un esclave voleur que son maître a puni !

— Tu es bien fier, Koumarbi, de m'avoir arraché une oreille. Mais sache que ce morceau de ma chair va croître en toi, et qu'il en sortira deux êtres monstrueux, violents, qui finiront par te punir de l'insulte que tu viens de me faire.

Koumarbi fut effrayé par cette prédiction. Il essaya bien de recracher le morceau d'oreille, mais ce fut peine perdue. Dans l'enthousiasme de la victoire il l'avait avalé sans mâcher, et il fit de vains efforts. Il s'enfuit, plein de honte et de rage, et se retira dans la ville de Nippour où il se cacha. Car il sentait grossir en lui le morceau d'oreille, et voici qu'il enflait effroyablement.

Un jour, lorsque les enfants furent formés, il entendit la voix d'Anou qui du haut du ciel appelait ceux qui étaient ses fils, et les invitait à sortir du corps de Koumarbi.

— Sortez par sa bouche, disait la voix.

Et les monstres répondaient que cela leur était

impossible, qu'ils étaient grands maintenant et qu'ils se feraient mal en passant par le canal étroit de la gorge.

— Eh bien ! sortez par l'oreille, reprit Anou.

— Impossible aussi, répondirent les monstres ; le chemin est encore plus étroit.

— Alors, arrangez-vous, ordonna encore Anou ; sortez comme vous pourrez, mais sortez ; j'ai besoin de vous pour que vous me vengiez.

Les monstres s'agitèrent en tous sens, cherchèrent une issue, mais en vain, et ils demeurèrent enfermés dans le corps de Koumarbi.

Anou, fort ennuyé et songeant qu'après tout sa vengeance demeurerait peut-être sans effet si les deux enfants qu'il comptait en charger demeuraient prisonniers de Koumarbi, alla trouver le dieu Ea, le dieu sage et savant par excellence. Il lui exposa l'affaire par le détail, et implora son aide. Ea, toujours flatté que l'on ait recours à lui, dissimula son embarras sous un air de profonde gravité et dit d'un ton bienveillant :

— Ce n'est rien, mon fils, ce n'est rien. Nous sommes venus à bout de problèmes plus difficiles. Je trouverai bien un moyen de te tirer d'affaire.

Ayant ainsi calmé Anou, il se rendit auprès de Koumarbi et appela doucement les monstres. Ceux-ci ne firent que lui répondre ce qu'ils avaient déjà dit à Anou, et lui remontrèrent que le corps de Koumarbi ne possédait pas d'issue pour leur rendre la liberté.

Alors Ea se mit en colère ; il prit son grand couteau,

endormit Koumarbi grâce à une formule magique et lui fendit le ventre, comme on ouvre une citrouille. L'un des deux monstres s'échappa alors, mais l'autre demeura prisonnier ; et Ea s'en retourna chez lui, n'ayant accompli que la moitié de la commission dont il avait été chargé par Anou.

A quelque temps de là, Koumarbi se promenait dans la campagne, un peu allégé, quand il vit venir vers lui le dieu Ea. Et il pensa que l'occasion était bonne pour se débarrasser du second monstre qui continuait de grossir et le gênait fort. Il adressa donc une humble prière à Ea ; mais celui-ci, au fond fort gêné et peu fier de son insuccès, passa son chemin sans répondre, se contentant de sourire d'une façon énigmatique.

Koumarbi était désespéré. Peut-être la vengeance d'Anou consistait-elle précisément à le faire torturer par ce fardeau maudit, dont il ne pourrait plus jamais se délivrer. Pris de panique, il courut trouver la déesse des Plantes, qui préside à tous les simples et connaît la puissance des herbes.

— Puissante déesse, dit-il, je viens en suppliant. Vois, dans mon corps demeure un monstre affreux, de jour en jour plus pesant. Enseigne-moi, je te prie, une herbe qui me délivrera de ce fardeau qui m'accable.

La déesse cueillit dans son jardin une herbe et la tendit à Koumarbi :

— Suce cette herbe, dit-elle, et tout ira bien.

Koumarbi porta l'herbe à la bouche et soudain il

fut pris de grandes douleurs, si bien que, rentrant chez lui, il se tordait sur son lit. Il fit alors venir les femmes qui président ordinairement aux naissances. Bientôt se pressèrent autour de lui les sages-femmes, les sorciers, avec les musiciens, les jeteurs de sort et les faiseurs d'incantations. Sept jours et sept nuits on prononça sur lui les formules magiques de la délivrance, on brûla de l'encens et les herbes qui endorment la douleur, les joueurs de tam-tam frappèrent frénétiquement sur leurs tambours, les joueurs de flûte firent entendre sans relâche leurs mélopées haletantes, et toujours Koumarbi geignait et se tordait sur son lit. Les femmes appuyèrent sur son ventre jusqu'au moment où, de ses reins, s'élança enfin le monstre, qui n'était autre que le génie des Vents.

Anou apprit avec joie la naissance de son second fils, celui sur lequel il comptait le plus pour tirer vengeance de Koumarbi. Et voici comment il résolut de venir à bout de son ennemi.

Un soir que le génie des Vents se promenait tout doucement dans la campagne, il rencontra un vieillard tout courbé, assis sur le bord de la route, et grommelant des mots sans suite. Le génie s'arrêta et prêta l'oreille car il avait entendu que, dans la bouche du vieillard, revenait à plusieurs reprises le nom de Koumarbi. A la fin, il interrogea le vieux solitaire :

— Grand-père, pourquoi es-tu là, si triste, et contre qui es-tu en colère ?

— Mon fils, répondit le vieillard, je suis le dieu Anou et voici l'état où m'a réduit celui qui a été autrefois mon ministre, le perfide Koumarbi. Neuf ans il m'a servi, mais le dixième il s'est révolté, m'a arraché une oreille et m'a chassé de mon palais. Si tu as pitié de moi, toi qui es jeune et puissant, je t'en supplie, punis l'injustice et venge-moi.

Le génie, qui avait bon cœur et était tout prêt à accomplir n'importe quel exploit sortant de l'ordinaire, résolut de donner satisfaction au vieillard. Il rentra chez lui en toute hâte, fit atteler son char que traîne un taureau ailé, et partit en guerre contre Koumarbi. Et comme les Destins avaient fixé de toute éternité que celui-ci serait abattu par un être qui serait issu de lui, le génie n'eut aucun mal à chasser Koumarbi du ciel et à installer Anou à sa place. Mais comme la violence engendre la violence, Koumarbi, chassé du ciel, n'eut plus d'autre pensée que de se venger à son tour. Et, à la fin, il eut une idée. Envoyant un messager au dieu de la Mer, il le pria de venir sans délai le trouver.

Le dieu de la Mer, qui était au courant de toutes les histoires entre Anou et Koumarbi, fut très inquiet. « Peut-être, se dit-il, Koumarbi s'imagine-t-il que j'ai pris parti contre lui et a-t-il l'intention de m'attirer chez lui pour me faire du mal. Il vaut mieux que je prenne mes précautions. » Il répondit donc au messager de Koumarbi qu'il était fort ennuyé de ne pouvoir se rendre à l'invitation de celui-ci, mais que ses enfants

et petits-enfants devaient incessamment venir avec lui fêter un anniversaire de famille. Le mieux serait que Koumarbi vînt se joindre à eux, en toute amitié.

Le messager rapporta l'invitation à Koumarbi, qui l'accepta, et prit place au banquet que le dieu de la Mer avait improvisé en toute hâte. L'on but et festoya beaucoup, et bientôt les esprits furent adoucis par la chaleur du vin. Chacun se sentait rempli de bienveillance pour son voisin et pour tout le monde en général. Koumarbi profita de la bonne humeur générale pour dire au dieu de la Mer :

— Seigneur, tu as devant toi un malheureux. Le génie du Vent m'a chassé du trône que j'avais conquis, et me voici sans domicile, ni puissance. J'ai besoin de ton aide pour retrouver mon royaume. Quel conseil me donnes-tu ?

— Koumarbi, dit-il, tu me mets dans une situation difficile. Je n'ai aucune raison de me faire l'ennemi d'Anou. De plus, tu n'ignores pas l'immense distance qui sépare le ciel et la mer ; comment pourrais-je, moi, aller combattre le seigneur du ciel de façon efficace ?

Koumarbi ne se tint pas pour battu et insista avec tant de chaleur que le dieu de la Mer finit par lui dire :

— Tout ce que je puis te dire, Koumarbi, c'est ceci : va maintenant dans la montagne et étreins-la. Prie-la, supplie-la de te donner un fils, et la montagne t'exaucera. Lorsque l'enfant naîtra, ce sera un enfant de pierre. Mais ne sois pas déçu. Emporte cet enfant dans

les profondeurs de la mer et mets-le sur l'épaule droite du géant Oupellouri, qui soutient sur son dos le poids de la terre et du ciel. L'enfant grandira chaque jour sans arrêt et, à la fin, sa tête atteindra le firmament et viendra heurter la cité des dieux. Alors tous les dieux s'enfuiront en désordre et tu n'auras plus qu'à remonter sur ton trône.

Koumarbi remercia le dieu de la Mer pour ses sages conseils et, avec toutes sortes de politesses et de présents, regagna sa cachette. Dès le lendemain il était sur la montagne, dans l'attitude du suppliant. Et la montagne exauça sa prière. Au bout de quelques mois elle lui donna un fils, qui était un bloc de pierre en forme d'enfant. Koumarbi fut transporté de joie, car il comprenait que le dieu de la Mer ne l'avait pas trompé et que tout se passait comme il le lui avait promis. Il prit donc l'enfant sur ses genoux et lui chanta une belle berceuse qu'il avait composée :

Petit enfant deviendra grand,
comme papa, comme maman ;
devient le ciel
doux comme miel ;
heurte le ciel de ses bras
et puis, tout est en bas.

Soudain, d'un geste brusque, l'enfant de pierre étendit la main et renversa un vase qui se trouvait sur une table voisine. Le vase tomba sur le pavé et fut réduit

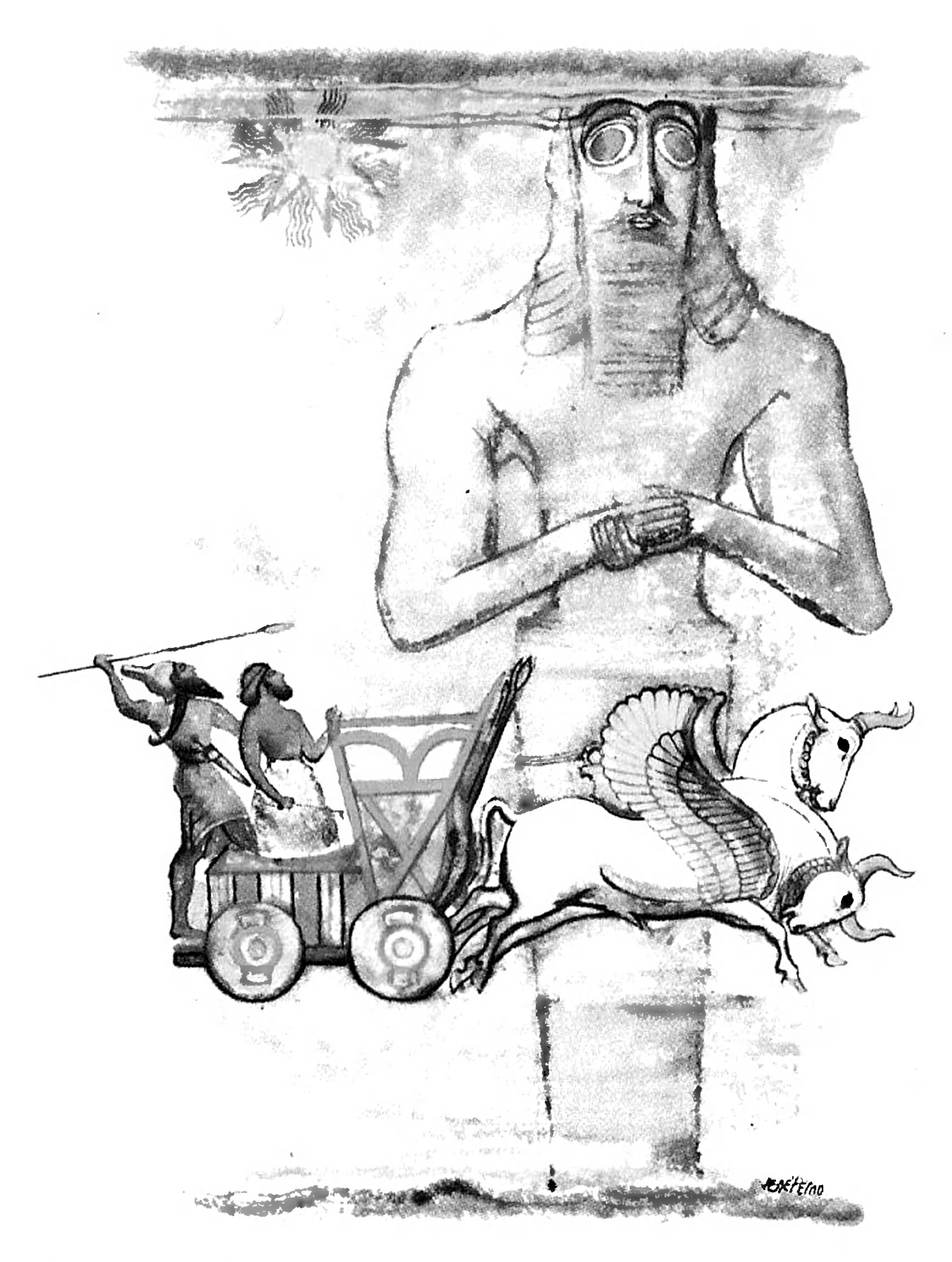
en miettes. Cela parut de bon augure à Koumarbi qui reprit sa chanson :

Petit enfant, il grandira,
puis à Koummi il s'en ira,
et rasera, démolira,
étripera et pillera
pour le plaisir de son papa.

Et afin de perpétuer ces bonnes intentions, il décida de l'appeler Oullikoummi, c'est-à-dire, à peu près, « le Destructeur de la ville de Koummi ».

Il faut vous dire que cette ville de Koummi, ainsi vouée à un horrible destin, était la cité préférée du Génie des Vents. Après quoi, Koumarbi manda auprès de lui les divinités chargées de présider à l'éducation des enfants et les pria de transporter le jeune Oullikoummi dans les profondeurs de la mer, puis de le placer sur l'épaule droite du géant Oupellouri. Les jeunes filles partirent, emportant l'enfant et accompagnées par les vœux de Koumarbi, souhaitant que son fils grandisse et grandisse, que sa taille se compte, non pas en coudées, mais en stades et en milles.

Les nourrices d'Oullikoummi étaient bien embarrassées d'avoir à soigner un enfant tout en pierre ; et, dans leur ennui, elles le montrèrent à Enlil, qui vivait à Nippour, et était un dieu puissant et sage. Enlil prit l'enfant, le tourna et retourna entre ses mains, le flaira, puis le rendit aux nourrices en hochant la tête.



Il s'élança contre le monstrueux Oullikoummi. *Page 99.*



Il s'élança contre le monstrueux Oullikoummi. *Page 99.*

— Cet enfant ne me dit rien qui vaille, dit-il ; les nourrices qui l'ont reçu n'auront pas la tâche facile, et les vœux ont manqué à sa naissance ! Ce n'est pas un enfant divin, mais un monstre conçu dans la colère. Koumarbi, en le souhaitant, n'a pas désiré un enfant, mais un instrument pour tirer vengeance de son ennemi. Non, vraiment, toute cette affaire m'inquiète ; il n'en sortira rien de bon.

Les nourrices n'en furent que plus inquiètes, mais comme elles ne se souciaient pas de désobéir à Koumarbi, elles se hâtèrent de porter Oullikoummi au fond de la mer et de le déposer sur l'épaule droite du géant Oupellouri. Puis, ne sachant comment nourrir une créature de pierre qui n'avait pas de bouche pour boire, elles l'abandonnèrent là.

Et il arriva que cet enfant grandit, d'abord lentement, puis plus vite. Il avait beau ne prendre aucune nourriture, son corps ne s'en accroissait pas moins ; en quelques jours, sa tête émergea de l'abîme, puis ses épaules affleurèrent à la surface ; bientôt, ce fut sa poitrine que l'on aperçut, et au bout de deux mois il n'avait plus d'eau que jusqu'à mi-corps.

C'est alors que le soleil l'aperçut, du haut du ciel, à l'heure de midi, au moment où il s'arrête un instant pour se reposer dans sa course et regarder son domaine. Jetant les yeux du haut du mont Liban il vit, loin vers l'Ouest, comme un pilier géant qui jaillissait de la mer et s'élevait déjà à moitié chemin du ciel. On le voyait

croître à vue d'œil ; bientôt il allait atteindre le firmament.

Sans perdre un instant, le soleil reprit sa course et parvint dans la ville de Koummi où habitait le Génie des Vents. Négligeant l'hospitalité de celui-ci, et bien qu'il fût fatigué et hors d'haleine, le dieu Soleil lui raconta ce qu'il avait vu. Le Génie des Vents comprit alors que la vengeance de Koumarbi était en marche, et il commença par se désoler et par pleurer. Puis, accompagné de sa sœur Ishtar, la déesse de la Beauté, il partit pour le Liban afin de se rendre compte par lui-même du danger. Tous deux voyagèrent la nuit entière et, au matin, ils parvinrent au sommet du Liban. Et ce qu'ils virent les frappa de terreur. Non, le Soleil n'avait pas exagéré ; depuis la veille, le monstre de pierre avait grandi ; il s'en manquait de peu que sa tête n'atteignît la voûte céleste. Le génie des Vents fut plus désolé que jamais.

— Tout autre monstre, dit-il, je pourrais le combattre avec mes armes habituelles ; il craindrait l'orage, la foudre, l'ouragan ; mais un pilier de pierre, qui peut mordre sur lui ?

Ishtar, cependant, ne se troublait pas, et elle assura son frère qu'il lui serait facile de vaincre le monstre. Prenant un tambourin et des cymbales, relevant élégamment sa robe de soie, elle se laissa glisser depuis le sommet du Liban jusque dans la mer, et là se mit à danser légèrement sur la crête des vagues. A cette vue,

les poissons sortirent de l'abîme ; on voyait les phoques se pâmer d'aise, et les flots semblaient retenir leur haleine pour ne rien perdre de cette danse divine.

Mais le pilier magique ne tourna pas la tête vers elle ; il semblait tout occupé à une tâche unique, qui était de grandir, de grandir sans relâche et d'atteindre le ciel pour l'ébranler. Quand elle eut dansé une heure de suite, Ishtar se sentit fatiguée et elle comprit qu'elle n'avait fait aucun progrès. Alors, elle se découragea et rejoignit son frère qui l'attendait sur le rivage. La mort dans l'âme, le Génie des Vents se résigna à engager le combat avec ses armes habituelles, bien qu'il sût l'inutilité d'une pareille entreprise. Il convoqua les soixante-dix dieux qui vivent dans le palais céleste, fit atteler son char de deux taureaux ailés, les plus vigoureux qu'il eût, et s'élança contre le monstrueux Oullikoummi, qui grandissait toujours.

Cependant, les déesses et notamment la gracieuse Hébat, femme du Génie des Vents, attendaient, sur le rempart du palais, le résultat de la lutte. Au loin, elles voyaient les nuées couvrir la mer, les éclairs illuminer sans relâche les étendues célestes ; elles entendaient mugir le vent, et les grandes ailes des taureaux divins battre furieusement. Mais peu à peu les assauts de la tempête se ralentirent, les éclairs devinrent moins vifs, les vents se calmèrent. Un instant, Hébat crut qu'ils avaient remporté la victoire, mais elle n'avait pas eu le temps de se réjouir qu'elle entendit comme une série

de coups sourds ébranler les fondations du palais céleste. Alors elle comprit que le monstre n'avait pas été vaincu, mais que déjà sa tête, semblable à un bélier dans un siège, tentait d'ouvrir une brèche dans le firmament.

Montant, affolée, au sommet de la plus haute tour, elle appela son messager Takiti et le pria de lui donner des nouvelles du combat. Mais au moment où Takiti allait s'élancer, il vit surgir devant lui la tête énorme d'Oullikoummi qui avait réussi à se frayer un chemin jusque-là. En même temps un cri de terreur retentissait. C'était le Génie des Vents qui avouait sa défaite et jetait l'alarme parmi les dieux.

— Nous sommes perdus ! criait-il. Nous sommes perdus !

Pendant le combat, la nuit était tombée et l'on allait maintenant vers l'aurore. Mais quel triste soleil allait se lever pour éclairer la ruine du palais céleste ! Le Génie des Vents était désespéré. Alors son conseiller Tasmisou eut soudain une inspiration :

— Avant de nous avouer vaincus, allons demander conseil au dieu Ea. Il est sage, il connaît toutes les ruses et il a autant à perdre que nous à la ruine du palais des Immortels.

Le Génie des Vents abandonna aussitôt le champ de bataille et, de toute la vitesse de ses ailes, alla trouver Ea. Celui-ci connaissait la situation et ne se fit pas prier pour agir. Il commença par se précipiter chez le dieu

Enlil, pour tâcher de l'enrôler dans leur parti. Mais Enlil, qui se souvenait avoir vu Oullikoummi peu après sa naissance, ne se soucia pas d'engager la bataille et il refusa son aide à Ea.

Alors Ea, sans hésiter, s'élança jusqu'au fond de l'Océan et se présenta devant le géant Oupellouri.

— Oupellouri, lui dit-il, ne sais-tu pas de quel crime tu te rends complice ? Cet enfant de pierre qui repose sur ton épaule est devenu un géant dont la tête ébranle en ce moment la demeure des dieux du ciel. Si tu ne viens pas à notre aide, le monde entier sera bouleversé. Je ne te demande qu'une chose : c'est de remuer un tout petit peu afin de faire perdre l'équilibre à Oullikoummi et de le précipiter dans l'abîme.

— Seigneur Ea, répondit le géant, tu es trop sage et trop savant pour moi. Et d'abord, tu parles trop vite. Il y a si longtemps que je suis ici, occupé à supporter l'Univers, sans personne pour me tenir compagnie, que j'ai presque perdu l'usage de la parole et de la pensée. Je n'ai jamais été très intelligent, je le sais, mais aujourd'hui je suis entièrement engourdi. Quand bien même je le voudrais, je ne pourrais remuer mon épaule qui est enkylosée. Que m'importe, à moi, ce qui se passe là-haut, dans un monde dont la lumière ne me parvient même pas ? Il y a bien longtemps, lorsque l'on a mis sur mes épaules le ciel et la terre, c'est à peine si je m'en suis aperçu. Quand le seigneur Mardouk a saisi le couteau magique pour séparer les eaux de la terre et

celles du ciel, je n'ai rien soupçonné. Ce n'est pas pour m'occuper aujourd'hui de ce qui ne me regarde pas !

Et, tournant la tête, il se rendormit.

Mais les paroles du dieu, prononcées de mauvaise grâce, ne furent pas perdues pour Ea. Elles évoquèrent en lui un souvenir et il eut une inspiration soudaine. Aussi vite qu'il le put, il remonta vers le ciel et rassembla tous les dieux les plus vieux qu'il put trouver, ceux qui avaient été les compagnons du seigneur Mardouk lors de la Création.

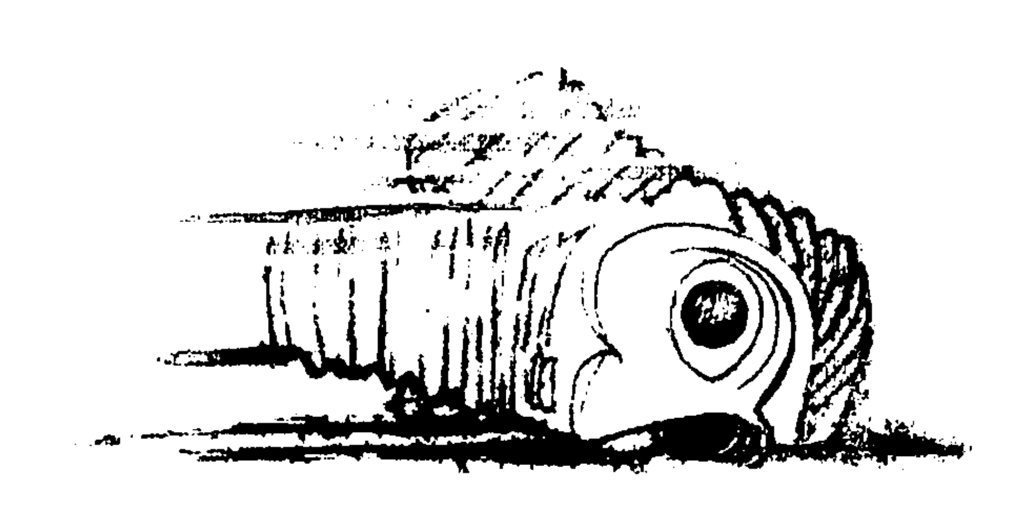
— Vite, leur dit-il, conduisez-moi à l'endroit où Mardouk conserve son trésor, et prononcez les paroles magiques qui ouvrent les portes.

Les dieux, un peu étonnés mais conscients du péril que représentait Oullikoummi, obéirent à Ea et le conduisirent au fond des abîmes de la terre, devant la caverne où était enfermé le Trésor céleste. Puis se remémorant, non sans peine, les mots magiques, ils les prononcèrent et la porte de pierre qui fermait la caverne glissa sur elle-même et découvrit l'entrée. Alors Ea, plus vif que l'éclair, se glissa dans la caverne et ressortit bientôt, tenant dans sa main le fameux couteau magique qui avait autrefois servi à Mardouk pour séparer les eaux du ciel et celles de la terre. Et laissant les dieux tout étonnés de sa rapidité, il redescendit dans les profondeurs de l'Océan, auprès d'Oupellouri qui s'était rendormi. Puis, avec bien des précautions, il se glissa dans le dos du géant, se haussa jusqu'à son

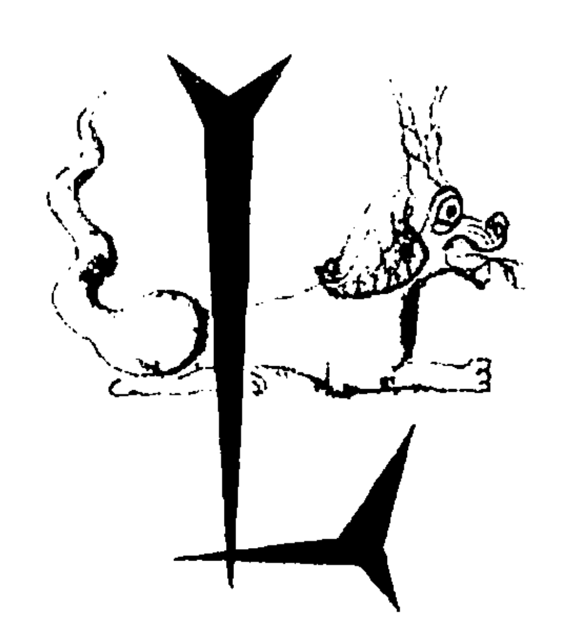
épaule droite et, d'un seul coup du couteau magique, trancha les chevilles d'Oullikoummi, qui s'écroula dans la mer.

Prompts à profiter de sa victoire, le Génie des Vents et ses compagnons se précipitèrent sur le monstre abattu et le brisèrent en mille miettes avec leurs grosses massues. Le présage du vase brisé s'était révélé véridique mais ce n'était ni Anou, ni le Génie des Vents, ni la ville de Koummi qui gisaient maintenant en morceaux. C'était le fils de Koumarbi et de la montagne ; le présage s'était retourné contre lui-même, les mauvais désirs de Koumarbi n'avaient pu provoquer que la ruine de celui qui les avait conçus.

L'ordre fut rétabli dans le monde. Les dieux rebouchèrent la brèche ouverte par Oullikoummi dans le rempart céleste, et tout reprit comme par le passé.



La défaite du Dragon



Le dieu de l'Ouragan et le Dragon qui habite les rivières et les lacs de la Terre se prirent un jour de querelle, pour quelque raison qui ne nous a pas été transmise. Peut-être était-ce parce que chacun d'eux s'imaginait être plus puissant que l'autre : le Dragon prétendait peut-être être le seul capable de déchaîner l'inondation et de répandre partout la désolation et la mort ; tandis que le dieu de l'Ouragan réclamait pour lui seul ce triste privilège. Quoi qu'il en fût, tous deux ne s'aimaient guère, et un jour d'été ils en vinrent aux mains.

Ce fut un spectacle épouvantable. Le dieu de l'Orage se précipitait sur son ennemi, au milieu du vent et de la grêle ; et le Dragon, de son côté, se tordait en tous sens dans les marais ; son dos luisant brillait sous l'éclair et l'on voyait sa tête acérée se dresser, de loin,

au milieu des roseaux pour tenter de mordre le dieu ailé.

Et ce fut le Dragon qui l'emporta, car il réussit à arracher les deux yeux et le cœur du génie de l'Orage et les dissimula profondément dans sa tanière. Le dieu de l'Ouragan n'en mourut pas car il était immortel, mais il en souffrit profondément, et, surtout, son orgueil en reçut une blessure terrible. Longtemps il demeura caché au fond de sa demeure, se demandant par quel moyen il parviendrait à retrouver ses yeux, son cœur, et l'estime de soi-même. Enfin il imagina une ruse : un vieil oracle lui avait appris qu'il ne pourrait pas lui-même tirer vengeance de son ennemi, mais qu'il y parviendrait s'il avait un fils, né d'une mortelle, qui réussirait à s'introduire dans la maison du Dragon pour y reprendre les yeux et le cœur de son père.

C'est pourquoi l'on vit le dieu de l'Orage descendre, tant bien que mal, de sa demeure céleste et se faire conduire sur la terre. Là, dans un pauvre village, il se fit présenter à la fille d'un humble paysan, qui fut trop heureux de la donner à un aussi puissant dieu, même aveugle et même — mais personne que le dieu lui-même ne connaissait ce terrible secret — même dépourvu de cœur. Le mariage eut lieu et quelques mois plus tard naissait un fils. La joie d'avoir un fils fit oublier quelque temps au dieu la raison pour laquelle il l'avait désiré. On pouvait le voir, les soirs de printemps et d'été, occupé à faire sauter le petit sur ses

genoux, et pendant les soirées d'hiver lui conter de longues histoires au coin du feu. Le bonheur d'être père lui avait presque rendu son cœur. Mais lorsque l'enfant grandit, le dieu de l'Orage retomba dans sa tristesse et il eut plus que jamais envie de massacrer le Dragon.

Et bientôt arriva ce qu'avaient prévu les Destins. Le fils du dieu fit connaissance d'une jeune fille qui possédait toutes les beautés et toutes les vertus. Il en devint amoureux, comme il convient à son âge, et cette jeune fille n'était autre que la propre fille du Dragon. Tous deux s'aimèrent et résolurent de se marier. Alors le père du jeune homme, sans lui dire qu'il allait épouser la fille de son plus mortel ennemi, lui donna volontiers son consentement, n'y mettant qu'une condition : c'est qu'il réclamerait à son futur beau-père, en guise de dot pour la fiancée, les yeux et le cœur du dieu de l'Orage. Un peu étonné d'une telle exigence (car il ignorait la véritable nature de son père), le jeune homme présenta sa demande au Dragon et fut agréé. Et lorsque le Dragon lui demanda quel présent de noces il désirait recevoir, il répondit naïvement :

— Les yeux et le cœur du dieu de l'Orage.

Sans méfiance, le Dragon les lui donna et, aussitôt, en fils obéissant, le jeune homme les remit à son père.

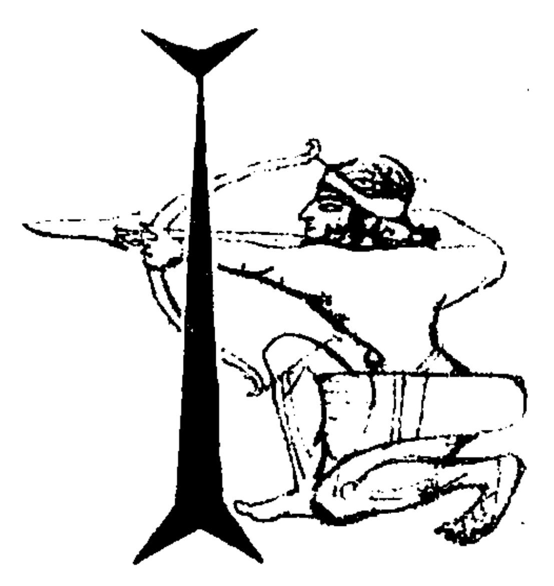
Au bout de quelques jours, grâce à d'habiles médecins et au pouvoir des incantations magiques, le dieu de l'Orage avait recouvré l'usage de ses yeux et son cœur de dieu. Alors il descendit de nouveau vers le

marais et défia le Dragon. Mais cette fois, instruit par sa défaite précédente, il calcula si bien ses attaques qu'il parvint, après une lutte terrible, à maîtriser son adversaire et à le tuer.

Or il arriva que la veille du combat avait eu lieu le mariage entre le fils et la fille des deux ennemis. Lorsqu'il entendit, le lendemain, le bruit du combat et apprit la mort de son beau-père, le jeune homme comprit le rôle qu'il avait joué dans cette histoire, et fut rempli de honte : n'avait-il pas, à son insu, trahi celui qui l'avait reçu avec bonté, l'avait accueilli dans sa maison et en avait fait son gendre ? Embrassant une dernière fois celle qu'il aimait, il se rendit au bord du fleuve et se jeta dans le courant. Ainsi périt le fils du dieu de l'Orage, dont son père avait voulu faire l'instrument de sa vengeance, mais qui avait appris, à vivre chez les hommes, le sentiment de l'honneur et la pitié – sentiments qu'en ce temps-là les dieux ne connaissaient guère.



Le chasseur maudit



IL y avait une fois, dans les montagnes de l'Amanus, un jeune homme nommé Kessi, le plus habile chasseur qui ait jamais vécu. Il avait perdu son père alors qu'il était encore enfant et, pour faire vivre sa mère qui l'aimait tendrement et à laquelle il rendait bien son amour, il s'était exercé de bonne heure à poursuivre le gibier dans la montagne. Jamais, de mémoire d'homme, il ne lui était arrivé de rentrer au logis les mains vides. Non seulement sa mère et lui avaient toujours largement de quoi manger, mais il lui arrivait fréquemment de vendre du gibier aux gens du village voisin et aussi, comme il était très pieux, d'en apporter comme offrande au temple des dieux qui, en retour, le favorisaient dans toutes ses entreprises.

Mais il arriva que Kessi tomba amoureux d'une jeune

fille, la petite Shintalimeni (on lui avait donné ce nom car elle était la plus jeune de sept sœurs, et dans la langue du pays, *sept* se disait *shint*), si délicate, si charmante et si vive qu'il en perdit complètement la raison. Encore, pendant le temps où il n'était que son fiancé, allait-il à la chasse pour lui offrir toutes sortes d'animaux rares et des oiseaux précieux. Mais lorsqu'il l'eut épousée et qu'elle fut toute la journée dans sa maison, il n'en sortit plus. Adieu les longues randonnées, les départs à l'heure où s'éteignent les étoiles, les retours à la nuit close, tandis que les chiens épuisés se traînaient à peine et que lui-même marchait courbé sous le poids d'une biche ou d'un sanglier ! Kessi ne chassait plus ; les autels des dieux restaient sans offrandes, et le garde-manger familial était vide. Kessi passait des heures à contempler sa femme et ne pensait à rien d'autre qu'à la regarder.

Au bout de quelques jours, la mère de Kessi le prit à part et lui dit :

— Kessi, le mariage t'a changé ; autrefois, il ne se passait pas de jour que tu n'ailles à la chasse ; nous étions heureux. Et maintenant, de chasseur tu es devenu gibier. Te voilà pris au piège. Ta mère a faim ; les dieux sont sans honneur, et toi tu ne songes qu'à ce petit bout de fille de quatre sous !

En entendant ces reproches, Kessi fut piqué au vif. Dès le lendemain, il repartait à la chasse. Mais la malchance le poursuivit tout le jour. Il ne vit rien, pas le

moindre lièvre, pas le plus petit troupeau de chèvres sauvages. « Bah ! dit-il, demain cela ira mieux ! » Mais le lendemain, ce fut la même chose ; et le pauvre Kessi avait tellement honte qu'il n'osa pas rentrer le soir dans sa maison. Il continua la chasse, allant de vallée en vallée, à la poursuite d'un gibier invisible. Trois mois durant il marcha ainsi, se nourrissant tant bien que mal de fruits sauvages, buvant l'eau des sources ; il était devenu maigre et noir, et ses chiens étaient aussi maigres que lui. Et pendant tout ce temps, la chance ne tourna pas. Kessi ne vit aucun gibier, comme si les dieux lui gardaient rancune de sa négligence passagère et l'avaient maudit.

Un soir, plus las que de coutume, il s'endormit au pied d'un arbre. Or, ce qu'il ignorait, c'est que cet arbre était le repaire favori des gnomes, hôtes des montagnes, ennemis des hommes, et fort enclins à leur jouer de vilains tours si l'un d'eux se risquait imprudemment dans leur domaine. Un gnome aperçut Kessi endormi et appela ses frères. Et tous se mirent à danser autour de lui une ronde effrénée. Ils riaient très fort et se demandaient l'un à l'autre quel traitement ils allaient infliger au pauvre Kessi. L'idée qui finit par prévaloir fut de le dévorer.

— Ah ! disaient-il, voici le chasseur chassé ! Il en a mangé bien assez de lièvres, de perdrix, de chamois ! A son tour d'être mangé !

Et déjà ils s'approchaient sournoisement de lui,

resserrant la ronde, lorsqu'une voix terrible, sortant du tronc de l'arbre sous lequel reposait Kessi, les fit reculer. C'était le père de Kessi, maintenant parmi les morts, qui rôdait dans ces parages — car il vous faut savoir que les âmes des morts errent volontiers dans la montagne, dans les mêmes parages où vivent les gnomes — et qui, ayant aperçu le danger que courait son fils, intervenait pour lui.

— Gnomes, disait la voix, pourquoi dévorer ce chasseur ? Une fois qu'il sera mort, qu'en aurez-vous de plus ? Tandis que si vous le dépouillez, si vous lui prenez son manteau par exemple, il aura froid et il comprendra que vous avez voulu le punir. Il ne sera pas long, alors, à s'en retourner chez lui et à vous laisser en paix.

Les gnomes trouvèrent l'idée excellente. Ce sont d'incurables pillards, toujours à l'affût de ce qui peut leur tomber sous la main, et un manteau d'homme était pour eux une aubaine inespérée. Car les gnomes sont de petite taille — il en faut bien quatre pour faire un homme ordinaire — et un manteau d'homme, surtout une cape aussi vaste que celle de Kessi, pourrait en habiller cinq ou six. Aussi, tirant à droite, tirant à gauche, se bousculant, tantôt riant, tantôt se chamaillant, les gnomes finirent-ils par s'emparer du manteau et par s'enfuir comme des voleurs qu'ils étaient. Et Kessi dormait toujours. Mais à la fin le brouillard, en se levant, le transperça et il eut froid. Lorsqu'il voulut

reprendre son manteau, il ne le trouva plus. Il chercha dans l'herbe, mais en vain. Alors il comprit qu'il avait été victime des gnomes et il eut peur. Vite, il ramassa ses armes, siffla ses chiens, et retourna chez lui.

Chez lui, Kessi retrouva sa mère et sa femme qui l'attendaient. Elles avaient été mortellement inquiètes pendant ces trois longs mois et, si elles furent joyeuses de le voir rentrer, elles s'attristèrent pourtant de le trouver si las et si maigre. Et surtout lorsqu'elles s'aperçurent qu'il revenait sans gibier et sans manteau, elles comprirent qu'il avait été victime d'une aventure surnaturelle. Mais en femmes avisées, toutes deux s'abstinrent de poser la moindre question, et Kessi recommença à vivre chez lui ; mais il ne parlait plus de repartir à la chasse.

Une nuit, Kessi eut un songe. Il lui sembla d'abord qu'il était debout devant une énorme porte, faite du chêne le plus dur, toute bardée de fer et hérissée de clous. Il voulut entrer et frapper, mais la porte resta close. Puis la scène changea, et il se trouva dans la cour d'une ferme où s'activaient des servantes, lorsque soudain un oiseau gigantesque, pareil à un énorme vautour, s'abattit sur l'une d'elles et l'emporta dans ses serres. Et de nouveau tout disparut, et Kessi se crut au milieu d'un champ où travaillaient des hommes, lorsque soudain une flèche de feu tomba du ciel juste sur des travailleurs. Enfin Kessi se trouva transporté au milieu d'une étrange réunion : autour d'un feu de

camp, dans la pénombre, étaient assis tous ses ancêtres, silencieux, et qui le regardaient.

Au matin, Kessi s'éveilla tout tremblant. Il alla aussitôt raconter ses rêves à sa mère et lui dire son inquiétude. Et la vieille femme tenta de le rassurer :

— Ce sont des rêves, mon petit, rien de plus ; qui sait ce que signifient les rêves ? Les plus tristes en apparence cachent souvent un sens joyeux ; il faut se défier surtout lorsqu'ils sont joyeux ; c'est alors qu'ils apportent de tristes présages !

Peut-être ne croyait-elle pas tout à fait ce qu'elle disait, mais Kessi se laissa persuader et le calme revint en lui. Par surcroît de précaution, sa mère lui remit un écheveau de laine bleue comme talisman pour le protéger et, le même jour, Kessi repartait à la chasse.

Mais sa chasse ne fut pas plus heureuse que les précédentes. De nouveau le gibier se cacha devant lui et il ne put rien surprendre. Il parcourut les mêmes vallées et les mêmes collines que lors de sa dernière tentative et connut les mêmes fatigues. Et, lorsqu'il fut bien las et près de défaillir, voici qu'il se trouva, comme dans son rêve, debout devant une porte. Il reconnut tous les détails : les barres de fer appliquées sur le vantail, le dessin des clous, et les piliers de pierre où étaient scellés les battants. Un moment il crut que son rêve recommençait et qu'il s'était endormi à son insu, mais il eut beau se pincer, se tirer les cheveux, se relever les paupières avec les pouces, la vision ne

disparut pas et il dut se convaincre qu'il était bel et bien éveillé.

Alors il regarda mieux et vit que la porte était gardée par deux monstres ; d'un côté se tenait un dragon énorme, enroulé sur lui-même ; de l'autre, une harpye, les ailes repliées, et qui semblait sommeiller. Kessi eut peur ; puis, comme aucun des monstres ne bougeait, la curiosité reprit le dessus et il s'avança, sur la pointe des pieds, aussi légèrement que s'il voulait surprendre un lièvre au gîte ; et, saisissant la poignée de la porte, il tenta de l'ouvrir. Mais la porte était fermée à clef, et elle ne s'ouvrit point. Il frappa, doucement d'abord, puis plus fort, mais rien ne bougea ; le dragon demeurait immobile et la harpye sommeillait toujours. A la fin, Kessi décida d'attendre, devant la porte, que quelqu'un vienne et le laisse entrer.

Kessi était arrivé devant la porte à la tombée de la nuit ; ce fut seulement un peu avant l'aube qu'il vit apparaître, dans le lointain, une petite lueur qui grandit, grandit, au point de devenir une clarté intolérable. Ebloui, Kessi ferma et yeux et lorsqu'il les rouvrit il avait devant lui un être d'une merveilleuse beauté, jeune et resplendissant de lumière. Et cet être, plus grand que Kessi de toute la tête, tenait dans la main une clef d'or.

— Seigneur, dit Kessi (qui vit bien qu'il avait devant lui un être immortel), voici toute une nuit que je

veille devant cette porte ; ne vas-tu pas maintenant l'ouvrir et me laisser entrer ?

— Non, répondit l'autre ; tu es un homme, et nul mortel ne peut franchir cette porte car, au-delà, s'étend le pays de la Mort et quiconque, parmi les hommes, passerait ce seuil ne pourrait plus jamais retourner sur la terre.

— Et toi, alors, Seigneur, reprit Kessi, tu ne peux pas ouvrir cette porte ?

— Moi, répondit l'étranger, je suis le Soleil.

Et tournant la clef dans la serrure, il ouvrit la porte qui se referma sur lui, laissant Kessi tout déconcerté au dehors.

Mais de l'autre côté se tenaient les âmes des morts, pour saluer le Soleil à sa rentrée dans leur domaine. Et il se trouva que parmi les morts qui étaient accourus pour voir le dieu, l'un était Oudipsharri, le propre beau-père de Kessi, le père de cette jeune épouse pour l'amour de laquelle le pauvre chasseur avait encouru la malédiction des dieux. Et Oudipsharri avait entendu les paroles que son gendre avait adressées au Soleil de l'autre côté de la porte, et il ne pouvait plus se tenir d'impatience. De son vivant, Oudipsharri avait été le plus incorrigible bavard de tout le canton ; il était mort à un âge très avancé et pendant de longues années on l'avait vu, assis au pied du grand arbre sur la place du village avec son bâton, interpellant tous ceux qui passaient pour avoir les dernières nouvelles du pays.

Depuis sa mort, il n'avait rien perdu de sa curiosité. Certainement, l'un des inconvénients les plus graves qu'il eût trouvés dans la mort était qu'elle le forçait à ignorer ce qui se passait au village. En entendant la voix de son gendre, il se dit qu'il allait enfin pouvoir se renseigner ; et lorsque la porte s'ouvrit, il tomba aux pieds du Soleil et le supplia :

— Bon Seigneur, Seigneur Soleil, dit-il, n'est-ce pas le chasseur Kessi qui se trouve derrière cette porte ?

— En effet, répondit le dieu, c'est bien lui.

— Ne voulait-il pas entrer avec toi et nous rendre visite ?

— C'est bien ce qu'il m'a demandé, répondit le dieu.

— Et tu n'as pas voulu le satisfaire ?

— Tu sais bien que nul mortel ne peut pénétrer dans ce lieu sans mourir.

— Bon Seigneur, ne peux-tu faire une exception, une petite exception en faveur de Kessi — pour me faire plaisir ?

— Oudipsharri, les lois des dieux sont inflexibles et je ne puis faire aucune exception. Si Kessi entre ici, il n'en sortira pas vivant.

Le bon Oudipsharri ne voulait pas la mort de Kessi ; il se dit que sa fille avait besoin de lui — surtout s'il était maintenant grand-père. Mais au fait, était-il grand-père ? Le besoin de savoir le tenaillait, et il revint à la charge :

— Seigneur Soleil, une petite minute seulement ; le

temps de lui poser une ou deux questions. Je ferai bien attention de ne pas le laisser entrer tout à fait ; mais entrebâille légèrement la porte, que je lui parle et qu'il m'entende !

Le Soleil était déjà passablement las des prières du vieux et il lui importait peu que Kessi pénétrât ou non dans le royaume des Morts puisque, de toute façon, il s'arrangerait toujours pour ne pas l'en laisser ressortir.

— Eh bien ! soit, finit-il par dire ; qu'il entre et qu'il suive tout le couloir souterrain, jusqu'à la porte de l'Orient — où je devrais déjà me trouver depuis quelque temps si je n'avais été retenu par ton maudit bavardage. Mais prends bien garde qu'il ne s'échappe point ! Pour plus de sûreté, attache-lui les poignets et les chevilles, et ne le perds pas de vue un instant. Montre-lui tout ce que tu voudras, accompagne-le partout comme s'il était déjà l'un d'entre vous. Et quand tu auras satisfait ta curiosité et la sienne, remets-le moi pour que je le tue.

Oudipsharri entendit ces mots avec bonheur, bien qu'ils fussent la condamnation à mort de son gendre ; mais la curiosité l'emportait chez lui sur tout autre sentiment, et il lui semblait qu'il allait revivre en entendant les nouvelles du village. Il accepta les conditions du dieu et la porte s'ouvrit alors d'elle-même devant Kessi, qui pénétra sans méfiance dans l'empire des Morts. Il se trouvait devant un tunnel long et étroit. Et l'entrée du tunnel était si sombre que même après

la pénombre de la nuit terrestre, il s'arrêta un instant sans rien voir. Oudipsharri en profita pour se précipiter sur lui, lui lier poings et jambes tout en l'accablant de questions :

— Et comment se porte un Tel, et cet autre ? Et la vieille des voisins, est-elle morte ou bien toujours en vie ?

Kessi dut ainsi lui apprendre, dans les moindres détails, tout ce qui s'était passé, des milles à la ronde, depuis sa mort ; et lorsqu'il n'était plus très sûr des noms propres, le vieux les lui soufflait avec entrain. Déjà le Soleil s'était éloigné vers l'extrémité du tunnel, et l'on n'apercevait plus qu'un point lumineux qui diminuait rapidement. Bientôt l'obscurité se fit complète, mais le vieillard entraînait Kessi, qui marchait à grand-peine sur ses pieds entravés et se heurtait à tous les cailloux.

Soudain une lueur apparut à un détour que faisait le tunnel et, dans une caverne latérale, Kessi aperçut exactement la même scène qu'il avait déjà vue dans son rêve : autour d'un feu rougeoyant, une grande foule d'âmes était occupée à attiser la flamme, dans le silence le plus absolu. Kessi se tourna vers son guide et lui demanda ce que cela signifiait :

— Ce sont, répondit Oudipsharri, les forgerons de l'Ouragan qui préparent la foudre et les éclairs pour leur maître.

Et le vieillard l'entraîna plus loin. Mais Kessi résista

et s'arrêta. Il venait de sentir contre lui quelque chose de laineux et d'humide, comme si des chauves-souris géantes l'avaient effleuré dans leur vol. En même temps, il entendit comme un battement d'ailes qui l'effraya.

— Ce n'est rien, dit le vieillard, ce que tu entends ne sont que les oiseaux de la Mort qui emportent les âmes des défunts. J'y suis passé, tu y passeras bientôt.

Et il se prit à rire de façon si lugubre que tout le sang de Kessi se glaça. Et il se rappela l'oiseau qui, dans son rêve, avait enlevé la servante. La lumière se faisait en lui : les dieux lui avaient envoyé toute une série d'avertissements en lui montrant, en songe, le sort qui l'attendait. Mais lui n'avait rien voulu entendre et, sans vouloir comprendre ni le sens des songes qui lui étaient envoyés, ni la malédiction dont il était frappé, avait voulu vivre comme il le faisait auparavant et s'était trouvé ainsi défier le destin. Et maintenant, il en était cruellement puni. Toutefois, il se rassurait un peu en serrant contre lui, du mieux qu'il pouvait, le petit écheveau de laine bleu, le talisman que lui avait remis sa mère. Cette laine serait-elle, après tout, assez puissante pour lui éviter la mort ? N'était-ce pas sa mère elle-même qui l'avait poussé à repartir à la chasse, malgré les présages défavorables ? Kessi était partagé entre beaucoup de crainte et un peu d'espérance.

Enfin, après avoir marché un temps qui lui sembla interminable, Kessi et son compagnon arrivèrent devant

une autre porte où se tenait le Soleil. Et le Soleil adressa la parole au chasseur.

— Kessi, lui dit-il, te voici au terme du tunnel des Morts. La porte que tu vois ici est celle de l'Aurore ; c'est par là que je m'élance chaque matin pour éclairer les mortels. Au delà, c'est le monde des vivants ; mais tu ne peux plus y retourner, puisque tu as franchi la porte du Couchant et que maintenant tu connais les secrets de l'au-delà. Le moment de ta mort est arrivé.

En entendant cet arrêt de mort, Kessi fut saisi de terreur ; il se prosterna devant le dieu et lui embrassa les genoux.

— Seigneur Soleil, dit-il, je suis jeune ; j'ai une femme que j'aime et qui m'aime. Elle m'attend dans notre maison et, sans moi, comment subsistera-t-elle ? Il n'est pas juste que je meure, car je suis innocent de tout crime. Que de fois, Seigneur Soleil, j'ai déposé sur ton autel l'offrande rituelle ; que de fois j'ai donné aux dieux le meilleur de ma chasse, me contentant des prises les moins belles et des viandes les moins précieuses ! Une première fois les gnomes m'ont tourmenté dans la montagne et m'ont enlevé mon manteau. Faut-il maintenant que je meure, sans savoir quel fut mon crime ?

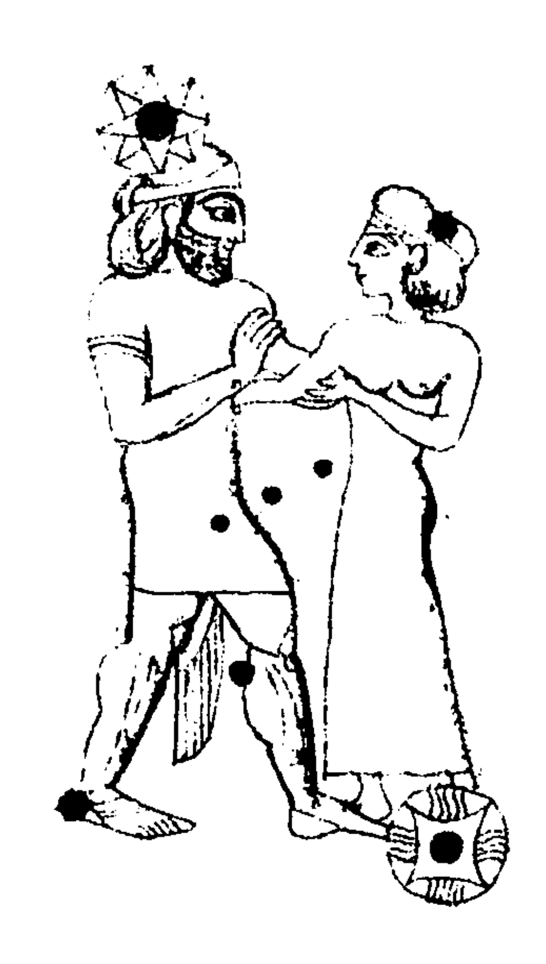
A ces paroles, le Soleil sentit naître en lui comme de la pitié pour cet infortuné chasseur, entraîné à son insu dans une aventure qu'il n'avait pu ni prévoir ni

empêcher, et il comprit à quel point le Destin est parfois injuste.

— Kessi, lui dit-il, je sais que tu es innocent ; mais la faveur des dieux est comme leur malédiction : elle est pareille à la foudre et tombe comme il lui plaît, sans que les Mortels puissent en distinguer clairement les raisons. Longtemps, tu as été heureux et tu revenais chargé de gibier après chacune de tes chasses. Puis les temps ont changé, et tu as perdu cette chance— dont tu étais si fier. Et au lieu de rester en paix auprès de ta femme, pour qu'elle te donne tes fils auxquels tu aurais enseigné ton art, tu as voulu, sur le conseil de ta mère, poursuivre ton existence errante de chasseur. Tu n'as pas commis de crime, certes, mais tu as tenté de forcer le Destin. L'avertissement que t'avaient donné les gnomes, tu ne l'as pas écouté. Tu aurais dû comprendre que dans les montagnes rôdait pour toi la mort. Non, Kessi, n'accuse pas le Destin ; il a été miséricordieux pour toi, en te prévenant maintes et maintes fois. N'accuse que ton obstination et ton orgueil. Cependant, la sagesse et la clairvoyance ne sont pas données à tout le monde. Ce petit écheveau de laine bleue, que tu serres précieusement, me prouve que c'est par amour pour ta mère que tu t'es ainsi obstiné, malgré les dieux, à continuer ta chasse ; ton cœur n'est pas mauvais, si ton esprit est aveuglé. Nul mortel, après avoir contemplé les secrets que tu as découverts, ne peut revenir sur la terre ; mais je puis t'accorder une grâce : au lieu

de rester enfermé dans le sombre tunnel de la nuit, je puis te faire vivre éternellement dans le ciel, parmi les étoiles, avec celle que tu aimes.

Et le Soleil, dans sa miséricorde, entraîna avec lui le chasseur Kessi et le plaça parmi les étoiles, avec sa bien-aimée ; c'est la constellation que nous appelons Orion et qui brille encore aujourd'hui au ciel. Quant à Oudipsharri, le vieillard curieux, il ne s'est jamais consolé, jusqu'à ce jour, de ne pas avoir retrouvé sa fille aux enfers pour avoir des nouvelles, vraiment fraîches, du village.



L'arc de la Déesse



IL y avait une fois, dans la ville de Haranam, un roi nommé Daniel, qui était bien le meilleur roi que l'on eût jamais rencontré sur la terre. Mais ce bon roi n'avait jamais pu avoir qu'une fille, et il souffrait cruellement de n'avoir pas de fils pour lui succéder. Une fille, c'est très agréable à voir courir dans le palais et faire mille et une manières, mais cela ne saurait remplacer un fils. Qui peut succéder à un roi, sinon un fils ? Qui peut commander les armées, lorsque le roi vieillit ? Qui peut faire entendre sa voix dans le conseil ? Qui peut, sinon un fils, rendre aux dieux les honneurs traditionnels ?

Bref, le bon roi Daniel adressait chaque jour des prières au ciel pour devenir père d'un jeune prince. Mais le ciel était sourd, et sa fille Paghet demeurait son seul enfant. A la fin, il décida de s'imposer une péni-

tence exceptionnelle pour mériter la faveur céleste ; et, pendant neuf jours, vêtu d'un simple pagne, il servit, dans le temple, comme simple garçon cuisinier, portant les plats, épluchant les herbes, préparant les viandes, et menant la vie d'un esclave. Chaque soir il montait sur la terrasse supérieure et y passait la nuit en prières, espérant qu'un dieu lui apparaîtrait et daignerait lui indiquer le moyen d'avoir enfin un fils. La neuvième nuit le dieu du temple, le Seigneur Baal, fut ému de tant de constance et alla trouver le Père céleste, le puissant dieu El.

— Père, dit Baal, le roi Daniel nous sert depuis neuf jours comme aide de cuisine, dans le temple d'Haranam ; il a renoncé à tous ses honneurs ; pendant ce temps, il mène la vie d'un esclave et travaille dur tout le jour puis, la nuit, il la passe en prières sur la terrasse supérieure.

— Et pourquoi donc Daniel se conduit-il d'une façon aussi extraordinaire ? demanda le dieu.

— C'est, mon Père, qu'il désire un fils, et tu n'as pas daigné jusqu'ici exaucer sa prière. Un fils, cela est très utile pour un roi. Daniel est pieux ; c'est un maître doux et clément pour ses sujets. Fais, je te prie, que sa race demeure et continue de régner longtemps sur la ville d'Haranam.

— Mon fils, répondit El, si je n'ai pas voulu jusqu'ici exaucer la prière de Daniel, c'est que je désirais lui épargner de plus cuisants chagrins que le regret

de n'avoir pas de fils. Mais les hommes ignorent la portée de leurs souhaits et, apparemment, certains dieux partagent leur légèreté. Moi seul, je connais les Destins. Enfin, puisque Daniel désire tant un fils, je t'autorise à aller le trouver et à lui dire que j'ai eu sa pénitence pour agréable.

Baal remercia son père et descendit sur la plus haute terrasse du temple d'Haranam, où priait Daniel. Il lui apparut et lui annonça que dans quelque temps un fils lui naîtrait.

Daniel, à cette nouvelle, fut transporté de joie. Il rendit grâce aux dieux et rentra chez lui. Pendant sept jours, ce ne furent que fêtes et festins dans le palais. Et effectivement, lorsque le temps fut révolu, la reine eut un fils, un beau garçon, que son père appela Aqhat. Et Aqhat grandit, sagement ; il devint courageux et fort, et le peuple d'Haranam se réjouissait à la pensée de l'avoir un jour à sa tête lorsque le bon Daniel serait devenu trop âgé pour régner.

Un jour que Daniel était assis près de l'aire aux grains, dans sa maison de campagne, il vit au loin un nuage de poussière qui grandissait, sur la route du Sud. Bientôt apparut la silhouette d'un voyageur qui approchait à grands pas et qui portait un arc et des flèches. Daniel, qui était instruit de toutes les choses sacrées, sut tout de suite que ce n'était pas un voyageur ordinaire, mais le Seigneur Rusé qui est le forgeron des dieux, et dieu lui-même.

Il était assez fréquent que le dieu voyageât ainsi, entre l'Egypte et le Liban, où se trouvent les demeures des immortels. Daniel se leva et alla au-devant du forgeron céleste.

— Seigneur, lui dit-il, je suis le roi Daniel ; sois le bienvenu dans la cité d'Haranam ; repose-toi, car je sais que ton voyage est long et je devine que tu es fatigué.

Puis se tournant vers ses serviteurs, il leur ordonna de préparer un grand festin. Les serviteurs firent rôtir un agneau, firent chauffer un bain, sortirent les amphores pleines du meilleur vin que possédât le roi et l'on festoya fort avant dans la nuit. Puis tout le monde s'endormit. Le lendemain matin, le dieu prit congé de son hôte en l'embrassant tendrement, tant il était heureux de l'accueil qu'on lui avait réservé. Lorsqu'il fut parti, Daniel s'aperçut qu'il avait oublié l'arc et les flèches. Courir après lui eût été inutile, car les dieux cheminent vite et le Seigneur Rusé était un rude marcheur. Et puis il se disait que les dieux ne font jamais rien au hasard, et il considéra les armes comme un présent d'hospitalité que le forgeron divin lui avait laissé.

Comme le jeune Aqhat était en âge de commencer à chasser, Daniel lui remit l'arc divin.

Aqhat fut bien content. Désormais on le rencontra partout avec ces armes, dont il ne se séparait jamais. Et le fait est qu'il devint un adroit chasseur. Il prit

peu à peu l'habitude de parcourir seul la montagne à la poursuite du gibier, et son père le laissait faire car la pratique de la chasse est pour les rois une excellente préparation aux travaux de la guerre.

Au cours d'une partie de chasse, Aqhat vit venir vers lui une jeune fille qui l'aborda et lui dit :

— Je suis la déesse Anat ; donne-moi ton arc et tes flèches, je te les paierai largement.

Aqhat n'ignorait pas que la déesse Anat préside à la chasse et à la guerre, et jamais, s'il avait été sûr que ce fût elle qui se dressait devant lui, il n'aurait songé à lui refuser ses armes. Mais rien ne lui prouvait que cette jeune fille fût en vérité la déesse Anat. Aussi lui répondit-il sans aménité :

— Si tu veux un arc, tu n'as qu'à t'en faire un toi-même. Il ne manque pas de bois, de cornes ni de nerfs de bœuf. Si tu es vraiment la déesse Anat, le forgeron divin est à ton service. Pourquoi venir me demander à moi, simple mortel, des armes ordinaires ?

Ce que ne savait pas Aqhat, c'est que l'arc et les flèches que le Seigneur Rusé avait laissés à Daniel appartenaient en réalité à Anat, qu'il les avait fabriqués en Egypte et qu'il se rendait auprès de la déesse pour les lui remettre.

En les refusant à celle-ci, le jeune homme commettait donc, sans le savoir, une grave impiété. Mais la déesse reprenait :

— Donne-moi ces armes, Aqhat, et je te rendrai immortel en retour.

— Trêve de plaisanterie, répondit-il ; accorder de pareilles choses n'est au pouvoir de personne. Si je te donne mon arc et que je réclame le prix convenu, tu me riras au nez et tu auras bien raison. Non, je garde mes armes.

Ce refus mit la déesse dans une grande colère. Elle disparut aussitôt et alla se plaindre au dieu El. El, qui connaissait sa fille, commença par dire que les armes appartenaient au jeune homme et qu'il n'interviendrait pas dans l'affaire. Mais elle passa des prières aux menaces. Elle jura de tout exterminer dans la ville d'Haranam si elle n'obtenait pas satisfaction, si bien que le dieu eut peur et qu'il consentit à lui livrer Aqhat.

Anat se disposa sur-le-champ à tirer vengeance du jeune homme. Elle prit une autre forme que celle sous laquelle elle s'était présentée à Aqhat et vint le trouver une seconde fois.

— Je suis, dit-elle, une fille que ses parents maltraitaient, et je me suis enfuie de chez moi. Je vois que tu es bon chasseur. Si tu consens à me servir de frère, je t'enseignerai des terrains de chasse plus riches que tous ceux que tu connais. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me repousser et de m'accepter pour compagne.

Aqhat, ne soupçonnant rien, accepta l'offre de la jeune fille et tous deux se dirigèrent vers la montagne.



Une harpye qui semblait sommeiller. *Page 114.*



Une harpye qui semblait sommeiller. *Page 114.*

Or dans le pays où l'entraîna la déesse vivait un dangereux brigand, nommé Yatpan, qui était toujours prêt à faire un mauvais coup. Anat alla le trouver et lui demanda d'attaquer Aqhat.

— Lorsqu'il aura bien chassé, dit-elle, il sera fatigué ; il allumera un feu pour cuire le gibier. La lueur des flammes t'indiquera l'endroit de son camp. Il sera fatigué et, dès qu'il dormira, tu n'auras aucun mal à en venir à bout.

Yatpan fut enchanté de l'idée, et il promit à la déesse de tuer son ennemi. Mais Anat ne voulait pas la mort d'Aqhat ; elle avait été touchée par sa beauté et ne désirait qu'une chose : c'était de rentrer en possession de son arc. Aussi imagina-t-elle un autre plan, moins cruel. Lorsque Aqhat serait occupé à son repas, les vautours seraient attirés par l'odeur de la viande et viendraient voler au-dessus du chasseur. Elle enfermerait alors Yatpan dans un sac, prendrait la forme d'un oiseau et viendrait se joindre aux vautours ; puis elle lâcherait le bandit, ce qui créerait une grande confusion ; et, profitant de la surprise, Yatpan pourrait étourdir Aqhat d'un coup sur la tête. Il n'aurait alors qu'à s'emparer des armes ; la déesse l'emporterait avec elle dans les airs et Aqhat reviendrait de lui-même à la vie.

Tel était le plan de la déesse. Mais au moment de l'exécuter, Yatpan, peut-être parce qu'il avait mal compris les intentions d'Anat, peut-être par cruauté

naturelle, frappa Aqhat d'un coup mortel. Lorsqu'elle vit le jeune homme étendu sans vie, Anat se désola et souhaita pouvoir le ranimer. Mais c'était souhaiter une chose impossible, et le cadavre d'Aqhat demeura où il était, exposé aux vautours. Cependant Yatpan, s'emparant lui-même des armes divines, causes de tout ce mal, demanda à Anat de s'envoler avec lui et de l'emmener loin du lieu de son crime. Et lorsqu'il fut dans l'air, l'arc lui glissa des mains et tomba dans la mer. Personne, pas même la déesse, ne se servirait de l'arc fatal.

Mais la mort d'un innocent est un grand crime, dont les conséquences ne sauraient être évitées. Une loi divine voulait que la terre où un tel crime aurait été commis fût frappée de stérilité. Et le pays de Haranam devint subitement stérile.

La première personne à s'en apercevoir fut Paghat, la fille du roi ; un matin elle vit une troupe de vautours voler au-dessus de la maison royale ; en même temps, elle s'aperçut que les feuilles, sur les arbres du jardin, devenaient toutes jaunes et se flétrissaient à vue d'œil.

Remplie d'effroi, elle accourut vers son père et lui rapporta ce présage.

Daniel sut immédiatement ce que cela signifiait : un innocent était mort de mort violente sur la terre du royaume et le pays tout entier allait être frappé. Il

déchira ses vêtements et se mit à gémir ; puis, montant sur un âne, il s'en fut par les champs voir l'étendue du désastre. Et ce qu'il vit accrut encore sa douleur, car voici que toutes les sources étaient taries, toutes les moissons flétries, toutes les fleurs, toutes les herbes, comme brûlées par un ouragan de feu. Partout les paysans se désolaient, les troupeaux languissaient. C'était pour tous la famine et la soif.

Le roi s'en revint, désespéré, vers sa maison ; et comme il y arrivait, il rencontra deux de ses serviteurs qui accouraient vers lui en se lamentant et en poussant des cris. Daniel les reconnut tout de suite. C'étaient les compagnons que son fils avait emmenés avec lui en partant pour la chasse et qui revenaient sans lui. Ils s'étaient égarés et depuis deux jours erraient çà et là sans pouvoir retrouver leur jeune maître. Et maintenant ils redoutaient le pire.

Le roi comprit immédiatement que l'innocent qui était mort ne pouvait être que son fils : c'était là le sens du présage apporté par les vautours. Les oiseaux qui tournaient autour du palais attendaient que le corps fût rapporté — à moins, songea le roi, qu'ils n'aient déjà dévoré Aqhat. Et cette seule pensée lui fit froid au cœur. Alors, tombant à genoux, il implora le dieu Baal, le suppliant de briser les ailes des vautours et de les précipiter à ses pieds.

A peine eut-il achevé sa prière qu'il se leva un vent violent qui brisa les ailes des vautours. Daniel s'empara

de leurs corps et leur ouvrit la gorge. Dans la gorge des deux premiers il ne trouva rien, mais dans celle du troisième il découvrit ce qui était indubitablement des traces de chair humaine. Alors le roi recueillit ces débris sanglants et leur donna une sépulture convenable.

La loi divine voulait que la malédiction pour le meurtre d'un innocent durât sept années, si le coupable n'était pas découvert et puni. Daniel, sans perdre de temps, partit à la recherche du meurtrier ; mais il eut beau errer par les villes, il ne put trouver aucun indice. Après beaucoup d'efforts, il rentra chez lui et s'abîma dans la douleur. Mais sa fille Paghat ne s'avouait pas aussi facilement vaincue, et elle demanda au roi la permission de se charger elle-même de la vengeance.

Le soir même elle partait, déguisée en chanteuse ambulante et portant, sous son grand manteau, une épée et un poignard.

Pendant de longs jours, Paghat s'en alla ainsi, chantant dans les maisons des villageois, jouant de la musique et se mêlant à la vie des familles où elle passait, dans l'espoir de découvrir un indice. Et un jour, elle parvint dans le palais du brigand Yatpan. Yatpan, que son métier avait enrichi, aimait banqueter et boire. L'arrivée d'une chanteuse ambulante était pour lui une aubaine. Il invita la jeune fille et la soirée commença. A mesure que se vidaient les coupes,

Yatpan devenait plus bavard et il se mit à raconter ses exploits.

A la fin, il s'écria :

— Regarde cette main : elle a abattu Aqhat, le fils du roi de Haranam, et elle en abattra bien d'autres !

Paghat eut un frisson ; mais elle avait appris ce qu'elle désirait savoir. Elle continua de jouer et de chanter jusqu'au moment où le brigand fut terrassé par l'ivresse. Quand elle le vit endormi sur son siège, que dans la salle du banquet les autres convives se furent eux aussi écroulés, alors elle sortit son poignard et, sans pitié, égorgea le meurtrier de son frère. Puis tenant sa cithare d'une main, serrant de l'autre son manteau autour d'elle, elle sortit du palais maudit.

Au même moment, la pluie recommença de tomber sur la terre de Haranam et les arbres reverdirent. Par miracle, les épis se gonflèrent dans les champs, les fruits mûrs pendirent de nouveau aux branches, et le roi Daniel sut, bien avant de la revoir, que sa fille avait vengé Aqhat.

Et dans le ciel, le vieux dieu El disait à Baal :

— Que de malheurs le roi Daniel aurait-il évités s'il avait voulu se soumettre à la volonté des dieux ! Vois, il n'aurait pas eu de fils, mais il n'en a plus maintenant ; il n'aurait pas connu le deuil de sa mort, il n'aurait pas eu à rechercher ses restes dans la gorge des vautours, et la terre de Haranam n'aurait pas, pendant une saison, connu la stérilité.

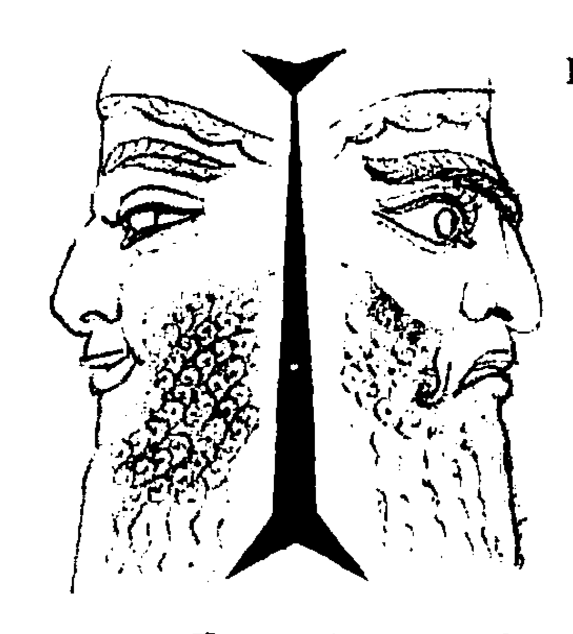
— Père, répondit Baal, les hommes manquent de sagesse ; ils s'agitent toujours en vain, mais s'ils restaient en repos comme nous, qu'adviendrait-il du monde ? N'oublie pas que c'est l'inquiétude des hommes qui nous vaut tant de sacrifices succulents, qui fait croître les moissons, ensemencer les champs et multiplier les générations.

— Tu as raison, dit El, il faut que les hommes soient des hommes pour que nous soyons des dieux.



Le Bon et le Mauvais

(Histoire de deux frères)



Il y avait une fois, dans la ville de Shoudoul, un homme nommé Appou, riche, moins par ce qu'il avait acquis lui-même que par ce qu'il avait hérité de ses parents. Il possédait de grands troupeaux ; chaque année ses serviteurs moissonnaient pour lui le blé en gerbes innombrables, et dans ses coffres s'entassaient l'or et l'argent. Mais Appou n'était pas heureux, car bien qu'il fût marié il n'avait pas d'enfant, et il se disait qu'à sa mort toute sa fortune serait dispersée par des héritiers inconnus, que ses champs ne seraient plus cultivés comme il aimait à les cultiver, et que ses troupeaux dépériraient. A la fin, il n'y put plus tenir et partit en pèlerinage à la ville voisine. Là, il se rendit au temple du Soleil et offrit un sacrifice magnifique, convenant à son rang et à sa

richesse. Et dans le secret de la prière, il demanda au dieu de lui envoyer un enfant. Puis il reprit le chemin de son village.

Il n'était pas encore à mi-route qu'il vit venir vers lui un jeune homme très beau qui lui demanda :

— Il est bien tôt pour revenir de la ville. Le marché serait-il déjà fini ?

— Je ne suis pas allé au marché, dit Appou, mais au temple, offrir un sacrifice spécial au Soleil.

— Et le dieu a-t-il exaucé ta prière ?

— Cela, dit Appou en souriant, je ne puis encore le savoir.

— Et qu'as-tu donc demandé ? fit le jeune homme.

Appou, malgré sa richesse, était un homme simple qui n'avait jamais su garder un secret. Il ne fit aucune difficulté pour apprendre à l'inconnu, envers qui il éprouvait une sympathie spontanée, la raison de son voyage à la ville. Lorsqu'il sut le désir d'Appou, le jeune homme se mit à rire et lui dit :

— Rentre chez toi, demeure près de ta femme, ne lui ménage ni les cadeaux ni les caresses, et peut-être consentira-t-elle à te complaire et à te donner un fils.

Puis le jeune homme disparut si soudainement qu'Appou se demanda s'il n'avait pas rêvé et soupçonna que cet étranger était quelque divinité venue à son aide. En quoi il ne se trompait pas, car c'était le dieu Soleil lui-même, que sa prière avait touché et qui avait voulu lui donner un bon conseil. Aussitôt après avoir

quitté Appou, le dieu remonta au ciel et supplia le Seigneur Mardouk d'accorder au brave Appou, si malheureux de ne pas avoir de fils, la postérité qu'il souhaitait. Et il fut si persuasif que le Seigneur Mardouk y consentit.

L'année n'était pas achevée que déjà Appou était père. Lorsqu'on lui apporta l'enfant, un beau garçon, et qu'il fallut donner un nom au bébé, Appou fut bien embarrassé car il n'avait pas l'imagination fort vive. A la fin, pourtant, l'inspiration lui vint.

— Je l'appellerai *Mauvais*, dit-il triomphalement, comme s'il venait de faire une découverte.

Très étonnée, sa femme lui demanda la raison d'un nom aussi singulier.

— C'est, répondit Appou, parce que les dieux m'ont joué un mauvais tour en me refusant si longtemps un fils.

Or il arriva que tout de suite après la naissance du premier fils, en naquit un second, qui était son frère jumeau. Et le brave homme ne crut pas pouvoir faire mieux que de l'appeler *Bon*, parce que, dit-il, les dieux lui avaient joué un « bon tour » en lui donnant deux fils au lieu d'un seul.

Les enfants grandirent l'un près de l'autre, mais il n'y avait pas entre eux l'affection que l'on aime à trouver entre des frères, et particulièrement des jumeaux. Tous deux se détestaient et cherchaient toutes les occasions de se taquiner, puis quand ils furent

plus grands, de se causer réciproquement les pires ennuis. On ne comptait plus les occasions où Mauvais avait poussé Bon dans la mare, le laissant barboter avec les canards, et où son frère, pour se venger, avait caché ou déchiré les vêtements de Mauvais. Appou avait coutume de dire que c'étaient là autant de témoignages d'amitié fraternelle et que cela passerait avec le temps. Mais cela ne passa pas et Appou mourut sans que Bon portât à Mauvais de meilleurs sentiments, et sans que Mauvais aimât davantage son frère.

Devenus maîtres du domaine et des richesses de leur père, les deux jeunes gens décidèrent de se séparer — ce qui était sage car ils ne pouvaient s'entendre. Ils commencèrent à tout diviser dans la maison, et chacun était attentif à ne pas se laisser tromper par l'autre. Ils partagèrent les instruments, les meubles, qui consistaient en coffres, en tapis et couvertures, en quelques coussins remplis de laine, et en poterie, comme en possédaient alors tous les ménages campagnards.

Puis ils en vinrent au bétail. Or il y avait, entre autres, deux vaches nées à la même saison mais qui ne se ressemblaient guère, car l'une était un animal splendide, puissant, gras à point, tandis que l'autre était efflanquée, maigre, le poil terne et l'œil triste. Mauvais prit la bonne vache et s'en alla. Son frère courut après lui en protestant contre cette décision.

— Nous sommes jumeaux, disait-il, il faut que nous soyons traités également.

— Je suis l'aîné, répondait Mauvais. Papa m'a toujours dit que j'étais arrivé en ce monde plus de trois heures avant toi. J'ai donc droit à la meilleure part.

Et rien ne put l'en faire démordre. Mais de son côté, Bon poussait les hauts cris et traîna son frère en justice.

En ce temps-là, les dieux s'occupaient encore directement des affaires humaines et c'est le dieu Soleil qui, dans ce canton, était chargé de régler les procès. Il convoqua les plaideurs, les écouta avec attention et rendit enfin sa sentence.

— A mon avis, dit-il, M. Bon n'a pas reçu sa part ; que son frère le dédommage par une compensation correspondant au dommage causé.

Mais M. Mauvais ne voulut pas accepter la sentence ; il continua de protester qu'il était l'aîné et menaça de faire appel. Alors le dieu Soleil se tourna vers M. Bon et lui conseilla de se contenter de sa part ; ce que fit le pauvre homme, car au fond il était comme son père, d'un naturel doux et conciliant ; il n'y avait qu'à l'égard de son frère qu'il se montrât peu patient. Et chacun s'en alla de son côté, Mauvais poussant triomphalement sa bonne vache, et Bon traînant par le licou celle qu'on lui laissait et qui, certes, n'avait pas belle allure mais semblait prête à rendre l'âme.

Après la séparation des deux frères, la paix revint au village. On n'entendait plus leurs criailleries perpétuelles l'un contre l'autre, ni leurs doléances à tout

venant. Mais la vache de M. Bon n'engraissait pas pour autant, bien qu'elle eût maintenant le pâturage pour elle seule. Elle avait beau manger, manger, commencer de bon matin et ne finir qu'à la nuit close, sans arrêter un seul instant, elle demeurait toujours aussi maigre. Et le pauvre Bon se désolait, parce qu'il pensait bien qu'une vache aussi maigre ne lui donnerait jamais de veaux et il ne pouvait être question de la vendre à la boucherie. En même temps, elle lui coûtait fort cher à nourrir, sans aucun espoir de profit. Cette vache étonnante était devenue son plus grand souci.

Un jour, en traversant le pays, le dieu Soleil vit, du haut du ciel, la vache de M. Bon qui s'affairait à brouter ; la plus grande partie de la prairie était rase comme gazon tondu et il ne restait plus qu'un petit carré d'herbe fraîche.

— Commère vache, dit le Soleil, si tu ne t'arrêtes pas de manger tu n'auras bientôt plus un brin d'herbe dans le pré !

— Seigneur Soleil, répondit la vache, je sais que je fais de la peine à mon maître en étant si maigre, aussi je m'efforce d'engraisser et c'est pour cela que je mange tant, bien que je n'aie jamais faim.

Et, incontinent, la pauvre bête se remit à la tâche.

Le Soleil eut pitié d'elle ; il se souvint aussi qu'il avait conseillé à M. Bon de se contenter de cette vache au lieu d'aller en appel (où il eût certainement gagné son procès) et il décida de faire quelque chose pour la

vache et son maître. Et à quelque temps de là, M. Bon s'aperçut que sa vache s'arrondissait, comme vache qui va vêler, et il en fut tout joyeux. Le terme arrivé, la vache donna naissance non pas à un veau mais à un enfant d'homme !

Dès qu'elle eut mis bas, la vache regarda cet être qui n'avait que deux pattes et un visage humain, et elle fut à la fois désolée et furieuse. Car pour elle, un enfant humain était un monstre ; elle aurait préféré mille fois avoir un vrai veau. Et prenant son élan, elle s'apprêta à piétiner le petit être pour le tuer. Mais le Soleil, qui guettait ce moment, éblouit la vache en lui projetant sa lumière dans les yeux et lui fit si peur qu'elle s'enfuit. Et M. Bon ni personne ne l'a revue depuis.

L'enfant restait seul, dans la prairie, et commençait à pleurer comme font les nouveau-nés. Le dieu Soleil fit pousser de grandes fleurs autour de lui pour l'abriter, et détourna un ruisseau de son cours pour le laver. Et l'enfant fut calmé par cette intervention du dieu. Il apprit, en peu de jours, à se nourrir de fleurs et prit très rapidement de la force. Quand le petit garçon eut quelques semaines, le dieu Soleil le regarda de nouveau et dit à son serviteur :

— Va prendre cet enfant que tu vois dans la prairie, et porte-le près de la rivière, là-bas, de l'autre côté de la montagne. Et qu'il ne lui arrive aucun mal. Si un

vautour essaie de le dévorer, que l'Ouragan brise les ailes du vautour !

Le messager du dieu fit ce qui lui avait été ordonné et déposa l'enfant sur un rocher, près de la rivière. Là, pêchait un homme du voisinage. Il avait précisément laissé son panier sur le même rocher et s'était éloigné pour tendre son filet. Lorsque le soir fut venu il retourna vers le rocher pour reprendre son panier, et voici qu'au lieu du panier il voit un petit être qui rampe maladroitement et il entend des cris. Interdit, il s'arrête, mais bien vite il comprend qu'il s'agit d'un petit enfant, d'une merveilleuse beauté, et étrangement robuste, abandonné sur le rocher et qui pleure. Le pêcheur était un brave homme, qui n'avait jamais pu avoir d'enfant et qui désirait passionnément être père — ce que n'ignorait pas le dieu Soleil lorsqu'il avait choisi cet endroit pour y faire transporter son protégé. Il n'hésita pas un instant à recueillir le bébé ; le dieu Soleil avait enfin exaucé sa prière et daigné, comme il le lui avait si souvent demandé, remplacer son panier de pêche par un fils. Il prit donc le petit être dans ses bras et, avec mille précautions, le transporta dans la ville d'Ourma où il habitait. Et lorsqu'il arriva chez lui, à la nuit close, il montra l'enfant à sa femme et lui dit :

— Regarde, le dieu a exaucé notre prière, et nous avons un fils.

— Et ton panier ? répondit la femme.

— Mon panier a disparu, répondit le pêcheur. Mais quelle importance cela a-t-il, puisque nous avons un fils ?

La femme trouvait que le panier avait bien son importance aussi ; pourtant, comme elle était fort bonne femme, elle ne laissa pas de prendre soin de l'enfant ; elle le baigna, l'enveloppa chaudement — car la nuit était fraîche — lui donna du lait d'une chèvre qu'ils possédaient, et l'installa dans une grande corbeille où le petit s'endormit bientôt, en souriant d'un air heureux. Puis auprès du berceau improvisé, le pêcheur et sa femme tinrent conseil. Il était bien d'avoir trouvé un enfant au bord du fleuve et de l'adopter, mais que diraient les gens ? La femme entendait déjà les commères du quartier chuchoter entre elles ; elle les voyait la montrer du doigt, comme si la venue de cet enfant eût été un secret honteux. Et elle fut sur le point de conseiller à son mari de reporter le petit où il l'avait trouvé. Mais elle commençait à aimer ce petit être qu'elle avait soigné, et elle savait bien que son mari ne consentirait jamais à s'en séparer.

A la fin, ils trouvèrent un moyen de se tirer de difficulté. La femme alla se coucher dans la chambre la plus reculée de la maison et se mit à crier, comme si elle était prise de douleurs. Au petit matin, les femmes du quartier l'entendirent. La matinée n'était pas encore avancée que déjà c'était, dans la maison du pêcheur, un défilé de femmes qui venaient aux nouvelles. Elles

furent bien étonnées de voir, dans le berceau, un enfant déjà grand, qui les regardait, les yeux grands ouverts, et elles furent remplies d'admiration tant il était beau. Les plus hardies posèrent des questions :

— Vous ne nous aviez pas dit, voisine, que vous attendiez un enfant. Et comment allez-vous l'appeler, ce mignon ? Il me semblait bien aussi que vous étiez fatiguée ces temps-ci ! Enfin, le dieu vient quand il veut, et vous voici heureuse...

Et elles continuaient à qui mieux mieux. La femme répondait à leur curiosité aussi bien qu'elle pouvait, si bien que toutes rentrèrent chez elles, persuadées que l'enfant qu'elles avaient vu était bien le fils du pêcheur et un peu jalouses, au fond d'elles-mêmes, qu'il fût et si grand et si fort le matin même de sa naissance.

Le petit garçon, que ses parents adoptifs avaient nommé Zirat, grandit sagement auprès d'eux ; et de son père il apprit l'art d'attraper les poissons, dans lequel il n'eut bientôt pas son pareil. Il nageait à merveille, se coulant derrière les rochers et en délogeant les gros poissons qui venaient, affolés, s'empêtrer dans les filets. Il était aussi merveilleusement rapide à la course, et c'était un plaisir de le voir poursuivre les lièvres dans la plaine et les capturer sans l'aide des chiens.

Parmi les compagnons de la ville il devint très vite le favori, et tous venaient souvent frapper à la porte du pêcheur pour réclamer leur camarade. Et le pêcheur et sa femme le voyaient avec attendrissement

partir au milieu d'une troupe qu'il dominait de la tête, comme un jeune chef, donnant ses ordres, distribuant les rôles et organisant de fameuses expéditions d'où il revenait le soir, fourbu, affamé et joyeux. Zirat était, sans contredit, le premier de tous les garçons d'Ourma et aussi, malgré sa force et son autorité, le plus sage, le plus respectueux des vergers et des poulaillers du faubourg. Personne n'avait jamais eu à se plaindre de lui et, lorsqu'il rencontrait quelque vieillard, il le saluait avec déférence et lui cédait le passage.

A mesure que Zirat grandissait, il devenait évident qu'il n'était pas destiné à rester toujours dans la condition de simple pêcheur. Un jour l'on entendit, par les rues et les places de la ville, les hérauts et les crieurs qui ordonnaient à tous les hommes et à tous les jeunes gens de se rassembler devant le temple du Soleil pour entendre une proclamation royale. Zirat et son père s'y rendirent, et là ils apprirent que le roi venait de déclarer la guerre à des ennemis lointains, qu'il avait besoin de soldats et que tous les hommes valides devaient se rendre, dès le lendemain, avec des provisions et des armes, en un lieu qui leur fut désigné, pour y devenir soldats du roi. Le pêcheur, qui était vieux, se trouvait excusé par son âge, mais Zirat dut obéir. Ses parents adoptifs étaient désolés, et ce fut une triste veillée dans la maison. Au matin, le pêcheur prit le jeune homme à part et lui dit :

— Zirat, tu as vécu dans cette maison les plus belles

années de ta vie, et je ne t'ai jamais révélé le secret de ta naissance. Tu n'es pas notre fils selon le sang mais je t'ai découvert un jour sur le fleuve, tout seul, sans rien qui puisse laisser comprendre qui tu étais. J'ai cru d'abord que c'était le dieu Soleil qui avait exaucé ma prière, car je désirais depuis longtemps un fils. Mais j'ai réfléchi et je sais bien, maintenant, qu'il y a en toi quelque chose de divin.

Le jeune homme fut bien étonné en entendant ces paroles, et en même temps un peu peiné de savoir qu'il n'était pas le fils de ceux qu'il avait jusqu'ici considérés comme ses parents. Lorsque le moment du départ fut venu, il ne les en embrassa pas moins tendrement et partit rejoindre l'armée. Les exploits qu'il accomplit pour le service du roi ne nous sont pas connus; soyons sûrs qu'il se distingua fort en maintes batailles, mais il n'avait d'autre désir que de rentrer chez lui et de tenter de percer le secret de sa naissance.

Lorsque la guerre fut finie, il revint dans la ville d'Ourma où il avait été élevé et courut droit à la maison de son enfance. Mais le vieux pêcheur et sa femme étaient morts, et la porte était close. Les gens de justice s'étaient emparés du peu de bien qui pouvait se trouver dans la maison, en paiement d'une ou deux dettes contractées par le vieux pêcheur en ses dernières années, et Zirat fut bientôt convaincu qu'il était seul au monde. Alors, en soupirant, il quitta la ville et s'en

fut au bord de la rivière où son père adoptif l'avait autrefois découvert et où il avait si souvent pêché.

Un peu triste, il s'assit sur la rive et réfléchit à ce qu'il pourrait faire. Insensiblement il se laissa gagner par le sommeil et, au milieu de la nuit, il fut visité par un songe. Il lui sembla voir un homme de lumière, plus grand qu'un homme ordinaire, et la tête entourée de rayons, et ce génie (car Zirat ne douta pas que ce fût un génie) lui faisait signe de le suivre. Tous deux se mirent en route, et ils parvinrent dans un vallon plein d'une herbe haute qu'arrosaient plusieurs ruisseaux d'eau vive. Quand ils furent arrivés au milieu de la prairie, le génie disparut et Zirat resta seul ; et, d'abord, il ne distingua rien. Mais, au bout de quelques minutes, il vit au loin une tache sombre qui se mouvait ; en regardant mieux, il distingua une vache en train de brouter ; mais une vache étonnamment maigre, squelettique, chaque côte apparaissant à travers la peau, et broutant avec un entrain singulier, comme si elle s'efforçait d'engloutir le plus d'herbe possible dans le moindre temps. Soudain, la vache aperçut Zirat et cessa de brouter ; elle se mit à le regarder avec une intensité extrême, et ses yeux brillaient dans la pénombre ; puis, s'avançant jusqu'au jeune homme, elle lui donna un grand coup de langue sur le visage. Zirat sentit le contact humide, tiède et rugueux de cette langue, et il en ressentit l'impression d'un violent dégoût, tellement qu'il s'éveilla.

La nuit était tombée, et la rivière luisait faiblement à ses pieds ; il n'y avait là aucune vache, aucun animal, sauf les grillons qui chantaient dans l'herbe et de grandes rondes de chauves-souris tournant au-dessus de l'eau. Il se dit que l'une de celles-ci l'avait sans doute effleuré de ses ailes et l'avait éveillé. Pourtant il conservait de son rêve un souvenir étrangement précis. Il revoyait tous les détails de ce pré où l'avait conduit le génie, avec cette vache si maigre, et il se dit que ce rêve ne lui avait pas été envoyé par hasard, mais qu'il contenait un signe et qu'il était une réponse des dieux aux questions qu'il se posait. Et comme il n'avait rien de mieux à faire, il décida de partir à la recherche du vallon qu'il avait vu dans son rêve.

Zirat marcha droit vers l'Est et rencontra d'abord des montagnes élevées qu'il franchit à grand-peine. Au-delà s'étendait un pays de plateaux où vivaient toutes sortes de bêtes que Zirat n'avait jamais vues. Puis les plateaux prirent fin et il se trouva devant une nouvelle chaîne de montagnes dont le sommet était couvert de cèdres. Là-haut, il rencontra des ours qui s'enfuirent à sa vue ; et plus il s'enfonçait dans la forêt, plus son espoir grandissait de découvrir le pays où il était né.

Chaque matin, c'était comme si le Soleil lui faisait signe de continuer, qu'il était sur la bonne route, et que bientôt il parviendrait au but. La nuit, il lui arrivait de revoir, en songe, la prairie mystérieuse, avec sa vache affamée ; et il était maintenant tellement accou-

tumé à ce rêve qu'il ne fut nullement étonné, en parvenant sur l'autre versant de la montagne, de découvrir précisément, au fond d'une vallée toute verte, l'endroit qu'il avait tant cherché. Il reconnut chaque détail : les quelques rochers qui bordaient la prairie, les ruisseaux d'eau vive qui l'irriguaient, les arbres qui l'ombrageaient. Instinctivement il chercha la vache affamée, mais la prairie était vide. Pourtant, aucune erreur n'était possible. C'était bien la même prairie ; tout concordait. Après avoir tant marché, Zirat sentit que ses yeux s'emplissaient de larmes en rencontrant ainsi le but. Mais quel était ce but qu'il avait atteint, et qu'est-ce que cette prairie signifiait pour lui ? En quoi était-il aujourd'hui plus avancé que la veille ?

Zirat en était là de ses réflexions, et sentait quelque mélancolie s'emparer de lui, lorsqu'il aperçut au fond de la prairie un vieillard en haillons qui marchait lentement. Zirat alla vers lui et le salua.

— Bon Père, lui dit-il, je suis étranger en ce pays ; je viens de très loin, et je voudrais savoir à qui appartient cette prairie.

— Mon fils, répondit le vieux, cette prairie est à moi, et c'est tout ce qui me reste d'un vaste domaine que j'avais hérité de mon père. Mais c'est une très longue histoire, tu me sembles las, et si tu veux l'entendre, viens dans ma maison prendre quelque repos.

Et M. Bon — car c'était lui — emmena son hôte dans une chaumière toute délabrée où il vivait avec sa

femme, aussi vieille, aussi cassée que lui. Tous deux reçurent l'étranger du mieux qu'ils purent ; ils lui offrirent une collation de lait et de fruits, et M. Bon commença son histoire.

— J'avais un frère jumeau, dit-il, et comme nous ne nous entendions pas, nous jugeâmes qu'il valait mieux nous séparer. Notre père était riche ; il avait de grands champs, des troupeaux, de l'or et de l'argent, mais tout cela, partagé entre nous, ne faisait pour chacun qu'un petit bien. J'aurais pu vivre encore, si mon frère n'avait pris toutes les meilleures bêtes du troupeau et notamment la vache la plus grasse de toutes, une bête magnifique. Il ne me laissa en partage que l'animal le plus maigre, une vache étique, affamée, qui ne parvenait pas à s'engraisser. Et pourtant elle mangeait comme quatre ! Mais rien ne lui profitait. Elle demeurait nuit et jour au pâturage et, un matin, comme j'étais resté plusieurs jours sans la voir, je me rendis au pré où je l'avais laissée — tiens ! c'était précisément la prairie où tu m'as rencontré. Mais elle n'y était plus. Elle avait disparu. Et depuis lors, mes affaires sont allées de mal en pis. Toutes mes bêtes crevèrent, mes moissons brûlèrent ou se desséchèrent sur pied. J'ai dû vendre, un à un, tous mes champs. Ce soir, je venais jeter un dernier coup d'œil sur cette prairie, que je ne me suis pas encore résigné à vendre ; mais il le faudra bien si nous ne voulons pas mourir de faim, ma femme et moi.

— Mon Père, répondit Zirat, tu es vieux, je suis jeune. J'ai perdu mes parents et je suis seul au monde. Si tu veux, je puis rester avec toi. Je n'ai pas d'argent, mais je veux t'acheter cette prairie, et voici comme je te paierai : je serai ton serviteur, sans aucun salaire que ma nourriture, jusqu'à ce que tu estimes que je t'ai donné, en travail, le prix de cette terre. En attendant, tu ne mourras pas de faim car je suis habile à la chasse et à la pêche, et je sais aussi cultiver la terre.

M. Bon fut assez étonné de cette demande, mais il réfléchit qu'il n'avait rien à perdre et tout à gagner à conclure cette affaire ; et, dès le lendemain, Zirat se mit à l'ouvrage. Il commença par réparer la chaumière, qui devint rapidement une maison plaisante ; puis il défricha le jardin qui l'entourait et où le vieillard n'avait plus rien semé depuis fort longtemps. En vendant les légumes du clos il put, au bout d'un an, acheter une chèvre et un chevreau. Ce n'était pas encore l'aisance, mais M. Bon ni sa femme ne redoutaient plus la misère. L'année suivante encore, Zirat parvint à économiser le prix d'une vache, qu'il mit à brouter dans la prairie du vallon ; et la vache prospéra. Bref, en quelques saisons, les affaires de M. Bon prirent excellente tournure, et le brave homme voyait avec crainte arriver le moment où il lui faudrait avouer que Zirat avait, par son travail, payé, et au-delà, la valeur de la prairie.

Mais Zirat ne marquait aucune envie de s'en aller.

Il vivait simplement, travaillait tout le jour, offrait aux dieux les sacrifices rituels, et se montrait affable et doux.

— Ah ! soupirait parfois M. Bon, que n'ai-je eu un tel fils !

Cependant, le patrimoine du vieillard se reconstituait peu à peu ; l'argent qu'il tirait des activités de Zirat lui permit de racheter quelques-uns de ses anciens champs, et M. Bon reprit son rang dans le village.

De son côté, Zirat qui n'avait d'abord entrepris cette aventure que par pitié pour le vieil homme, et aussi parce que cela lui paraissait le meilleur moyen de percer le mystère de son rêve, se sentait chaque jour plus attaché à M. Bon et à sa femme, comme il arrive chaque fois qu'une bonne action vous rend plus cher ceux à qui l'on a rendu service. Il savait bien qu'il aurait pu partir depuis longtemps, ayant tenu sa promesse et au-delà ; mais il remettait toujours la décision au lendemain, à la saison prochaine, après la récolte du mil ou après le passage des bécasses. Et, toujours, il trouvait un prétexte nouveau pour ne pas quitter M. Bon ni s'éloigner de la prairie mystérieuse.

Un jour d'hiver — c'était le moment où les jours sont les plus courts et où il fait bon parcourir les plateaux, tant que le soleil dure — Zirat était parti à la chasse, tandis que l'excellent M. Bon, assis devant le jardin de sa maison repeinte à neuf, entretenait les voisins, pour la millième fois, des vertus du jeune

homme, et que la vieille Mme Bon grognait dans la cuisine après la nouvelle servante que l'on venait d'acheter, voici que vers midi, un homme de haute taille et d'une grande beauté surgit devant M. Bon, que ses voisins avaient quitté pour aller déjeuner et qui somnolait doucement.

— Monsieur Bon ! dit l'étranger. Monsieur Bon !

— Eh ! qui m'appelle ? répondit le vieillard en se frottant les yeux.

— Moi, dit l'autre. N'es-tu pas M. Bon, frère jumeau de M. Mauvais et fils d'Appou ?

— Oui, c'est bien cela. Mais notre père est mort, et il y a longtemps que je n'ai pas revu mon frère ; il habite par là, derrière les collines, et nous ne nous fréquentons pas.

— Ton frère est toujours vivant, et j'arrive de chez lui. Il est malade et vieux...

— Je le sais bien, nous avons le même âge. Mais moi, sans mes rhumatismes...

— Toi, monsieur Bon, tu as toujours eu de la chance. Si, à ton âge, tu n'as que des rhumatismes, tu peux en remercier les dieux.

— De la chance ! Comment oses-tu dire que j'aie toujours eu de la chance ? J'ai été presque réduit à la mendicité, par la faute de mon frère et d'une maudite vache...

— Presque, monsieur Bon, mais pas tout à fait ! Et il me semble que tu as maintenant une maison coquette

et beaucoup de loisir pour te reposer au soleil en attendant l'heure des repas.

— Ah ! cela, je le dois à un brave jeune homme qui ne ménage pas sa peine et qui a remis de l'ordre dans mes affaires. Si tu veux le connaître, demeure avec nous tout ce jour et ce soir il sera de retour. Il est parti à la chasse.

— Je n'ai pas le temps de m'arrêter ; je ne puis demeurer avec toi qu'un instant. Voilà ce que j'ai à te dire : ton frère est malade et il voudrait se réconcilier avec toi. Il est veuf ; il n'a auprès de lui que sa fille et sa situation n'est pas aussi prospère que la tienne. Vois ce que tu as à faire.

Et avant que le vieillard ait pu répondre, l'étranger disparut à grands pas.

M. Bon fut très agité de ce qu'il venait d'entendre. D'abord indigné, il trouvait que c'était bien de l'audace chez son frère que de le faire ainsi appeler, après ce qui s'était passé entre eux. Mais, peu à peu, un autre sentiment naissait en lui. Il ne serait pas fâché de montrer à ce frère que tout n'allait pas si mal, que la prospérité était revenue malgré tout et, ma foi, qu'il était encore vigoureux et en bonne santé. Vers le soir, il en était à l'attendrissement et il avait la plus grande envie de retrouver M. Mauvais, dont il se souvenait maintenant comme d'un camarade un peu brusque, mais si amusant et espiègle !

Lorsque Zirat rentra, M. Bon lui raconta la visite

qu'il avait reçue, le message de M. Mauvais, et lui confia qu'après tout, vu les circonstances, il valait mieux peut-être oublier le passé et se préparer à une réconciliation. Zirat en convint et promit de se mettre en route dès le lendemain. M. Bon proposa de l'accompagner, mais Zirat s'y opposa fermement, sous prétexte que la saison n'était pas propice à des voyages lorsque l'on n'était plus jeune ; et M. Bon s'inclina. Mais, tard dans la soirée, devant le feu de l'âtre, il raconta au pauvre Zirat, qui bâillait après sa chasse de la journée, mille anecdotes d'où il ressortait qu'après tout M. Mauvais ne méritait pas son nom et que si l'on traitait chacun selon son dû, personne ne trouverait grâce. Sur quoi, Zirat s'endormit et M. Bon, n'ayant plus personne à qui parler, en fit autant.

M. Bon dormait encore le lendemain, que Zirat était déjà en chemin. Tout en marchant d'un bon pas en direction des collines, au-delà desquelles habitait M. Mauvais, il réfléchissait à la façon dont il s'y prendrait pour aborder ce terrible frère. Allait-il se présenter directement chez lui, et lui parler de réconciliation ? Mais qui était-il pour aborder, lui un étranger, ce sujet avec un vieillard qu'il n'avait jamais vu ? Et si l'autre, le messager inconnu qui était venu chez M. Bon la veille, avait outrepassé ses instructions ? Ne risquait-il pas de tout brouiller, faute d'un peu de prudence ? Tout le jour il marcha, en réfléchissant au problème ; et à la tombée du soir, il n'était encore qu'à

moitié route. Il trouva, dans un bois, une grotte pleine de feuilles sèches, y installa un lit de fortune, prit une frugale collation, et bientôt s'endormit.

Pendant la nuit, voici que le vieux rêve lui revint. Il revit le pré et la vache ; mais, cette fois, ce n'était plus l'animal étique qui lui était devenu familier ; la vache avait grossi, elle était éclatante de santé, son poil luisait, elle avait l'œil vif, et entre ses cornes brillait un signe que Zirat reconnut : c'était le signe du dieu Soleil. Puis tout disparut, et Zirat s'éveilla. L'après-midi du même jour, il entrait dans le village où vivait M. Mauvais.

C'était un village qui ressemblait beaucoup à celui où vivait M. Bon : mêmes chaumières, avec leurs enclos, mêmes vergers, même puits commun où femmes et enfants venaient, à l'aide d'un long levier, puiser l'eau et remplir les cruches qu'ils rapportaient, sur leur tête, à la maison. Autour du bassin, les troupeaux avaient laissé l'empreinte de leurs pas et l'on devinait que tous, chaque soir, venaient s'y abreuver avant de retourner à l'étable.

Zirat s'assit sur une grosse pierre, auprès du bassin, et attendit. Au bout de quelques minutes, il vit passer un enfant qui le regarda avec curiosité. L'enfant s'éloigna et peu après revint avec deux autres : l'arrivée d'un étranger commençait à causer quelque émotion au village. Comme les enfants n'osaient approcher mais restaient à l'écart sans dire un mot, Zirat les appela

et commença à leur parler doucement. Il leur dit d'où il venait et, finalement, leur demanda s'ils connaissaient un vieillard nommé Mauvais. Alors les enfants se mirent à rire.

— Si nous le connaissons ? dit le plus hardi d'entre eux ; nous ne connaissons que lui. Il n'a pas volé son nom ! Il n'y a pas plus méchant que lui au village, et s'il pouvait courir aussi vite que nous il n'y a pas de jour où il ne nous donnerait une raclée, à l'un ou à l'autre d'entre nous ! Si vous voulez le voir, il habite au bout de cette rue, la dernière maison avant les champs.

— Ce n'est pas une belle maison, continua un autre ; autrefois il était riche, mais maintenant c'est le plus pauvre du village. Sa méchanceté ne lui a pas porté bonheur !

— Chut ! dit le plus grand. Tais-toi ; tu sais bien qu'il ne faut pas parler ainsi.

— C'est pourtant vrai, continua le petit ; s'il n'avait pas sa fille pour tenir son ménage, il y a longtemps qu'il serait mort de faim.

Zirat les remercia et se dirigea vers la maison qu'on lui avait indiquée. En approchant, il reconnut que les enfants n'avaient pas exagéré. La chaumière de M. Mauvais était plus délabrée que ne l'avait été, aux pires moments, celle de M. Bon. De grands trous béaient dans la toiture ; la porte tenait à peine sur ses gonds, les fenêtres menaçaient ruine. Pourtant, Zirat

vit avec surprise que les abords de la porte étaient ornés de vases de terre où poussaient des fleurs, et que le jardin n'était pas en friche. Comme il passait le long du chemin, Zirat entendit une voix irritée qui criait à l'intérieur : la voix d'un vieillard grognon. Zirat ne put distinguer les paroles, mais à en juger par le ton, elles n'avaient rien d'aimable ! Ainsi, c'était là le frère de M. Bon, cet homme riche et orgueilleux, qui n'avait pas hésité, autrefois, à faire du tort à son frère !

Zirat frappa à la porte de la chaumière. La voix s'arrêta de gronder ; Zirat l'entendit qui disait : « Va voir qui est là ! » Et il vit apparaître la plus délicieuse jeune fille qu'il eût jamais vue : des cheveux blonds, des yeux clairs, des traits purs et calmes, un air sérieux, que démentait la jeunesse du visage.

— Que voulez-vous, seigneur ? dit la jeune fille.

— Je voudrais parler à M. Mauvais, répondit Zirat.

— Père, c'est pour toi ; un étranger désire te voir.

— C'est bien, qu'il entre ! cria la voix d'un ton rogue.

Et Zirat entra. La pièce était vaste, admirablement rangée et propre, ce qui empêchait de voir d'abord sa pauvreté. Un vieillard se tenait près du foyer ; il était assis, et Zirat crut d'abord que c'était M. Bon tant il lui ressemblait ; mais sur son front, des rides qui étaient absentes du visage de M. Bon, un teint gris, des yeux plus enfoncés, indiquaient que M. Mauvais était loin de se porter aussi bien que son frère. Quand

Zirat pénétra dans la pièce, la jeune fille disparut, et le vieillard, sans se lever, fit signe à son visiteur de s'asseoir en face de lui. Puis, sans mot dire, il attendit que l'autre parlât.

— Père, commença Zirat, je viens de la part de votre frère...

— Quoi ! Bon est toujours vivant ?

— Ne le savez-vous pas ? N'est-ce pas vous qui lui avez dépêché l'autre jour un messager ?

— Moi ? Pas du tout ; je ne me soucie pas de mon frère plus que des figues de l'an passé !... Enfin, dites toujours ce que vous avez à dire.

— Votre frère se porte bien...

— Il a de la chance, interrompit Mauvais. Moi, je me porte mal.

— Ses affaires sont prospères, et il m'envoie vous trouver pour vous dire qu'il est prêt à oublier le passé si vous voulez bien l'oublier, vous aussi. Il ne veut pas mourir sans vous avoir revu.

— Oublier le passé ! N'est-ce pas lui qui m'a traîné en justice ! En justice, moi son frère aîné, et à propos d'une misérable vache !

— Mais vous avez eu gain de cause, et ce n'est pas vous qui vous en êtes mal tiré !

— On dit cela. Toujours est-il que si je n'avais pas insisté, il aurait fallu que je paye pour emporter mon dû. Et depuis lors, mes affaires ont périclité. Vous pouvez voir, dit-il en désignant du geste la pièce où il

se trouvait, que ce n'est pas la richesse, ici ! Dire qu'autrefois... Mais au fait, qui êtes-vous, pour vous mêler ainsi de nos affaires, à Bon et à moi ?

— A vrai dire, mon Père, voilà une question à laquelle je ne puis répondre ; je ne suis personne ; je m'appelle Zirat, mais je ne sais quel est mon père ni quelle fut ma mère. On m'a trouvé sur le bord d'une rivière ; le pêcheur qui m'a recueilli et élevé est mort et c'est tout ce que je puis vous dire.

— C'est peu, en effet. Et comment Bon vous a-t-il choisi pour faire sa commission ?

— Parce que je me suis engagé à travailler chez lui ; voici quatre ans que je le sers, et il veut bien m'honorer de sa confiance.

M. Mauvais ne répondit pas, car sa fille venait d'entrer dans la pièce et elle s'occupait à tout disposer pour le repas du soir. Son père la laissa faire, sans rien dire qui laissât croire à Zirat qu'il désirait le voir s'asseoir à leur table. Pourtant, lorsque la jeune fille eut terminé ses préparatifs elle vint, avec timidité, offrir à l'étranger l'aiguière et le bassin pour qu'il se lave les mains — ce qui, alors, était le geste de l'hospitalité — et Mauvais ne dit rien. Il continuait à réfléchir profondément, sans paraître rien voir. Zirat se lava donc les mains et, conduit par la jeune fille, se mit à table. Mauvais l'y suivit et tous trois soupèrent en silence. A la fin, Mauvais sortit de sa méditation pour dire :

— Jeune homme, tout cela est bel et bon, mais j'ai eu dans le passé à me plaindre de mon frère et je ne veux pas céder. Je suis pauvre, je n'ai rien à perdre. Je n'ai qu'un souci au monde : c'est celle-ci (et, du geste, il montrait sa fille). Je vais bientôt mourir, et je ne veux pas qu'elle tombe au pouvoir de son oncle. Personne ne voudra jamais l'épouser, car elle est pauvre. Tant que je vivrai, je demeurerai ici pour lui conserver sa maison. Après... elle fera ce qu'elle voudra.

Pendant la nuit, Zirat eut encore un rêve. Il lui sembla que le dieu Soleil l'appelait près de lui et le conduisait par la main jusque dans la prairie familière. Là se trouvaient M. Bon et M. Mauvais, redevenus tout jeunes, qui couraient et jouaient ensemble, s'amusant à se poursuivre comme font les petits garçons de tous les pays et de tous les temps. En les voyant, Zirat eut envie de rire mais le dieu mit un doigt sur sa bouche et lui fit signe de se taire. Voici que de l'autre côté de la prairie entrait la fille de M. Mauvais. Elle cueillait des fleurs, très affairée, et quand elle en eut un grand panier elle se mit à tresser une guirlande. Intrigué, Zirat s'approcha d'elle et, quand elle le vit, elle se leva et lui posa la guirlande sur le front. Alors, tout disparut et Zirat s'éveilla. Il était grand jour. Il entendait que l'on s'activait déjà dans la maison ; et quand il sortit de sa chambre, il vit que c'était la jeune fille. Il la salua et elle rougit. Lui-même n'était pas moins gêné quand elle lui répondit et l'invita à prendre sa part de

la collation qui était déjà servie sur la table ; mais sa résolution était prise. M. Mauvais était assis au haut bout de la table, l'air toujours aussi sombre. Zirat l'aborda et lui dit :

— Père, cette nuit un songe m'a averti. Il faut que nous allions tous deux sacrifier au dieu Soleil et lui demander conseil.

— Le dieu Soleil ? répondit Mauvais. Il a bien mal jugé, autrefois. Enfin, si tu le désires, je suis prêt à te suivre.

Et tous deux, vers midi, à l'heure où le Soleil se repose au-dessus de la terre, entrèrent dans le temple et offrirent les offrandes rituelles. Et à peine l'encens avait-il fini de se consumer sur l'autel, qu'une grande lumière emplit le sanctuaire ; et de la statue, sortit une voix qui disait :

— Zirat, ma volonté est accomplie. Je t'ai guidé depuis ta naissance et si tu as vu le jour, c'est parce que je l'ai voulu, pour que tu sois le médiateur entre ces deux frères, qui se sont fait tant de mal mais qui ont, chacun de leur côté, largement expié leurs mauvais sentiments. Toutefois, Bon a été le plus malheureux car il a été victime de l'injustice, et c'est pourquoi je t'ai envoyé vers lui afin que tu le consoles le premier. Et toi, Mauvais, le nom que t'avait donné ton père, dans sa simplicité, a été cause de tes malheurs, car tu étais né bon ; mais ce nom de mauvais augure a pesé

sur toi. Aujourd'hui, la malédiction est levée. Tu as perdu toute ta fortune ; ton frère a retrouvé la sienne ; il convient désormais que vous viviez tous deux réunis, dans la même maison. Tu as une fille ; elle sera la femme de Zirat. Soyez toujours sages, bons et pieux. Servez les dieux et aimez-vous comme les frères que vous êtes.

— Seigneur Soleil, cria Zirat, me direz-vous enfin qui je suis ?

— Tu es pour réparer l'injustice, répondit le dieu. Tu n'as ni père ni mère que la volonté divine. Tu es ce que les deux frères portaient de meilleur en eux ; tu es né à leur insu, tu as grandi loin d'eux, et je t'ai ramené au village de ta naissance pour que s'accomplît le Destin. Va, la femme que je t'ai choisie te donnera une nombreuse postérité, mais veille à choisir pour chacun de tes enfants un nom de bon augure.

M. Mauvais, en rentrant à la maison, était d'une humeur charmante. Zirat l'entendit qui fredonnait une très vieille chanson, et c'est joyeusement qu'il annonça à sa fille leur départ à tous, pour le lendemain.

M. Bon et M. Mauvais se retrouvèrent, dans leur vieillesse, avec beaucoup de transports, plus contents d'être l'un avec l'autre qu'ils ne l'avaient été de se séparer autrefois. M. Mauvais vendit le peu de bien qui restait de son héritage et racheta quelques terres dans le village de son frère. Il vécut encore longtemps,

devenu aussi bavard que M. Bon ; et tous deux, devant la porte, se racontaient sans trêve l'histoire de leur merveilleuse aventure. Et comme ils étaient l'un et l'autre aussi désireux de parler que peu désireux d'écouter, ils la recommençaient sans cesse et la trouvaient toujours nouvelle.



Le vœu oublié



Le roi Kéret régnait sur la ville d'Houbour. Il était riche et puissant, mais il était triste car sa maison était vide bien qu'elle contînt un nombre immense de serviteurs. Le roi Kéret n'avait ni frères, ni sœurs, ni femme, ni enfants. Il semblait qu'une malédiction étrange voulût le priver de toute famille. Ses frères, au nombre de sept, étaient morts, les uns de maladie, les autres d'accident ; il avait voulu prendre femme, mais celle qu'il avait choisie avait disparu la veille des noces, et Kéret restait seul au milieu de ses trésors et de sa magnificence, tout seul avec sa tristesse.

Une nuit, il était enfermé dans la plus haute chambre de son palais ; et là, loin de tout serviteur, il pleurait amèrement ; et, au milieu de ses sanglots, il finit par s'endormir. Soudain, il eut un songe : il lui sembla que

la chambre s'illuminait d'une lumière céleste et voici que devant lui se tenait le dieu Baal, qui l'interrogeait avec bonté :

— Pourquoi ces larmes, Kéret ? Que souhaites-tu ? N'as-tu pas tout ce qui peut combler un homme ? Ou bien désires-tu posséder un royaume plus grand encore ? Y a-t-il quelque trésor qui te fasse envie ?

— Non, Seigneur, dit Kéret, et vous savez bien pourquoi l'amertume est dans mon cœur. Je suis comblé de puissance et d'or, mais je suis seul. Je voudrais au moins un fils, à qui je pourrais un jour léguer mon royaume.

— Si ce n'est que cela, Kéret, répondit le dieu, je puis te satisfaire. Dès que l'aube sera revenue dans le ciel, lève-toi et purifie-toi, puis monte sur l'autel du lieu-haut et sacrifie un agneau, un chevreau et une paire de colombes. Offre-moi du miel et du vin et achève les rites du sacrifice. Lorsque tu auras fait tout cela, ordonne que l'on prépare des vivres pour une grande armée, afin qu'elle en ait suffisamment pour six mois, et convoque ton peuple. Donne les ordres nécessaires pour que trois cent mille hommes se rassemblent au plus tôt sous tes ordres : que nul ne cherche une excuse pour se dérober ; même les jeunes gens nouvellement mariés ne seront pas exemptés ; vide les villages, ne laisse dans les villes que les malades, les infirmes, les aveugles et les femmes. Lorsque cette armée immense sera assemblée, marche vers le pays

d'Oudoum où règne le roi Pabil, et là commence le pillage. Brûle les villages et les fermes isolées, passe comme le vent du désert et saccage tout, pousse devant toi les hommes sans pitié ; mais lorsque tu seras arrivé devant la ville principale du royaume où habite le roi Pabil, alors pendant six jours contiens ton armée ; ne lance aucune flèche, ne tire aucune pierre et, au matin du septième jour, lorsque s'éveillera la ville, le roi Pabil verra que sa ville est assiégée et il t'enverra des messagers pour t'offrir la paix. Mais toi, n'accepte aucun présent. Demande-lui seulement la main de sa fille, la belle Horaya, et elle te donnera des fils et des filles en grand nombre.

Lorsque Kéret s'éveilla, l'aube paraissait au ciel. Alors il se hâta d'exécuter l'ordre du dieu, prit un bain et monta sur l'autel du haut-lieu, où il offrit le sacrifice prescrit. Puis il rassembla une armée innombrable, réunit les provisions nécessaires qu'il tira de ses greniers et, au bout de sept jours, se mit en marche. Au matin du troisième jour, l'armée passa auprès du sanctuaire de la déesse Asherat. En le voyant, Kéret fit un vœu : « Si j'obtiens Horaya pour épouse, j'offrirai à la puissante Ashera deux fois le poids de la jeune fille en argent et trois fois son poids en or. » Puis il continua sa route.

Enfin ils arrivèrent aux frontières du pays d'Oudoum et comme le dieu l'avait ordonné, ils commencèrent le pillage, brûlant les récoltes, abattant les arbres, pous-

sant devant eux tous les paysans qu'ils rencontraient. Il semblait que le vent du désert eût soufflé sur le pays d'Oudoum. Enfin ils atteignirent les abords de la capitale. Pendant six jours l'armée demeura silencieuse et, le matin du septième jour, à l'heure où les chevaux commencent à hennir dans les écuries et où les premiers feux montent des maisons, le roi Pabil jeta les yeux sur la campagne et vit que sa ville était assiégée. Alors il envoya des messagers à Kéret pour lui demander de faire la paix, et lui offrir des richesses sans nombre, des esclaves et des chevaux. Mais Kéret refusa tout :

– Que m'importent l'or, l'argent, les serviteurs et les chevaux ? N'ai-je pas tout cela en quantité dans mon palais ? Ce que je veux, c'est emmener avec moi la belle Horaya, la fille du roi Pabil, pour qu'elle soit mon épouse.

Lorsque le roi Pabil sut quelles étaient les conditions fixées par Kéret, il comprit que celui-ci n'accepterait aucun autre accommodement ; et, la mort dans l'âme, il se résigna à faire ce qu'on lui demandait. Et tout le peuple de la ville, en faisant cortège à Horaya alors qu'on la menait vers le vainqueur, pleurait et se lamentait, car la princesse était aussi bonne et pitoyable que belle et chacun ressentait son départ comme s'il avait perdu sa propre fille. Mais Kéret fut inexorable et il se retira, emmenant avec lui la belle Horaya.

De retour chez lui, il fit tout préparer pour les noces.

Pendant sept jours, ce fut une fête ininterrompue ; tous ceux qui voulaient pouvaient entrer au palais et avoir leur part de viandes et de vin. Les dieux eux-mêmes ne furent pas oubliés et les Immortels assistèrent tous au banquet. Et Baal, levant très haut une coupe d'or, chanta le chant d'hyménée, annonçant au couple la prospérité et lui promettant sept filles et sept fils. Et la joie était partout dans le pays d'Houbour.

Le temps passa et la reine Horaya devint mère. Et comme le dieu l'avait voulu, elle eut sept filles et sept fils. Mais le roi Kéret, dans l'excès de son bonheur, oublia le vœu qu'il avait prononcé autrefois et négligea d'accomplir sa promesse à la déesse Asherat. La déesse en conçut un grand dépit. Toutefois elle se contint pendant longtemps, espérant toujours que le roi se rappellerait son vœu. A la fin, elle laissa éclater sa colère et déclara :

— Le roi Kéret m'oublie ; moi, je ne l'oublie pas et je le traiterai comme ont été ses frères ; je ne lui conserverai pas sa santé, et il mourra.

Or, un jour, Kéret avait rassemblé dans son palais tous les nobles de son royaume et il avait ordonné à sa femme de préparer un banquet. Déjà tout le monde, sauf le roi, se trouvait dans la grande salle du palais et le vin coulait à flots lorsque la grande porte de bronze s'ouvrit et l'on vit paraître la reine, entourée de serviteurs et de suivantes. Majestueusement elle s'avança

jusqu'au centre de la salle et, dans le silence général, elle prit la parole et dit :

— Seigneurs, je viens ici non pour vous apporter d'heureuses nouvelles, mais en messagère de malheur. Le roi est malade. Un songe funeste m'a appris, la nuit dernière, qu'il devait bientôt mourir. Le moment n'est plus pour nous de nous réjouir ; le temps des lamentations et du deuil est arrivé.

Et tous les nobles convives, en l'entendant, quittèrent leur place et se retirèrent en silence.

Et il arriva comme l'avait prévu la reine. La maladie du roi qui ne semblait d'abord qu'une indisposition légère, s'aggrava, et tous ses fils se réunirent au palais, dans l'attente de sa mort. Les six aînés étaient pleins d'impatience : le moment approchait donc où ils allaient se partager l'héritage paternel. Le plus jeune, seul, éprouvait un vrai chagrin. Il se tenait près du lit de son père, gémissant, protestant, et cherchant à soulager l'agonie du roi. Sur le soir, Kéret l'envoya chercher sa plus jeune sœur, en lui recommandant de ne pas lui dire la gravité de son état : il n'avait qu'à prétexter quelque fête où elle devrait paraître. Mais la jeune fille ne fut pas dupe et elle n'eut qu'à voir paraître son frère pour comprendre le danger qui menaçait son père. Elle se hâta d'accompagner le jeune homme au palais et tous deux se mirent en devoir de veiller au chevet du malade.

Or la maladie d'un roi est toujours chose très grave

pour une cité. Il y avait plusieurs mois que Kéret languissait sur son lit, et il semblait que les dieux se fussent retirés du pays. La pluie ne tombait plus sur les campagnes, les moissons ne mûrissaient plus, et dans les coffres les provisions s'épuisaient. Un concert de lamentations montait vers le trône de Baal. Si bien que celui-ci s'émut et ordonna à ses intendants de répandre la pluie à verse sur le pays d'Houbour. Mais les dieux subalternes redoutaient la puissance d'Asherat, sur l'ordre de laquelle ils refusaient, depuis la maladie de Kéret, de répandre les présents du ciel sur son royaume. Qui donc oserait, contre le gré de la déesse, rendre la santé au roi ? Baal eut beau gronder et menacer, nul, parmi les dieux, ne bougea.

« C'est bien, dit à la fin Baal ; je le guérirai moi-même. » Et il prit dans ses mains un peu de terre glaise et façonna une figurine en forme de dragon, puis il confia ce dragon de glaise à la déesse de la Santé et lui ordonna de se rendre auprès du roi Kéret. Lorsque la déesse parvint au chevet du roi, elle lui toucha la tête et fit ainsi entrer la maladie dans la statuette de terre ; puis elle baigna le roi, le purifia et lui rendit le désir de manger. Trois jours plus tard, le roi était guéri.

Ces événements se passèrent à l'insu des six premiers fils de Kéret. Le roi était déjà guéri que son fils aîné arrivait au palais dans l'espoir d'apprendre que tout était fini. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir Kéret assis sur son trône, en train de rendre la justice.

Il crut d'abord que Kéret avait rassemblé ses dernières forces et qu'il cherchait à tromper son peuple. Aussi s'avança-t-il jusqu'à lui et lui dit-il :

— Mon père, vous n'avez plus la force de rendre ainsi la justice. Le sceptre royal tremble entre vos mains. Regagnez votre lit et attendez la mort. Laissez-moi régner à votre place !

Kéret fut indigné d'entendre ces paroles et, se redressant de toute sa taille, il maudit l'insolent. Le lendemain, ce fut au tour du cadet qui se présenta au palais en espérant recueillir la succession d'un moribond. Il fut vite détrompé et dut s'enfuir, maudit comme l'avait été son frère. Et ainsi, chaque jour, les six premiers fils de Kéret, l'un après l'autre, parce qu'ils avaient témoigné d'une hâte excessive à régner, perdirent leur part d'héritage. Restaient le plus jeune fils et la plus jeune fille, qui continuaient à passer leurs journées dans le deuil et ne songeaient nullement à faire valoir leurs droits. Lorsqu'il vit qu'ils ne se présentaient pas au palais, Kéret les envoya chercher et leur dit :

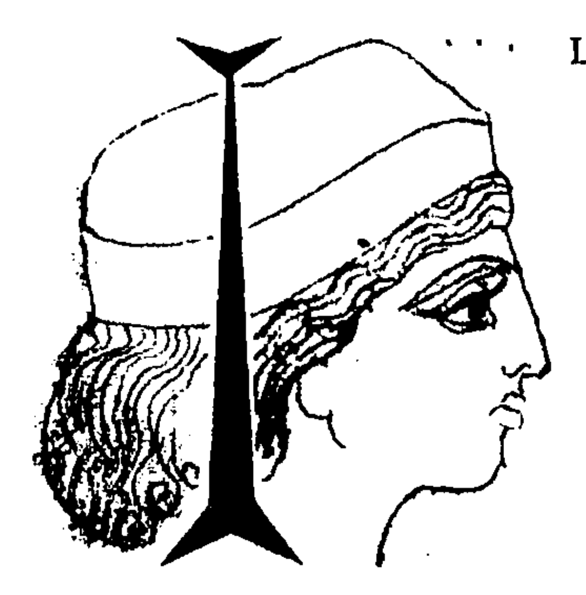
— Mon fils et ma fille, vous êtes les seuls, de tous mes enfants, à avoir vraiment de l'affection pour moi. Seuls, vous vous êtes abstenus de revendiquer votre part d'un héritage qui n'était pas encore échu. Votre cœur ignore cupidité et convoitise, c'est vous, et vous seuls, que je choisis pour héritiers.

Et lorsque bien des années plus tard mourut le roi Kéret, ce furent la plus jeune de ses filles et le plus

jeune de ses fils qui lui succédèrent, avec toutes les prérogatives de l'aîné. La colère d'Asherat était depuis longtemps oubliée ; elle n'avait servi, par la grâce de Baal, qu'à éprouver le cœur des enfants de Kéret et à permettre de donner la couronne aux plus dignes. Ce qui prouve que parfois à quelque chose malheur est bon.



La mort d'Adonis



IL y avait une fois un roi nommé Théias, qui avait une fille si belle que sa mère n'hésitait pas à la comparer à la déesse Aphrodite elle-même. Elle allait par les villes, et défiait les Immortels de montrer un être au monde qui fût plus beau que la petite Smyrna. Ce faisant, elle commettait une impiété abominable, dont elle fut cruellement punie. Les dieux n'aiment pas qu'on les défie, moins encore qu'un mortel puisse se vanter de les surpasser en habileté, en adresse, en force ou en beauté. Ils ne montrent pas tout de suite leur colère, mais ils attendent leur heure et, le moment venu, frappent impitoyablement. Et leur vengeance n'atteint pas seulement le coupable : elle s'étend à toute sa descendance, à sa famille, à tous ceux qui lui sont chers.

Aphrodite fit d'abord semblant de ne pas entendre

les blasphèmes de Cenchréis (c'était le nom de la reine impie), et la petite Smyrna grandit tranquillement, devenant de jour en jour plus charmante et plus belle, au point que les gens du peuple allaient répétant qu'en vérité il n'y avait pas au ciel de déesse qui pût rivaliser avec elle. C'était le moment attendu par Aphrodite.

Un jour Cenchréis mourut, frappée d'un mal mystérieux, et Smyrna resta seule avec son père, le roi Théias. Celui-ci aimait passionnément sa fille, qui lui rendait son affection, au point qu'elle refusait tous les prétendants qu'on lui présentait. Aphrodite avait mis dans son cœur le désir coupable de n'avoir jamais d'autre mari que son propre père. Théias s'apercevait bien que sa fille n'était pas heureuse, mais il avait beau la questionner elle ne voulait pas lui révéler la cause de son chagrin. Sa nourrice elle-même n'en obtenait aucune réponse. Enfin, un jour, Smyrna n'y put plus tenir et elle s'enfuit dans la montagne, car la vue même de son père lui était devenue un supplice. Dans son désespoir, elle erra longtemps, implorant la pitié des dieux. Parfois elle courait, sans prendre garde aux ronces qui la déchiraient, aux fourrés qui ensanglantaient son corps; parfois elle restait immobile, de longues heures durant, oubliant de chercher quelque nourriture pour soutenir ses forces. Au bout de peu de jours, sa beauté n'était plus qu'un souvenir; sa peau était devenue sèche et rude comme l'écorce des arbres, son regard fixe, sans aucune expression que

celle du désespoir. Aphrodite, du haut du ciel, regardait celle qui avait pu, un instant, apparaître comme sa rivale et savourait sa vengeance. La pauvre Smyrna, cependant, s'affaiblissait de plus en plus. Elle ne pouvait maintenant se mouvoir qu'à grand-peine, tant elle était épuisée. Enfin Aphrodite eut pitié d'elle et Smyrna devint un arbuste, l'arbre à myrrhe, qui porte son nom.

Transformée en arbre, Smyrna n'était pas morte entièrement. Une vie secrète continuait de monter en elle ; et lorsque vint le printemps, l'écorce de l'arbre qu'elle était se fendit et il en sortit un beau petit garçon, aussi beau que l'avait été sa mère, les joues roses et fraîches, les yeux grands ouverts comme s'il était tout étonné de voir le jour au milieu de la forêt.

En ce temps-là, les forêts étaient parcourues — surtout au printemps — par toutes sortes de Fées et de Nymphes, qui venaient animer la nature, aider les fleurs à sortir de terre, les plantes à pousser, les oiseaux à faire leurs nids ; c'étaient comme les ménagères du printemps. Un groupe de nymphes, passant par là, aperçut l'enfant que la pauvre Smyrna essayait de couvrir de ses branches, et sur le sort duquel elle se lamentait déjà, versant de grosses larmes parfumées, qui étaient autant de gouttes d'encens. En le voyant, les nymphes s'arrêtèrent et furent remplies d'admiration.

— Qu'il est beau ! dit l'une.

— Un vrai seigneur ! répondit l'autre.

Et ce nom de Seigneur, qui, en syrien, se dit Adonis, devint celui de l'enfant.

Encouragées par Smyrna qui en leur honneur agitait ses branches aussi doucement qu'elle le pouvait, les Nymphes prirent le petit Adonis et l'emmenèrent dans la grotte où elles vivaient. Là, elles le couchèrent soigneusement sur un lit de mousse, puis se mirent en quête d'une nourrice. Elles n'eurent pas bien loin à aller : un troupeau de chèvres sauvages paissait dans le bois et l'une d'elles, une belle chèvre fauve qui venait d'avoir deux jolis chevreaux, accepta volontiers un troisième nourrisson.

Adonis grandit ainsi dans la forêt, sous la garde des Nymphes, qui lui apprirent tout ce qu'elles savaient : à danser au clair de lune, à chanter en s'accompagnant de la lyre, à cueillir les plantes dont elles lui enseignèrent les vertus ; elles lui apprirent aussi le nom des animaux et l'art de les capturer en les forçant à la course ou en leur tendant des pièges. Adonis, en grandissant, devint un hardi chasseur qui n'avait pas son pareil pour lancer le javelot et brandir l'épieu.

Adonis avait vingt ans et il menait ainsi la vie des bergers dans les montagnes du Liban, lorsqu'un jour Aphrodite l'aperçut et en devint aussitôt éperduement amoureuse. Elle prit la forme d'une jeune fille et s'avança vers lui.

— Je suis perdue, lui dit-elle. Une marâtre très cruelle m'a chassée de la maison de mon père. Depuis

trois jours, je fuis dans les bois. Je n'ai pas mangé, et me voici toute seule. Sûrement les bêtes de la forêt vont me dévorer.

Et ce disant, elle pleurait à chaudes larmes, ce qui (elle ne l'ignorait pas) la faisait paraître encore plus belle et plus touchante, car elle faisait grande attention de ne pas pleurer vraiment, ce qui l'aurait enlaidie, mais ses larmes coulaient doucement, et n'avaient d'autre effet que d'ajouter à l'éclat de ses yeux.

Adonis, qui était jeune et n'avait jamais connu que les Nymphes, ne se dit pas qu'une jeune fille, après trois jours passés dans les bois, sans manger ni boire, n'aurait pas dû avoir aussi bon visage, que les plis de sa robe n'auraient pas dû tomber aussi harmonieusement ni ses cheveux être aussi savamment coiffés. Mais Adonis était aussi simple que les Nymphes, ses nourrices rustiques, et l'apparition d'Aphrodite le bouleversa. Il crut tout ce qu'elle lui disait ; il la plaignit, il la consola ; il l'emmena dans la grotte où il vivait, lui donna quantité de lait, de fromage qu'il avait lui-même fabriqué, des fruits et de l'eau fraîche.

Aphrodite fut reconnaissante ; elle lui fit comprendre qu'elle n'était pas insensible aux compliments et aux soupirs dont il accompagnait ses présents et tous deux, dès le lendemain, se jurèrent une fidélité éternelle et décidèrent de vivre éternellement ensemble. Et, en fait, Aphrodite lui demeura fidèle pendant plusieurs saisons. Peu à peu, elle lui révéla qui elle était — mais

elle s'abstint bien de lui raconter qu'elle avait autrefois fait périr sa mère en la transformant en arbre — et Adonis s'accoutuma à l'idée d'aimer une déesse.

Après une année de cette vie délicieuse, Aphrodite dut quitter quelque temps Adonis pour se rendre aux fêtes que l'on célébrait en son honneur dans l'un de ses sanctuaires. Elle ne s'éloigna qu'avec les plus sombres pressentiments, et Adonis en larmes (en vraies larmes) essayait de la retenir auprès de lui.

Ce que la déesse redoutait le plus, c'était l'ardeur avec laquelle le jeune homme poursuivait les animaux sauvages ; plusieurs fois elle l'avait vu ainsi attaquer des lions et des ours, sans autre arme qu'un épieu ou un solide couteau. Elle tremblait qu'en son absence il ne courût quelque danger dont elle ne serait pas là pour le tirer. Elle lui fit promettre de ne pas s'aventurer trop loin, d'éviter les grands fauves et de se faire accompagner par les bergers voisins s'il ne pouvait s'empêcher d'aller à la chasse. Bref, elle lui fit toutes les recommandations habituelles à un cœur inquiet, qui redoute le pire pour l'être chéri.

Adonis promit tout ce qu'elle voulut, jura par tous les dieux qu'il serait prudent, mais à peine la déesse s'était-elle envolée sur son char traîné par des colombes qu'il commençait déjà à faire l'inventaire de son attirail de chasse, à appeler ses chiens, à les caresser, et à réfléchir à sa chasse du lendemain. Il ne croyait pas ainsi manquer à ses promesses : ce serait une petite chasse

bien innocente, une promenade, à vrai dire, plutôt qu'une chasse ; juste pour entraîner les chiens, qui étaient depuis trop longtemps inactifs et qui s'étaient engraissés à l'excès. Lui-même n'était pas positivement joyeux de se retrouver un peu seul — non, il aimait trop Aphrodite pour cela — mais il ne pouvait s'empêcher de trouver un charme tout neuf, qu'il n'avait pas goûté depuis longtemps, à l'air frais du matin. Aussi, dès avant l'aube, était-il en chemin, entouré de sa meute, le couteau suspendu à la ceinture, l'épieu sur l'épaule, bien décidé à forcer le premier animal qu'il rencontrerait, quel qu'il fût.

Ce qu'Adonis ne savait pas — mais que soupçonnait Aphrodite — c'est qu'une ennemie attentive le guettait dans la forêt. La déesse Artémis, patronne des chasseurs, était depuis longtemps irritée contre lui parce qu'il ne lui offrait jamais une prière ni un sacrifice. C'était Aphrodite, et elle seule, qui était tout pour lui. Aussi attendait-elle le moment de se venger.

Adonis, vers l'heure de midi, était arrivé en plein cœur d'une forêt où il ne s'était pas encore aventuré jusque-là. La chaleur était forte, et ses chiens avaient découvert une source qui s'écoulait en formant un vaste marécage couvert de joncs et d'herbes. Les animaux pataugeaient à qui mieux mieux, flairant ici et là et levant quantité d'oiseaux. Soudain, retentit un aboiement violent, et l'un des chiens, un vieux molosse de grande taille, tomba en arrêt. Adonis s'approcha, et

voici qu'il aperçut, vautré dans la boue, un sanglier énorme qui se redressait lourdement pour faire front. Déjà le reste de la meute accourait et encerclait la bête. Adonis, au milieu d'eux, les encourageait et pointait l'épieu. Le sanglier, en quelques coups de boutoir, mit hors de combat deux ou trois chiens, parmi les plus hardis, et, sans plus attendre, fonça droit sur le chasseur.

Solidement planté, le pied bien assuré sur le sol, Adonis attendait le choc. Son plan était d'enfoncer son arme dans l'épaule du monstre et de s'écarter ensuite vivement, d'un mouvement rapide, pendant que les chiens harcèleraient l'animal qui perdrait son sang et s'affaiblirait assez pour qu'il pût l'achever au coutelas. C'est ainsi qu'il avait procédé maintes fois et les nombreuses défenses et les hures suspendues dans sa grotte prouvaient que cette tactique lui avait souvent réussi. C'est donc sans crainte qu'il voyait le sanglier foncer vers lui, de toute sa vitesse, de tout son poids, ses petits yeux brillants de rage, la hure oblique, les défenses pointées et menaçantes. Mais, au moment où l'épieu allait toucher l'épaule, l'animal s'arrêta brusquement, les pattes raidies, les sabots glissant sur la boue du marais dans un grand jaillissement d'eau et, tournant d'un seul coup sur lui-même, au lieu de s'enferrer sur l'arme, il enfonça l'une de ses défenses dans la cuisse d'Adonis.

Vainement les chiens se jetèrent-ils sur lui, le mor-

dant au jarret, cherchant à le saisir au cou, acharnés, comme une meute à la curée. Lui les entraînait et continuait de labourer de ses formidables défenses le corps d'Adonis évanoui. Lorsque les chiens eurent enfin raison du sanglier, et l'eurent étranglé, Adonis, affreusement mutilé, éventré, n'était plus qu'un cadavre. Alors, la déesse Artémis, qui, de loin, avait assisté à la scène – car c'était elle qui avait suscité contre Adonis le sanglier monstrueux et lui avait inspiré la ruse qui avait causé la mort du jeune homme — sa colère enfin satisfaite, poussa un grand éclat de rire et s'en retourna vers l'Olympe.

Aphrodite, depuis son sanctuaire de Paphos, où elle se trouvait alors, entendit cet éclat de rire cruel, et elle sentit son cœur se glacer. Elle reconnut la voix d'Artémis et sut qu'il était arrivé malheur à son cher Adonis. Elle appela aussitôt ses colombes et s'envola vers le Liban. En quelques instants, elle fut dans la forêt, près de la fontaine où gisait son ami. Les chiens, repus, après avoir déchiré le sanglier, dormaient, épars dans l'herbe. Le cadavre d'Adonis, abandonné, était étendu, et, tout autour, la terre était rouge de sang. Alors Aphrodite poussa un long cri de douleur — car même les Immortels connaissent le chagrin et le deuil.

Les Nymphes, de toutes parts, accoururent au cri de la déesse et, toutes ensemble, commencèrent les lamentations rituelles pour la mort d'Adonis. Elles lavèrent le cadavre, fermèrent ses plaies, les baignèrent,

et bientôt, par la vertu magique des plantes, le corps d'Adonis avait retrouvé toute sa beauté, mais il restait sans vie. Le sang qui l'animait autrefois imprégnait la terre, et voici que, de cette terre imprégnée de sang, naissaient des anémones roses et rouges, les anémones « fleur de sang », qui, encore aujourd'hui, égaient, au printemps, les prairies sur les bords de la mer Méditerranée.

Conduit par Aphrodite, le cortège des Nymphes mena le deuil autour d'Adonis, cependant que l'ombre de celui-ci était accueillie, aux Enfers, par la déesse Perséphone. Et cette ombre avait conservé tant de beauté et de grâce que la triste déesse elle-même en fut touchée et en devint, à son tour, amoureuse. Et bientôt Zeus, le roi des dieux, vit arriver devant lui deux déesses, Aphrodite et Perséphone, qui demandaient toutes deux que la vie fût rendue au jeune homme. Mais l'une exigeait qu'il vécût avec elle aux Enfers, tandis que l'autre désirait qu'il lui fût rendu sur la terre.

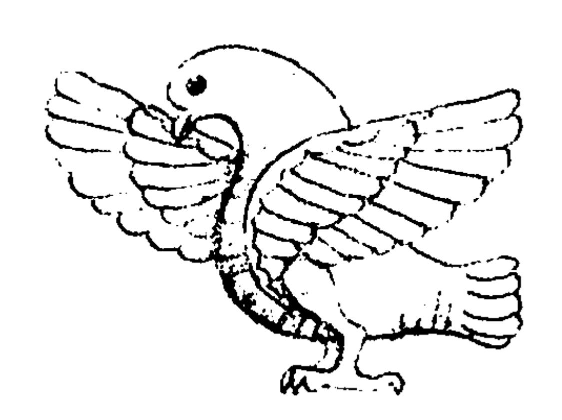
Zeus fut bien embarrassé. Il n'avait pas été fort satisfait de la méchanceté dont avait fait preuve Artémis envers le pauvre Adonis, pour lequel il éprouvait beaucoup d'estime, et il n'était pas fâché de réparer le mal qu'elle avait causé. Pour cette raison, il ne fit aucune difficulté pour ressusciter Adonis, mais à qui l'attribuer ? Après tout, le jeune homme avait bien, lui aussi, son mot à dire dans l'aventure. Perséphone et

Aphrodite avaient également des droits sur lui, puisqu'il devait à leur intervention d'avoir recouvré la vie. Dans ces conditions, la sagesse de Zeus décida qu'Adonis vivrait, chaque année, quatre mois aux Enfers, quatre mois sur la terre avec Aphrodite, et les quatre autres mois, où il voudrait. Adonis, qui trouvait Aphrodite autrement belle et charmante que la reine des Ombres (qui était pâle, maladive et fort souvent de méchante humeur), prit l'habitude de demeurer seulement quatre mois chez Perséphone, tandis que, les deux autres tiers de l'année, il continua de vivre avec Aphrodite.

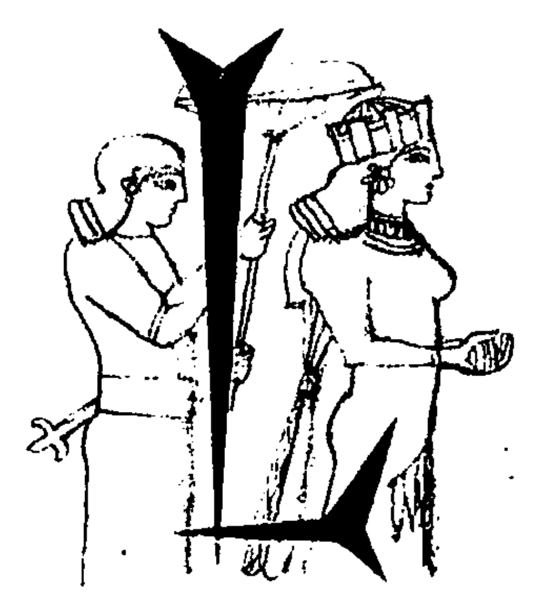
L'histoire d'Adonis se répandit dans toute la Syrie et jusqu'à Babylone. Le sort cruel de ce jeune homme, si beau, enlevé à son amour et revenu sur terre, par la grâce du roi des dieux, fit beaucoup rêver les femmes qui, chaque année, imaginèrent de le pleurer. C'est pourquoi, un peu avant le retour du printemps, elles plantaient, dans des vases, quelques graines de fleurs et de plantes vertes qu'elles arrosaient d'eau tiède afin de les faire pousser plus vite. Elles appelaient ces plantations les « jardins d'Adonis ». Mais, lorsque ces jardins, poussés trop vite, avaient enfin leurs fleurs — qui rappelaient les anémones nées du sang d'Adonis —, ils ne tardaient pas à se dessécher, comme s'était fanée trop tôt la beauté du héros. Alors, les femmes, sur les terrasses, poussaient des cris de deuil et pleu-

raient Adonis, comme l'avaient pleuré Aphrodite et les Nymphes du Liban.

Et il existait, à Byblos, sur la côte syrienne, un fleuve qui, chaque année, au printemps, roulait des eaux rouges, pendant quelques semaines. Les dévotes prétentaient que c'était le sang du dieu — car Adonis n'avait pas tardé à devenir un dieu, puisqu'il était ressuscité — et elles n'en célébraient qu'avec plus de ferveur les souffrances et la résurrection d'Adonis, le Seigneur du Printemps.



La reine Sémiramis



L'UN des premiers rois d'Assyrie dont les historiens ait conservé la mémoire est le roi Ninus. C'était un rude guerrier ; dès le début de son règne, il ne rêva que de conquêtes : le bas pays de Mésopotamie, où n'existait pas encore la ville de Babylone, mais où prospéraient déjà beaucoup d'autres cités plus anciennes, était une proie toute prête. Ninus conclut une alliance avec le roi des Arabes, et, grâce à lui, n'eut aucun mal à s'emparer de ces riches plaines, fécondes en palmeraies et en vergers.

Puis, une fois le pays réduit en servitude, Ninus se retourna vers l'Arménie, qui borde, au Nord, le royaume d'Assyrie. Là encore, il obtint plein succès.

Ensuite, ce fut le tour des Mèdes, qu'il défit dans une grande bataille, au cours de laquelle leur roi fut fait prisonnier.

De proche en proche, l'empire de Ninus finit par s'étendre à l'Asie tout entière, depuis le mont Caucase jusqu'aux bords du Nil. Mais, à cet empire immense, il manquait une capitale.

Ninus décida que sa capitale serait la ville la plus grande du monde — non seulement plus grande que toutes celles qui avaient jusque-là existé, mais tellement grande que jamais, dans l'avenir, aucune ne parviendrait à l'égaler. Il choisit pour la construire la rive gauche du Tigre, et, là, il rassembla les captifs par milliers, amena des matériaux sur le fleuve avec de grandes barques plates, et la construction des murailles commença.

Les murs, une fois terminés, atteignirent la hauteur de trente mètres, et, sur le chemin de ronde, à leur sommet, pouvaient passer trois chars de front. Mille cinq cents tours assuraient la défense, et chaque tour avait une hauteur double de celle des murs. Jamais encore on n'avait vu cité aussi vaste ni aussi forte. Ninus y établit des Assyriens, mais il admit aussi dans sa ville tous les étrangers qui voulurent s'y installer, et, lorsque tout fut terminé, il donna à sa capitale le nom de Ninive, car elle était son œuvre et sa ville.

Pourtant, Ninus n'était pas heureux. Il songeait qu'à sa mort cet empire immense et cette ville merveilleuse risquaient de passer en des mains étrangères, car il n'avait pas encore de fils. Il résolut donc de se marier, et fit chercher partout, en Asie, une femme digne de

régner avec lui. Mais ses messagers revinrent sans avoir trouvé une épouse digne de leur roi.

Sur ces entrefaites, Ninus entreprit une expédition contre la Bactriane, aux limites orientales de son empire, et, pendant quelque temps, n'eut guère le loisir de songer au mariage. Il était plus urgent de rassembler, d'équiper et de nourrir l'immense armée nécessaire pour soumettre ces populations farouches, nombreuses et jalouses de leur indépendance. Et pourtant, le sort voulut que ce fût au cours de cette campagne que Ninus rencontrât Sémiramis.

Sémiramis était née, quelque vingt ans plus tôt, dans la ville syrienne d'Ascalon, et l'on racontait, sur sa naissance, une histoire bien étrange. Il y a, non loin d'Ascalon, un grand lac, très poissonneux, sur lequel régnait alors une déesse nommée Dercéto, que l'on représentait avec une tête de femme et un corps de poisson.

Or, il arriva que Dercéto, ayant offensé la déesse Astarté, en fut punie par celle-ci, qui lui inspira un amour invincible pour un jeune homme de la ville. Malgré la honte qu'il y a pour une déesse à s'unir à un mortel, Dercéto ne put résister à sa passion ; elle épousa le jeune homme, et donna naissance à une fille. Lorsqu'elle se vit mère, Dercéto s'éveilla de son amour pour le jeune Syrien, et, le rendant responsable de l'union qu'elle avait elle-même voulue, elle le tua et abandonna l'enfant dans le désert.

Mais la petite fille ne mourut point.

Non loin de l'endroit où Dercéto l'avait abandonnée, nichaient quantité de colombes. Les oiseaux, sur l'ordre d'Astarté, s'occupèrent de l'enfant. Les unes la recouvrirent de leurs ailes, pour la garantir du froid ; les autres, profitant des instants où les bergers du voisinage dormaient ou prenaient leur repas et laissaient leurs laiteries sans surveillance, allaient dérober dans leur bec quelques gouttes de lait qu'elles rapportaient à la petite fille.

Lorsque celle-ci eut un an, et qu'il devint nécessaire de lui fournir une nourriture plus substantielle, les colombes se mirent à picorer les fromages que fabriquaient les bergers et à en rapporter les miettes à l'enfant. Et chaque fois que les bergers revenaient à leurs huttes, ils étaient bien étonnés de constater que les fromages de la veille étaient tout dentelés au bord. Aussi finirent-ils par poster un guetteur, qui surprit le manège des colombes.

Les bergers, aussitôt prévenus, suivirent les oiseaux, virent qu'ils se rassemblaient tous au même endroit, et, là, s'étant approchés, ils découvrirent la petite fille, qui était la plus belle du monde et qui, en les voyant, leur fit un beau sourire, comme si elle les attendait depuis longtemps. Tout émus par ce miracle et la beauté de l'enfant, ils la portèrent à leur chef, qui s'empressa de l'adopter. Il lui donna le nom de Sémiramis,

ce qui signifie, en syrien, l'Enfant aux Colombes, et la fit élever avec le plus grand soin.

Bien des années plus tard, un jour qu'un officier du roi Ninus, nommé Onnès, était venu inspecter les troupeaux dans la région d'Ascalon, il vit la jeune Sémiramis et en devint amoureux. Le chef des bergers se fit beaucoup prier, lorsque Onnès lui demanda Sémiramis en mariage ; mais enfin, il ne voulut pas s'opposer à cette union, dont l'éclat était inespéré, et Sémiramis devint la femme d'Onnès, qu'elle suivit à la cour de Ninus, et à qui elle donna deux fils.

Onnès était fort amoureux de sa femme et n'entreprenait jamais rien sans ses conseils. Sémiramis, qui était fille d'une déesse, se montrait fort avisée, et grâce à elle les affaires du ménage prospéraient. Onnès était devenu l'un des favoris de Ninus, qui ne pouvait se passer de sa présence et l'emmenait dans toutes ses campagnes. En ce temps-là, les rois et leurs officiers ne partaient pas à la guerre sans emmener avec eux leurs femmes et leurs enfants. Les armées étaient suivies d'immenses troupes de serviteurs qui composaient la maison des grands, et c'est ainsi que Sémiramis se trouva associée à l'expédition de Ninus contre la Bactriane.

Au début de la campagne, les Assyriens, écrasant tout sur leur passage par l'énormité de leurs forces, avaient occupé la plupart des villes. Une seule leur résistait, Bactres, la capitale, qui était solidement for-

tifiée et bien pourvue de munitions et d'équipements. Il fallut se résigner à commencer un siège en règle. Et, comme le temps passait, et qu'un siège est toujours une affaire considérable, les officiers de Ninus firent venir leurs familles, comme le voulait la coutume. Onnès ne manqua pas de mander Sémiramis, dont il était toujours fort amoureux, et la jeune femme se mit en route.

En arrivant devant la ville, elle vit tout de suite que les armées de Ninus ne parviendraient jamais à rien si elles ne changeaient de tactique.

La ville de Bactres, en effet, s'étendait en plaine, appuyée solidement sur une forteresse qui était, elle, juchée au sommet d'un rocher difficilement accessible. Les soldats de Ninus faisaient porter leurs attaques contre les murailles de la partie basse, et négligeaient la citadelle. Aussi tous les défenseurs se trouvaient-ils disponibles pour les repousser.

Sémiramis, avec la permission d'Onnès, forma secrètement une petite troupe de montagnards, des hommes fidèles, originaires du haut pays d'Assyrie et accoutumés à gravir les pentes les plus escarpées. Puis, un jour où l'on attaquait, une fois de plus, les remparts de la ville basse, elle-même, à la tête de sa troupe, entreprit l'escalade de la forteresse. Les soldats qui devaient défendre celle-ci avaient quitté leur poste, pour secourir leurs camarades, dans la plaine ; aussi les hommes de Sémiramis n'eurent-ils aucun mal à se

rendre maîtres du fort. Et quand les défenseurs de Bactres s'aperçurent qu'ils étaient attaqués de deux côtés à la fois, que la partie la plus solide de leur ville était entre les mains de l'ennemi, ils perdirent courage et abandonnèrent la lutte.

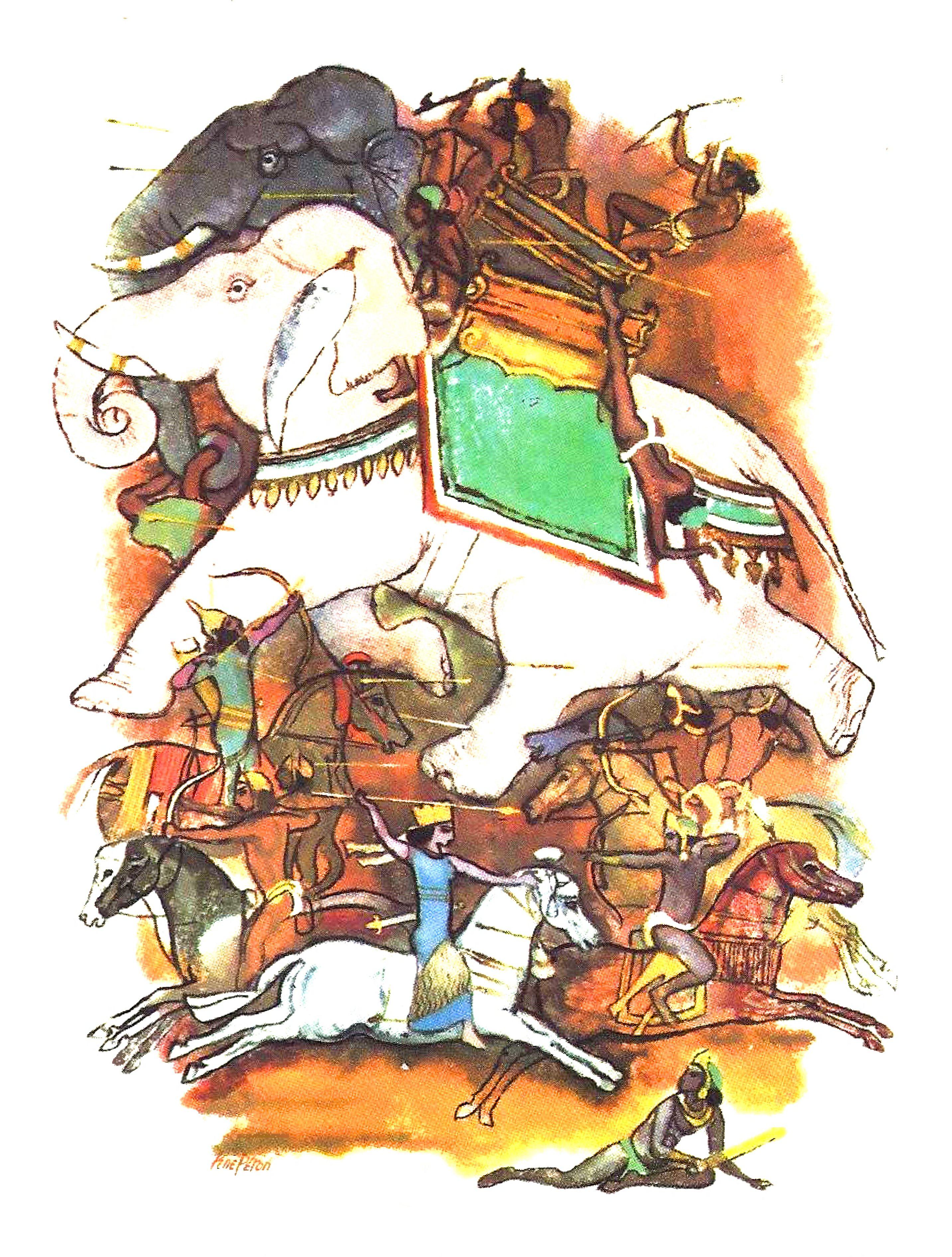
Fier des exploits de sa femme, Onnès, sans plus réfléchir, alla trouver Ninus et lui conta toute l'affaire. Le roi voulut connaître Sémiramis, qui avait eu, à elle seule, plus d'esprit que tous ses généraux, et Onnès, émerveillé de cet honneur, la lui présenta. Il ne savait pas, le pauvre Onnès, que ce serait sa perte !

Ninus vit Sémiranis, et lui fit les plus grands compliments ; puis il la regarda mieux et s'aperçut qu'elle était fort belle et jeune, et il se dit qu'il n'avait pas à aller bien loin pour trouver une reine digne de partager son empire. Il le laissa entendre à Sémiramis, qui ne répondit rien, mais poussa de grands soupirs en coulant un regard oblique vers son mari, que tant de modestie enchantait.

Le soir du même jour, à la fin du banquet qui célébra la victoire, Ninus proposait à Onnès de lui donner en mariage une princesse du sang royal, s'il consentait à lui abandonner Sémiramis. Ce fut pour le pauvre Onnès comme s'il avait été frappé par la foudre. Il essaya de remontrer à Ninus qu'il aimait Sémiramis — ce dont Ninus ne doutait pas — et que Sémiramis l'aimait, qu'elle ne pourrait vivre sans lui — ce dont Ninus était



La reine avait combattu à cheval. *Page 198.*



La reine avait combattu à cheval. *Page 198.*

beaucoup moins certain. Bref, il refusa tout net d'abandonner sa femme au roi.

Alors Ninus lui répondit qu'il serait, à son grand regret, dans l'obligation de lui faire crever les yeux, afin de le rendre moins sensible aux charmes d'une femme dont il voulait lui, Ninus, faire son épouse, et il allait passer des paroles aux actes quand Onnès, craignant pour ses yeux et pour sa vie, finit par consentir à abandonner Sémiramis. Celle-ci fit beaucoup moins de difficultés pour épouser Ninus. Onnès avait espéré qu'elle accepterait de s'enfuir avec lui, mais elle lui objecta, avec beaucoup de raison, que l'empire de Ninus était si étendu qu'il n'y avait guère d'endroit où tous deux pourraient vivre en sûreté ; quant à aller à l'étranger, elle entendait bien ne pas vivre en mendiante à la cour d'un roi barbare ni errer le long des routes. Bref, elle lui prouva très clairement qu'ils devaient tous deux se résigner, quoi qu'il leur en coûtât, à accepter leur sort, lui à la perdre, elle à devenir reine. Et, dès le lendemain, elle épousait Ninus, cependant qu'Onnès, fou de douleur, se pendait au mât de sa tente.

Ninus, ayant conquis la Bactriane et mis la main à la fois sur les trésors des Bactres et sur une épouse incomparable, rentra en Assyrie et, de là, à Ninive. Sa femme Sémiramis venait à peine de lui donner un fils, qu'ils appelèrent Ninyas, lorsqu'il mourut. L'on assure que Sémiramis ne fut pour rien dans cette mort,

et ce sont assurément des calomniateurs qui ont prétendu qu'elle avait aidé le destin par quelques doses d'un poison mortel.

Quoi qu'il en soit, elle devint reine, et comme son fils était encore dans ses langes, elle n'eut aucun mal à faire reconnaître son autorité.

Son premier acte fut de fonder une nouvelle capitale plus magnifique encore que celle de Ninus. Elle l'établit de part et d'autre de l'Euphrate et lui donna le nom de Babylone. Ses murailles furent trois fois plus élevées que celles de Ninive, et son étendue quadruple. Toutefois, elle l'entoura d'un moins grand nombre de tours, car une bonne partie de la ville était protégée naturellement par des marécages et n'avait pas besoin de défenses artificielles. Et, n'oubliant pas qu'elle était née en Syrie, au pays des vergers et des jardins, elle voulut en retrouver l'image dans Babylone : ce furent les fameux jardins suspendus — bien que plusieurs historiens assurent qu'ils ne furent pas l'œuvre de la reine Sémiramis, mais celle d'un roi qui vécut longtemps après elle. Ces jardins étaient plantés sur des terrasses superposées, recouvertes de bitume et de briques cuites au four. Sur ces terrasses l'on avait entassé d'épaisses couches de terre, assez profondes pour permettre aux plus grands arbres de développer leurs racines. Au centre furent ménagés des puits pour monter l'eau du fleuve, et des esclaves furent chargés de mouvoir les roues des machines élévatrices, si bien que

les plantations étaient toujours fraîches, par les plus fortes chaleurs, et que, de l'extérieur, les passants n'apercevaient rien des moyens par lesquels était obtenu ce résultat.

Une fois la ville de Babylone suffisamment avancée, Sémiramis se mit en devoir de visiter son empire, à la tête d'une forte armée. Partout où elle passait, elle fondait des cités nouvelles, et, surtout, construisait des routes.

Grâce à elle, ce qui n'était jusque-là que des déserts ou des plateaux arides devenait florissant, et, pendant des siècles, on montra les défilés quelle avait aménagés, les précipices au-dessus desquels elle avait lancé des ponts d'une audace inouïe. Un peu partout, des inscriptions gravées dans le rocher perpétuaient la mémoire de ces exploits pacifiques.

Mais Sémiramis ne crut pas avoir assez fait si elle ne menait, elle aussi, une guerre victorieuse et ajouté des pays nouveaux à l'empire hérité de Ninus. Et comme il n'y avait plus, en Asie, d'autre pays libre que le royaume de l'Inde, c'est contre l'Inde qu'elle forma le projet de tourner ses forces.

Mais ce n'était pas une mince affaire que d'attaquer un royaume aussi puissant, dont le roi possédait des trésors incalculables, en argent, en or, en pierres précieuses et surtout en hommes. De plus, les armées indiennes étaient renforcées par des escadrons d'éléphants, dont la charge est irrésistible sur le champ de

bataille. Ces éléphants inquiétaient fort Sémiramis. Ni les plateaux d'Assyrie ni les marais de Babylone ne nourrissaient d'éléphants ; aucun pays, dans l'empire, ne pouvait lui en procurer. Alors, avec son ingéniosité coutumière, elle imagina une ruse. Elle rassembla dans un enclos de palissades solidement gardé un grand nombre de cordonniers et leur fournit les peaux de trois mille bœufs noirs, puis elle leur enjoignit de confectionner avec ce cuir le plus grand nombre possible de mannequins en forme d'éléphants. Les mannequins terminés, elle accoutuma des chameaux à les mouvoir, en se glissant à l'intérieur, comme s'il se fût agi d'une cuirasse. Elle espérait que les troupes indiennes, en voyant avancer vers eux des silhouettes d'éléphants, seraient prises de terreur et que les fantassins, les cavaliers et les archers assyriens sauraient profiter de la surprise. Ce plan, d'une audace folle, faillit réussir.

La première rencontre entre les forces de Sémiramis et celles du roi de l'Inde eut lieu sur la rivière Indus. Là, les bateaux de Sémiramis engagèrent la bataille avec ceux du roi, et, après une lutte acharnée, Sémiramis eut l'avantage.

Maîtresse des deux rives du fleuve, elle construisit un immense pont de bateaux et fit pénétrer son armée dans le royaume ennemi. Les éclaireurs indiens, lorsqu'ils aperçurent des éléphants dans l'armée de la reine,

furent frappés de stupeur et de consternation. Leur roi lui-même ne fut pas loin de croire que Sémiramis était quelque peu sorcière, car il savait bien qu'il n'y avait pas d'éléphants en Asie hors de son royaume. Ce qu'on lui rapportait bouleversait tous ses plans, et il ne fut pas loin de désespérer.

Mais le secret de la reine ne fut pas longtemps gardé. Il arriva en effet, un beau jour, que des troupes assyriennes, ayant manqué à la discipline, et craignant d'être punies, passèrent à l'ennemi et révélèrent au roi indien la véritable nature des éléphants de Sémiramis. Encouragé par ce renseignement, le roi passa à l'attaque.

La bataille eut lieu dans une vaste plaine où les troupes des deux partis pouvaient se déployer à l'aise. Le roi fit précéder ses fantassins par ses chars et ses cavaliers, qui s'élancèrent vigoureusement contre la première ligne des Assyriens. Ceux-ci les attendaient de pied ferme, et l'on avait disposé les mannequins d'éléphants à intervalles réguliers de façon à protéger les fantassins.

Tant qu'ils furent assez éloignés, les chevaux des Indiens, accoutumés depuis longtemps à l'aspect des éléphants, ne firent aucune difficulté pour charger, mais, à mesure qu'ils approchaient, une certaine inquiétude les saisit. L'odeur émanée de ces singuliers éléphants (et le cuir des bœufs, insuffisamment tanné, se faisait sentir de loin, mêlée à celle des chameaux

qui les portaient) leur était inconnue. Beaucoup de chevaux se cabraient, d'autres forçaient leurs cavaliers à tourner bride, et la plus grande confusion se mit dans la cavalerie indienne, qui reflua jusque sur l'infanterie et y aurait porté le désordre si le roi n'avait ordonné à ses bataillons d'entrouvrir leurs rangs pour laisser passer les chevaux emballés.

Sémiramis avait remporté l'avantage, mais, bientôt, les vrais éléphants passèrent à l'attaque, écrasant tout sur leur passage. Les fantassins assyriens s'écroulaient comme châteaux de cartes ; les uns étaient éventrés par les défenses, les autres piétinés sous les énormes pattes, et ceux qui tentaient de résister se sentaient soudain saisis à mi-corps par les trompes et projetés en l'air.

Derrière les éléphants, l'infanterie indienne avançait pour achever cet affreux massacre. Bientôt, de l'immense armée de Sémiramis, il ne resta plus que des bandes de fuyards.

La reine avait, pendant toute la bataille, combattu à cheval, au premier rang. Elle avait même été blessée à deux reprises, une première fois par une flèche, la seconde, une javeline lui avait éraflé l'épaule. Lorsqu'elle vit que tout était perdu, elle tourna bride et, avec les cavaliers de sa garde, gagna, en toute hâte, le pont sur l'Indus. Elle eut beaucoup de mal à regagner l'autre rive, tant les soldats assyriens se pressaient à l'entrée du pont, se bousculaient, s'écrasaient, à qui

passerait le premier. Enfin, presque tous les fuyards furent regroupés sur la rive du fleuve que tenait encore l'arrière-garde assyrienne, mais les Indiens les suivaient de près, et, déjà, les premiers poursuivants s'élançaient et tentaient de s'emparer du pont lorsque Sémiramis ordonna de délier les bateaux qui soutenaient le tablier et le pont s'effondra, entraînant un grand nombre d'Indiens, qui se noyèrent.

Une fois de plus, la reine avait su se tirer d'un mauvais pas : le roi indien, jugeant qu'elle avait reçu une leçon suffisante et le laisserait en paix à l'avenir, ne crut pas utile de la poursuivre au delà du fleuve et il se retira sagement chez lui. Sémiramis ragagna Babylone, où elle trouva mille bonnes raisons pour justifier sa défaite. Au bout de quelques jours, on avait oublié les morts et chacun vantait les exploits de la reine invincible.

Mais Sémiramis savait bien que le temps était venu pour elle de régner plus paisiblement. Sur ces entrefaites, son fils Ninyas, impatient de régner, forma contre elle une conjuration, avec l'aide de quelques serviteurs du palais. La reine l'apprit à temps. Il ne s'agissait de rien moins que de l'assassiner elle-même et de destituer les principaux gouverneurs des provinces. Sémiramis, cependant, ne s'indigna pas. Elle avait assez régné. D'elle-même, elle remit le pouvoir à Ninyas et, après avoir tout réglé, elle disparut, sans que jamais personne ait su exactement où elle était allée.

Les uns prétendent qu'elle se retira dans les montagnes, où elle demeura jusqu'à sa mort. D'autres assurent qu'elle fut transformée en colombe et devint l'un des oiseaux sacrés de la déesse Astarté. Il ne manqua pas de témoins pour affirmer qu'ils l'avaient vue s'envoler, dans un grand essaim d'oiseaux blancs comme neige, et regagner la demeure des dieux.



Comment finit l'Empire de Babylone



L'EMPIRE de Babylone, qui avait été fondé par le roi Ninus, lui survécut pendant des siècles. Mais il arriva un jour où ce puissant empire finit par s'écrouler, de l'excès même de son opulence et de sa grandeur. Cela se produisit lorsque monta sur le trône le roi Sardanapale, le trentième successeur de Ninus. Sardanapale était le plus paresseux et le plus voluptueux des rois. Rarement il sortait de son palais, où il menait, jour et nuit, une vie de délices. Il aimait par-dessus tout à manger et à boire, et il lui arrivait de préparer lui-même des mets nouveaux pour satisfaire sa gourmandise. Il était le plus souvent vêtu de longues robes brodées et brochées d'or, plus convenables pour une femme que pour le souverain d'un grand empire, maître des armées et juge suprême de tant de sujets. Les provinces étaient administrées par

des gouverneurs, qui faisaient de leur mieux — ou qui volaient et pillaient, selon leur caractère. Il était fatal que, dans ces conditions, se produisît quelque catastrophe. Et voici ce qui arriva.

Un certain Arbacès, un Mède, fort brave soldat et bien au-dessus, par la noblesse de son caractère, du roi qu'il servait, fut mis par Sardanapale à la tête du contingent de troupes mèdes qui servait à Babylone. Là, il fit la connaissance d'un autre officier, qui était, lui, Babylonien, et commandait le contingent levé en Mésopotamie. Cet officier s'appelait Bélésys, et, outre ses talents militaires, il était fort versé dans la connaissance de l'astrologie — qui, de tout temps, a été pratiquée par les hommes de Chaldée. Or, il avait lu dans les astres que le Mède Arbacès était appelé par le Destin à régner sur les territoires soumis à Sardanapale. Il n'en fallait pas plus pour lancer les deux hommes dans une conjuration. Arbacès promit à son ami de lui donner, lorsqu'il serait roi, le gouvernement de la province de Babylone, et il commença à se former des amitiés parmi les autres commandants des troupes royales. Souvent il les conviait à des banquets magnifiques, souvent il leur faisait des présents, sous un prétexte ou sous un autre et, lorsqu'il se les était attachés, il leur révélait son dessein, si bien qu'il se constitua rapidement un grand nombre de partisans. Mais, avant d'agir, il voulut connaître Sardanapale, qu'il n'avait jamais vu, et, gagnant à prix d'or la

complicité d'un esclave du palais il pénétra, sans être vu, jusque dans les appartements du roi, qu'il surprit, ivre, au sein de la plus abominable débauche. A ce spectacle, il fut saisi d'un grand dégoût et se trouva confirmé dans son projet de détrôner un prince aussi indigne de régner.

En ce temps-là, les divers contingents qui formaient l'armée assyrienne étaient recrutés pour une année seulement ; l'année achevée, ils étaient renvoyés dans les provinces dont ils étaient originaires et l'on en recrutait d'autres. Lorsque le moment fut venu pour Arbacès et Bélésys de quitter leur commandement, ils se retirèrent avec leurs troupes mais, au lieu de les licencier, comme le voulait la loi, ils se mirent à parcourir le pays, excitant les habitants à la révolte et leur promettant, en échange, la liberté. Les divers commandants dont Arbacès avait fait ses amis les imitèrent et, bientôt, tout l'empire fut agité et sur le point de se soulever. Sardanapale, apprenant la chose, commença par lancer contre l'armée rebelle les troupes dont il disposait encore, et, au cours d'une première journée, lui infligea de grandes pertes. Les rebelles se retirèrent dans les montagnes, et les chefs tinrent conseil. Arbacès avait perdu courage et était d'avis d'abandonner l'entreprise, mais Bélésys leur remontra à tous que les dieux se prononçaient en leur faveur ; il parla de signes infaillibles qu'il avait lus dans le ciel avec tant d'éloquence, que les rebelles

reprirent courage et continuèrent la lutte. Mais, une seconde fois, les troupes de Sardanapale eurent l'avantage sur eux, et, cette fois, Arbacès fut blessé. L'ardeur des conjurés se ralentit sensiblement, et leurs chefs résolurent de se retirer chacun dans sa province, pour y organiser, tant bien que mal, une résistance contre les représailles que ne manquerait pas d'exercer Sardanapale. Au matin, Bélésys, qui avait passé la nuit sans dormir, à observer les astres, leur adressa une ultime prière :

— Si vous consentez, ô mes compagnons, à attendre encore cinq jours, du secours vous viendra, sans que vous fassiez rien pour qu'il arrive, et vous réussirez dans votre entreprise. Je vous promets qu'au bout de cinq jours la situation se retournera ; depuis des années que j'interroge les étoiles, je n'ai jamais vu des présages aussi clairs.

Les rebelles se concertèrent et finirent par accéder à la prière de Bélésys. L'armée de Sardanapale paraissait avoir abandonné la poursuite et ils n'avaient rien à perdre en demeurant cinq jours encore avant de se disperser. Cinq jours se passèrent dans l'inaction, et les chefs commençaient leurs préparatifs de retraite lorsque, au matin du sixième, Bélésys leur montra, dans la plaine, un point qui grossissait. C'était un cavalier venu de Bactriane, que le gouverneur de cette province envoyait à Sardanapale pour lui annoncer l'arrivée prochaine du contingent promis. Arbacès, en

apprenant cette nouvelle, décida d'aller à la rencontre des Bactres, à la tête d'une troupe rapide. Ainsi, au cas où il ne pourrait les persuader d'abandonner la cause de Sardanapale, il ne serait pas à leur merci. Après deux jours de marche, Arbacès rejoignit le contingent annoncé, mais il n'eut aucun mal à entraîner leur chef dans son parti. Déjà l'on commençait à parler, un peu partout, du courage et des vertus d'Arbacès, que l'on opposait à la mollesse et à l'abjection de Sardanapale.

Pendant qu'Arbacès menait avec succès les négociations avec le commandant des Bactres, Sardanapale, qui ignorait tout, ne songeait qu'à se réjouir des succès remportés les jours précédents. Il avait distribué à ses troupes force rations exceptionnelles, du vin en quantité et un grand nombre de bœufs, si bien que tout son camp était plongé dans l'ivresse et engourdi par la nourriture en excès. Arbacès l'apprit et comprit que l'occasion était bonne de remporter un succès. Avant que l'ordre ne fût rétabli dans le camp de Sardanapale, il donna le signal et marcha à l'attaque. Le camp du roi fut assailli de nuit, sans qu'aucun préparatif eût été fait du côté de Sardanapale. Ses soldats tombèrent comme bêtes à l'abattoir, le camp fut pris et le reste, mal éveillé, s'enfuit en désordre vers Babylone. Le lendemain, Sardanapale eut beau envoyer deux armées de secours pour tenter de rétablir la situation, les rebelles les dispersèrent et mirent le siège devant la ville.

Sardanapale comprit le danger, mais il ne fut pas ému outre mesure. Il existait en effet une très ancienne prophétie selon laquelle Babylone ne pourrait être prise aussi longtemps que le fleuve ne lui ferait pas la guerre. Comment un fleuve peut-il faire la guerre à une ville ? Sardanapale était bien sûr que jamais sa bonne ville ne céderait à aucun ennemi.

Et le début du siège parut lui donner raison. Les rebelles, dans le premier élan de leur succès, tentèrent l'assaut, mais les murailles étaient fortes, élevées, bien défendues, et les assauts furent aisément repoussés. En ce temps-là, l'on n'avait pas encore imaginé tous les engins qui servirent, depuis, à prendre les villes ; il n'y avait ni balistes pour projeter de grosses pierres et des javelots contre les défenseurs, ni béliers dont les coups finissent par ébranler les murs les plus solides, ni mantelets qui permettent aux assaillants d'approcher la base des remparts et de creuser des sapes et des mines. Sardanapale se sentait à l'abri dans sa ville et il s'imaginait que les rebelles se lasseraient, useraient leurs forces dans l'entreprise et finiraient par s'en aller.

Comme les habitants avaient accumulé dans Babylone quantité de provisions, et qu'il était toujours possible d'en faire entrer quelque peu en empruntant le fleuve, pendant la nuit, il n'était pas question de réduire la place par la famine. Le siège dura deux années, sans que l'on fît aucun progrès de part et d'autre. Les rebelles s'obstinaient, perdaient des

hommes, lançaient assaut sur assaut, et les soldats commençaient à murmurer contre leurs chefs. Arbacès avait moins confiance dans les prédictions de Bélésys, qui ne cessait de lui dénombrer avec complaisance les signes favorables qu'il lisait dans les étoiles.

Enfin, au printemps de la troisième année, la saison des pluies fut particulièrement violente. Des orages épouvantables grossirent l'Euphrate qui déborda, inonda les parties basses de la plaine et, un beau jour, le fleuve emporta d'un seul coup deux cents mètres de remparts. La prédiction était accomplie : la rivière faisait la guerre à Babylone, dont les jours étaient comptés !

C'est ce que comprit Sardanapale. Aussitôt, sans attendre l'assaut final, il fit dresser sur la grande place de la ville un immense bûcher où il entassa ses trésors et où il fit monter ses femmes, ses enfants, ses serviteurs favoris, avant d'y prendre place lui-même. C'est ainsi que périt dans les flammes le dernier roi assyrien de Babylone.

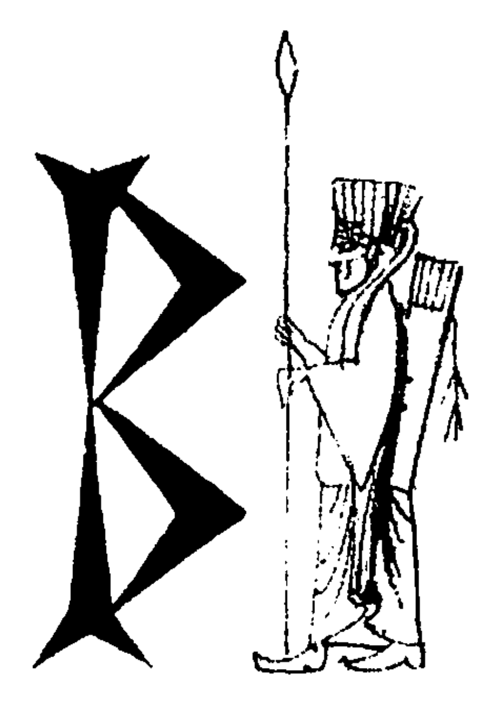
Arbacès et les siens n'eurent plus qu'à pénétrer dans la ville. Ils étaient maîtres de la place, un roi Mède succédait au tyran ! Un empire vieux de cinq cents ans s'écroulait, parce que le roi qui en avait la garde n'avait pas su le défendre, tant il est vrai que les vices du prince empêchent qu'il soit respecté par ses sujets, et un roi qui n'est pas respecté ne peut plus conserver son pouvoir.

Après la mort de Sardanapale, les différentes provinces de l'empire retrouvèrent chacune leur liberté. Babylone ne fut plus qu'une ville trop grande pour ses habitants. Là où s'élevaient autrefois des palais et des temples, les bergers vinrent garder leurs troupeaux ; les maisons tombaient en ruine, l'herbe les envahissait. La capitale prestigieuse de Sémiramis ne fut plus, au bout de quelques années, qu'une bourgade indolente, endormie à l'ombre des palmiers.



ÉPILOGUE

La dernière révolte



ABYLONE était soumise aux Perses depuis de longues années, mais l'esprit d'indépendance demeurait dans la ville. Le roi Darius régnait alors sur les Perses et, depuis longtemps, des préparatifs secrets avaient lieu pour délivrer Babylone du joug étranger, dès que les circonstances le permettraient. Les notables et tous les princes babyloniens avaient entassé dans leurs demeures toutes sortes de provisions, de façon à pouvoir soutenir, le moment venu, un siège de longue durée.

Or, au début du règne de Darius, le royaume perse connut une période d'anarchie, et les Babyloniens jugèrent que le roi avait assez à faire par ailleurs pour que leur révolte eût quelque chance d'aboutir. Et, au jour convenu, la rébellion éclata. Elle commença par

une action atroce, mais nécessaire, qui prouvait bien la détermination des conjurés. Dans chaque famille, on massacra toutes les femmes, sauf la mère et, par famille, une autre femme, que l'on jugea utile au maintien de la maison ; les autres furent mises impitoyablement à mort, pour diminuer le nombre des bouches inutiles et alléger la tâche des combattants.
Puis les Babyloniens tuèrent les soldats de la garniso
perse et se déclarèrent en état de rébellion.

En apprenant cela, le roi Darius réunit toutes se
forces et entra en campagne contre Babylone. Il mi
le siège devant la ville, dont ses défenseurs avaien
réparé tant bien que mal les murailles, et commenç
les opérations. Mais les Babyloniens se moquaien
ouvertement de lui. Ils avaient coutume de braver le
Perses en les défiant du haut des murs, tout en s
livrant contre eux à des gesticulations injurieuses.

Un jour, un Babylonien, inspiré sans doute par le
dieux, s'écria :

— Pourquoi rester ici, ô hommes de Perse, au lie
de vous en aller ? Vous ne prendrez la ville que le jou
où les mules auront eu des poulains.

Il voulait dire, évidemment, que ce jour ne viendrai
jamais, car chacun sait que les mules ne sont pa
comme les juments, qu'elles ne conçoivent pas et n'on
jamais de poulains. Et les Perses n'étaient pas loin d
lui donner raison, car il y avait un an et sept mois qu
leur armée était campée devant Babylone, sans avoi

accompli aucun progrès. Pendant ce temps, les affaires du royaume languissaient, et Darius songeait à retourner chez lui. Il avait tenté en vain tous les artifices pour réduire la ville, allant jusqu'à faire pénétrer, par le fleuve, des groupes de soldats sur des radeaux, mais les Babyloniens les avaient surpris et en avaient fait un grand massacre.

Or, voici qu'au vingtième mois du siège, chez un Perse nommé Zopyre, qui était l'un des principaux dignitaires de la cour de Darius, l'une des mules servant au transport mit bas et eut un poulain. Le prodige était si incroyable que Zopyre ne voulut pas d'abord y croire. Il dut pourtant se rendre à l'évidence, lorsqu'il vit la mule avec son petit, dans l'étable. Alors, il interdit à tous ses serviteurs de raconter l'aventure à qui que ce fût et, pendant plusieurs jours, il se plongea dans de grandes réflexions. Pour lui, les dieux avaient voulu prendre au mot le Babylonien railleur et ils annonçaient ainsi la chute prochaine de la ville. Et si le prodige s'était produit chez lui, c'est que les dieux voulaient qu'il fût lui-même l'artisan de la victoire. C'est pourquoi il se rendit auprès du roi Darius et lui demanda si la prise de Babylone lui tenait vraiment à cœur. Et Darius lui répondit qu'il n'avait pas de plus cher désir. Zopyre rentra dans son camp et réfléchit au rôle qu'il pourrait jouer dans la prise de la ville. Et, peu à peu, il en vint à concevoir un plan très hardi, et que voici : il commença par se faire cruellement

mutiler par ses serviteurs, se faisant couper le nez et les oreilles, comme c'était alors la coutume à l'égard des grands criminels et il se fit fouetter, de telle façon que tout son dos fût profondément marqué de cicatrices indélébiles, et, dans cet état, revint trouver Darius.

En le voyant, le roi entra dans une grande colère et lui demanda qui avait été assez hardi pour mutiler de la sorte un dignitaire de sa cour.

— Personne, répondit Zopyre, n'aurait ce pouvoir, sinon toi, et personne ne m'a traité ainsi, que moi-même, pour ton service. Je ne puis supporter plus longtemps que les Babyloniens se moquent ouvertement des Perses derrière leurs murailles.

— Mais, insensé, s'écria Darius, en quoi les mutilations que tu t'es infligées peuvent-elles aider à mettre les Babyloniens à la raison ? As-tu donc perdu le sens ?

— Roi, dit alors Zopyre, il est trop tard pour reculer ; si je t'avais d'abord soumis mon projet, tu t'y serais opposé, mais je n'ai plus besoin que de ton concours pour prendre la ville. Dans l'état où je suis, il ne me sera pas difficile de passer pour transfuge de ton armée. Les Babyloniens, en me voyant arriver à la porte de la ville, n'auront aucun mal à croire que j'ai de sérieuses raisons de t'en vouloir — car je leur dirai que tu es responsable de mes mutilations, et que je me réfugie auprès d'eux pour fuir ta colère. Crois-moi, je les persuaderai aisément, et ils me confieront quelque commandement. Et voici ce que j'attends alors

de toi : dix jours après que j'aurai pénétré dans la ville, prélève sur ton armée un millier d'hommes, parmi les troupes les moins solides, celles dont la perte te sera le moins sensible, et envoie-les attaquer la porte de Sémiramis. Dix jours plus tard, fais-en autant, avec deux mille autres, que tu placeras en face de la porte de Ninive. Vingt jours plus tard encore, tu en conduiras quatre mille en face de la porte de Chaldée. Veille bien, chaque fois, à ce que ces troupes soient peu armées, qu'elles n'aient ni lances, ni arcs, ni cuirasses, et n'aient pour se défendre que leur épée. Mais, vingt jours après encore, fais donner l'assaut général, cette fois avec toutes tes forces, et place les Perses, qui sont les meilleurs soldats et les plus solides de toute ton armée, en face des portes de Bélos et de Kissos. Les succès que j'aurai valus aux Babyloniens lors des combats précédents m'auront certainement acquis alors dans la ville une position telle qu'il ne me sera pas difficile d'ouvrir les portes et d'admettre tes soldats. Ensuite, les Perses et moi, nous saurons faire le nécessaire.

Le lendemain, Zopyre quitta le camp de Darius au petit jour et, en se cachant, comme un véritable transfuge, il se rendit devant une porte de la ville et demanda à la sentinelle de le faire entrer. L'officier de garde l'interrogea aussitôt ; Zopyre lui dit qui il était et lui raconta qu'il fuyait la colère de Darius, puis il lui montra ses mutilations. En le voyant tout sanglant, l'officier ne s'imagina pas un instant que tout cela

n'était que mensonge, et il l'introduisit dans la place. On conduisit ensuite le transfuge devant le conseil des insurgés, à qui il conta la même histoire, et il ajouta qu'il se faisait fort de déjouer les projets du roi, qu'il connaissait bien, les ayant discutés avec Darius la veille encore.

Les insurgés décidèrent de le mettre à l'épreuve et lui confièrent un corps de troupe. Et tout se déroula comme Zopyre l'avait prévu. Dix jours plus tard, il faisait une sortie et n'eut aucun mal à massacrer les mille soldats que lui opposa Darius. Et ce premier exploit le fit valoir auprès des Babyloniens. Dix jours après encore, nouvelle sortie, et nouveau succès : cette fois, l'on compta deux mille morts. Vingt jours passèrent, et Zopyre remporta encore une victoire, cernant et massacrant les quatre mille hommes envoyés par Darius. La popularité de Zopyre fut grande à Babylone. L'on ne jurait plus que par lui, et les chefs insurgés le nommèrent commandant de toute l'armée et le chargèrent de garder les murailles. A ce titre, il se vit confier les clefs des portes. Désormais, le sort de la ville était entre ses mains. Aussi, le jour fixé étant venu, Zopyre ouvrit les portes de Bélos et de Kissos et introduisit les bataillons perses dans la place. Et c'est ainsi que Babylone fut prise pour la seconde fois.

La répression de Darius fut impitoyable. Babylone fut démantelée ; trois mille parmi les meneurs de la révolte furent empalés, et Zopyre devint gouverneur

du pays. Mais nul ne sait s'il méritait plus d'éloges pour s'être mutilé volontairement afin de mieux servir son pays ou si son acte n'avait été qu'une trahison indigne d'un homme libre, puisqu'il avait commencé par se défigurer afin de mieux capter une confiance dont il avait ensuite vilainement abusé. Et le roi Darius, tout en l'honorant grandement, se plaisait à répéter qu'il eût mieux aimé que Zopyre ne se fût pas traité de cette façon ignominieuse, plutôt que de devenir le maître de vingt villes comme Babylone.



Comment les Mèdes se donnèrent un roi



IL y avait cent vingt-cinq ans que les Assyriens dominaient l'Asie quand les Mèdes se révoltèrent et, les premiers parmi tous les peuples vassaux, reconquirent leur liberté. Peu à peu, leur exemple fut suivi, et, bientôt, l'empire d'Assyrie ne fut plus qu'un souvenir. L'Asie était divisée en peuples libres, ce qui était un grand bien, après l'esclavage que, jusque-là, avaient fait régner les Assyriens. Mais cela n'allait pas non plus sans quelques inconvénients. Et le principal était l'anarchie qui se mit partout. Mais, nulle part, elle ne fut aussi totale que chez les Mèdes.

Les Mèdes, en effet, vivaient dispersés dans des villages, et rares étaient ceux d'entre eux qui respectaient les lois. Le plus fort avait raison et s'emparait de ce qu'il voulait. Or, il se trouva un Mède ambitieux,

nommé Déiokès, qui désirait régner sur ses concitoyens. Et, pour arriver à ses fins, il usa d'un singulier moyen : il affecta, en tout, de se montrer le plus juste des hommes. Au début, il lui en coûta beaucoup ; il perdit ainsi de belles occasions de s'enrichir, aux dépens de ses voisins ; il lui arriva même de donner de l'argent à de plus pauvres que lui ; bref, au milieu de l'injustice générale, Déiokès devint vite célèbre. Et les gens de son village, lorsqu'ils avaient quelque contestation, prirent l'habitude de lui soumettre leur difficulté et d'accepter sa décision. Et comme chacun se déclarait satisfait de ses sentences, on vint vers lui de toutes parts, comme les gens courent pour consulter un médecin célèbre. Ce fut, dans le village, un défilé ininterrompu de plaideurs, venus de tous les coins de la Médie. Et lui, dans la cour de sa maison, jugeait, jugeait, tout le jour et toute l'année. Si bien qu'il ne pouvait plus s'occuper de ses propres affaires, et que ses champs n'étaient plus cultivés, que son bétail se perdait, par la négligence des bergers. Bref, Déiokès était visiblement en train de se ruiner. Au bout de quelque temps, il alla trouver les gens de son village et leur dit :

— Compagnons, mes champs ne sont plus cultivés, mes troupeaux diminuent. Quelle est la cause, à votre avis, de ce qui m'arrive ?

Les concitoyens de Déiokès lui dirent que, selon eux, il se montrait quelque peu négligent de ses propres

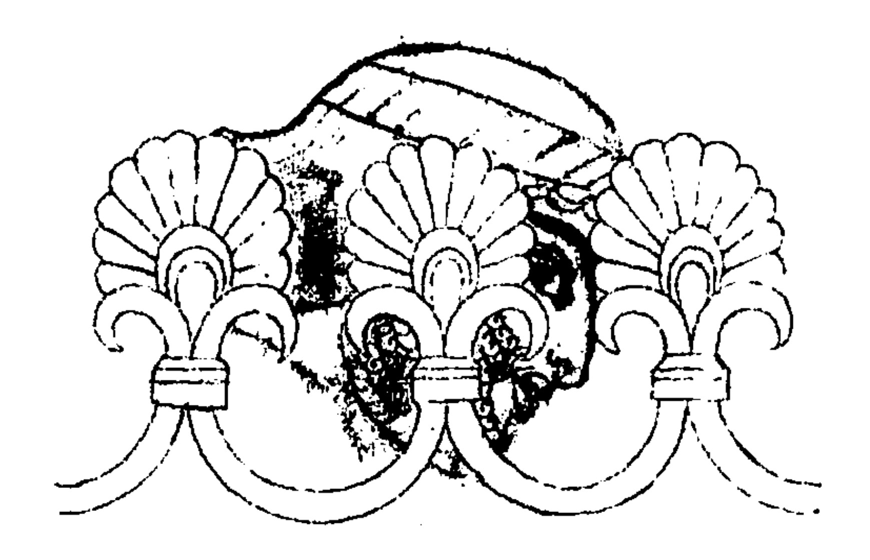
affaires, et qu'il passait trop de temps à s'occuper de celles des autres. Déiokès parut fort frappé de cette remarque et il leur demanda conseil. Les autres répondirent que, s'ils étaient lui, ils n'accepteraient plus de rendre des sentences. Et, Déiokès, dès le lendemain, ferma sa porte et ne voulut plus écouter les plaideurs.

La conséquence de sa décision ne tarda pas à se faire sentir. Le désordre, la violence, l'injustice, furent bientôt pires, dans tout le pays, qu'ils n'avaient jamais été. Au bout de quelque temps, les Mèdes se rassemblèrent et délibérèrent sur les moyens de ramener l'ordre. Il y avait là quelques amis de Déiokès, qui insistèrent habilement sur l'utilité qu'il y aurait à charger un homme aussi juste du gouvernement, et cette opinion prévalut. Tout le monde se déclara partisan d'établir la royauté et d'en faire hommage à Déiokès.

Déiokès ne se fit guère prier pour accepter et, tout de suite, demanda des gardes, un palais ; quand il eut tout cela, il voulut fonder une ville — celle qui, plus tard, s'appela Ecbatane. Il l'entoura de plusieurs enceintes fortifiées et la construisit aussi magnifique qu'il put. Lui-même se bâtit, au centre, sur la plus haute colline, une forteresse imprenable et il enjoignit au menu peuple d'habiter en dehors des murailles. Et il imagina aussi une coutume singulière, que les rois mèdes pratiquèrent jusqu'à la fin de leur empire : il établit que nul n'aurait le droit de l'approcher, mais que l'on communiquerait avec lui par des messagers.

Il interdit également de tousser, de se moucher ou de rire en sa présence. Déiokès, en établissant cette étiquette bizarre, savait ce qu'il faisait. Il se doutait bien que les voisins de son village, qui l'avaient connu autrefois, risquaient de ne pas le prendre au sérieux. Il craignait leurs moqueries et aussi leur jalousie. En se cachant à tout le monde, au contraire, les gens s'accoutumeraient à l'idée qu'il était d'une autre nature qu'eux-mêmes et accepteraient plus volontiers sa tyrannie. Et c'est bien ce qui arriva. Au bout de quelques années, tout le monde perdit le souvenir de Déiokès le villageois et l'on s'habitua à révérer comme un dieu sur terre le personnage mystérieux qui vivait dans le palais fortifié, au plus haut de la colline.

Telles furent les origines, dit-on, de la royauté chez les Mèdes : un ambitieux habile, qui sut être hypocrite jusqu'au bout.



L'enfance du roi Cyrus



N ce temps-là régnait sur les Mèdes le roi Astyage. Astyage avait une fille, nommée Mandane, qu'il aimait beaucoup. Mais il arriva que, lorsque Mandane était encore petite, Astyage eut un rêve. Il la vit en songe étendue sur le sol, et de son corps sortait un pied de vigne immense, qui grandissait, grandissait, au point de recouvrir toute l'Asie. Astyage fut inquiet et convoqua ses devins — que, chez les Mèdes, on appelle des mages. Les mages vinrent, tinrent longuement conseil, hochèrent la tête un grand nombre de fois, prirent un air entendu et déclarèrent au roi qu'il avait bien fait de les consulter, que l'affaire était d'importance, et qu'on ne prenait jamais trop de précautions en pareille matière. Astyage, impatienté, finit par leur demander ce que signifiait son rêve. Alors, le plus âgé parmi les devins prit la parole.

— Roi, dit-il, je crains fort que ce rêve ne présage un malheur. Ta fille Mandane est en âge de se marier ; et il est vraisemblable que tu ne tarderas pas, ensuite, à être grand-père. Mais, prends garde : le fils qui naîtra d'elle doit s'emparer du pouvoir, à tes dépens. Les dieux t'envoient ce présage pour que tu prennes les mesures nécessaires.

Resté seul, Astyage réfléchit et se dit que, peut-être, le meilleur moyen de conjurer le sort était de donner Mandane en mariage non pas à un roi ou à un prince du voisinage, mais à un sujet. Il choisit pour cela un Perse, de bonne maison bourgeoise, nommé Cambyse. Le peuple des Perses était alors soumis aux Mèdes, et il y avait peu de vraisemblance que le fils d'un simple bourgeois, dans un peuple vassal, pût jamais créer des embarras à son grand-père. Mandane épousa donc Cambyse.

Quelque temps plus tard, Mandane fit savoir à son père qu'elle allait mettre au monde un enfant. Et, la nuit même où le messager partait de chez Mandane pour aller trouver Astyage, celui-ci, une nouvelle fois, eut le même songe qui l'avait si fort inquiété. Et, le matin, lorsque le messager de sa fille lui apporta la nouvelle, il ne douta plus que les dieux n'eussent renouvelé leur avertissement. Cette fois, il eut sérieusement peur. Il se dit qu'après tout, même un fils de bourgeois pouvait susciter une révolte, et, à plus forte raison, s'il appartenait, par son père, à une nation

vassale. Après tout, la précaution qu'il avait cru prendre risquait de se retourner contre lui. Il résolut, si sa fille avait un fils, de ne pas le laisser vivre.

Et Mandane eut un fils.

Dès qu'il le sut, Astyage appela près de lui un grand seigneur mède, qui était son homme de confiance, et un peu comme son premier ministre, et lui dit :

— Harpage (c'était le nom de cet homme), je vais te charger d'une mission importante. Tâche de l'accomplir très exactement ; si tu trompes ma confiance, sache bien que tu te prépares de mauvais jours.

Et, comme Harpage protestait de son dévouement, Astyage l'interrompit :

— Je sais, je sais. Attends ce que je veux te dire. Tu sais que ma fille Mandane vient de mettre au monde un fils. Ce fils, je t'ordonne d'aller le prendre, de l'emporter avec toi et de le tuer. Ensuite, enterre-le, de la façon qui te semblera la plus convenable.

Harpage fut quelque peu troublé par cet ordre. Il promit cependant de l'exécuter. Il se rendit chez Mandane, que son père avait avertie directement de ce qu'elle aurait à faire. Là, des servantes remirent à Harpage le petit enfant, paré comme un cadavre que l'on porte en terre. Harpage prit l'enfant, l'enveloppa dans un pan de sa longue robe et se rendit chez lui. Lorsqu'il fut en présence de sa femme, tous les serviteurs éloignés, il sortit le nouveau-né de sa cachette et le montra. Et il raconta à sa femme, qui s'étonnait,

l'ordre que lui avait donné Astyage. Il ne pouvait s'empêcher de verser des larmes, tant l'enfant était beau, paraissait bien vivant — et lui-même était père d'un garçon qui se trouvait à peu près du même âge. Quand elle le vit si ému, sa femme lui demanda :

— Et qu'as-tu l'intention de faire ?

Et Harpage répondit :

— Je ne veux pas exécuter les ordres du roi. Je ne veux pas m'associer à un tel meurtre. Je ne pourrais en supporter l'idée. Et, d'ailleurs, ce serait de ma part une folie. Mandane sait que son père m'a ordonné de tuer cet enfant. Or Astyage est vieux, et Mandane est sa seule fille. S'il venait à mourir, Mandane obtiendrait le pouvoir. Ne crois-tu pas que son premier soin serait de faire périr le responsable de la mort de son fils ? Je cours les plus grands dangers si je sauve la vie de cet enfant, mais je suis perdu si je le supprime moi-même. Je ne puis que confier le soin de le faire à quelque serviteur d'Astyage, qui en portera la responsabilité.

Harpage savait bien que le roi ne l'avait chargé de commettre une telle action que pour s'éviter à lui-même la souillure que constitue l'assassinat d'un enfant de sa propre lignée. Mais, pour sauver sa propre vie, il était prêt à enfreindre les ordres. Il espérait agir assez habilement pour se tirer d'affaire. Et sa femme l'encouragea à enfreindre les ordres du roi. Tant les mortels, lorsqu'ils s'imaginent être sages, ne font sou-

vent qu'accomplir, sans le savoir, les desseins de la Destinée !

Harpage alla trouver, dans la montagne, un bouvier d'Astyage, nommé Mitradatès, qui vivait là-haut, dans une cabane, avec une femme nommée Spaco. La montagne où Mitradatès et Spaco gardaient les troupeaux du roi était située au nord de la ville d'Ecbatane (qui était la capitale d'Astyage), dans la direction de la Mer Noire, que les Grecs appelaient alors Pont-Euxin. C'était un pays de forêts, infesté de bêtes fauves, et à peu près vide d'habitants. Harpage alla donc trouver Mitradatès et lui dit :

— Astyage t'ordonne de prendre cet enfant et de le déposer dans la montagne, dans un endroit désert, pour qu'il périsse promptement. J'ajoute, de sa part, que, si tu ne fais pas mourir cet enfant, si tu t'arranges pour le sauver, d'une façon quelconque, c'est toi qui mourras. Et ta mort ne sera pas douce. Je reviendrai m'assurer que les ordres du roi ont bien été exécutés.

Le bouvier s'inclina, reçut l'enfant et prit, tout pensif, le chemin de sa cabane.

Or, les dieux avaient voulu que, vers ce même temps, Spaco eût mis au monde un garçon. Pendant l'entrevue de son mari avec Harpage, elle était enfermée chez elle. Mais, lorsqu'il rentra, elle lui demanda ce qu'il avait fait. Et lorsqu'il lui dit de quelle mission affreuse l'avait chargé Harpage, Spaco eut la curiosité de voir l'enfant. Comme Harpage, elle fut séduite par la beauté

de ce nouveau-né, condamné à une mort affreuse. Elle se mit à pleurer et à supplier son mari de ne pas le faire mourir. Et Mitradatès était fort ennuyé. D'une part il aimait beaucoup sa femme, mais, d'autre part, il se rappelait les menaces d'Harpage. Et il savait qu'elles étaient sérieuses, car, en ce temps-là, on ne plaisantait pas avec les ordres des rois et leur volonté était la seule loi.

De plus, bien qu'Harpage ne lui eût pas dit de qui cet enfant était le fils, il n'avait pas laissé de s'en informer auprès des gardes de sa suite, qui lui avaient chuchoté, sous le sceau du secret, que c'était le fils de Mandane et son propre petit-fils que le roi voulait supprimer. Mitradatès raconta la chose à sa femme et ajouta qu'il ne pouvait sauver l'enfant, car Harpage s'assurerait de sa mort, et qu'il faudrait bien présenter le cadavre.

A ces mots, Spaco se prit à pleurer plus fort et, comme Mitradatès lui en demandait la raison, elle lui avoua que l'enfant qu'elle avait eu était mort en son absence, et que son corps était à peine refroidi. Pourquoi ne pas élever le fils de Mandane, et montrer à Harpage le cadavre de son fils à elle ? Mitradatès n'était pas très satisfait de cette proposition, mais Spaco insista tellement, elle versa tant de larmes, elle se montra si insupportable que, pour avoir la paix, et, peut-être aussi, soulagé, dans sa conscience, de ne pas avoir à commettre un meurtre aussi abominable, le

bouvier consentit à tout ce qu'elle voulait. Il remit à Spaco l'enfant de Mandane, tandis que son propre fils était paré de tous les beaux langes qui entouraient l'enfant royal, déposé dans la corbeille qui avait servi à amener celui-ci d'Ecbatane, et abandonné dans la montagne.

Trois jours plus tard, Mitradatès descendit à Ecbatane et dit à Harpage que l'enfant était mort, et qu'il était prêt à lui montrer son cadavre. Harpage envoya avec lui deux de ses gardes de confiance, qui accompagnèrent le berger, et assistèrent à l'enterrement du petit être, que la dent des fauves, le bec et les serres des oiseaux avaient rendu méconnaissable. Les gardes s'en retournèrent satisfaits, rendirent compte à Harpage de leur mission, et chacun fut persuadé que le fils de Mandane était mort.

Mais, pendant ce temps, Spaco, en réalité, l'entourait de soins diligents et le nourrissait comme son fils. Elle lui avait donné un nom quelconque — que l'histoire n'a pas retenu — et chacun croyait que c'était vraiment son fils.

Les fils de bergers vivent heureux dans la montagne ; ils jouent, au village, avec les autres petits garçons, et leurs jeux sont ceux de tous les petits garçons du monde, et dans tous les temps. Dans le village où Mitradatès et Spaco passaient la mauvaise saison, les enfants aimaient à jouer au Roi et aux Sujets. Or, un jour, les enfants du village avaient choisi comme roi

le fils de Mitradatès, parce qu'il était le plus fort, le plus courageux et aussi le plus aimé de tous. Le jeu allait son train. L'enfant avait désigné un premier ministre, des serviteurs, des gardes, et avait ordonné aux autres de lui construire un palais, avec des pierres et des feuillages.

Et il se trouva qu'un des enfants qui prenaient part au jeu était le fils d'un notable du pays, qui avait trouvé fort mauvais que l'on choisît pour roi le fils d'un bouvier et que lui-même, dont le père était mille fois plus important, ne fût qu'un sujet. Aussi exécutait-il de mauvaise grâce les ordres qui lui étaient donnés. Finalement, il refusa tout net. Alors le roi pour rire se fâcha réellement, fit saisir le garçon par ses gardes et lui appliqua le fouet très sérieusement. Le garçon, dès qu'il fut lâché, se sauva en hurlant, et alla se plaindre à son père. Comme il était assez mal en point, son père, qui s'appelait Artembarès, fut fort en colère. Il se précipita, séance tenante, chez Astyage et lui demanda justice.

Astyage, après avoir constaté que le fils d'Artembarès avait été effectivement fort maltraité, envoya chercher son bouvier et son prétendu fils. Lorsque tout le monde fut arrivé, Astyage commença, en s'adressant au coupable :

— C'est toi, un fils de bouvier, qui as osé traiter de la sorte le fils d'un de mes amis ?

Et le garçon, sans se laisser démonter, répondit :

— Maître, je l'ai traité comme il le méritait. Les camarades, au village, m'avaient fait roi ; et celui-ci me désobéissait. Tous les autres exécutaient mes ordres, mais lui, il faisait exprès de se moquer de moi. Je l'ai puni. Si je te semble avoir eu tort, à toi qui es un vrai roi, je suis prêt à subir le châtiment que tu voudras.

Astyage, en voyant ce garçon décidé et franc, se sentit tout à coup saisi d'un doute. Il le regarda plus attentivement et à mesure qu'il l'examinait, il lui sembla reconnaître sur son visage ses propres traits. Ce garçon avait une dizaine d'années ; c'était le temps qui s'était écoulé depuis la naissance du fils de Mandane. Est-ce que par hasard ?... Mais non, le fils de Mandane était certainement mort. Un instant, Astyage eut peur de ce fantôme qui semblait renaître d'un passé qui, parfois, lui faisait horreur. Astyage, comme fasciné par l'enfant, resta longtemps silencieux. Autour de lui, les assistants se taisaient ; aucun n'osait rompre le silence, qui devenait de plus en plus pesant. A la fin, le roi se ressaisit. Il se souvint de l'affaire qu'il avait à juger. Aussi, se tournant vers Artembarès et son fils, il leur dit d'avoir confiance, et qu'il vengerait leur honneur. Puis, il les pria de se retirer.

Seul avec le bouvier, il commença de l'interroger. Où avait-il pris l'enfant qu'il avait avec lui ? L'autre assura que c'était son fils, et celui de sa femme Spaco. Astyage répondit que, s'il parlait ainsi, il s'exposerait

à subir la question, car il n'aimait pas les menteurs, et son bourreau saurait bien lui arracher la vérité. Puis il fit signe à ses gardes de prendre Mitradatès et de le mettre à la torture. Alors, devant cette menace, le pauvre bouvier cria qu'il dirait toute la vérité. Il raconta toute l'affaire, et termina en implorant la pitié du roi.

Astyage, maintenant qu'il savait tout, ne se soucia plus du bouvier, qui partit sans demander son reste, laissant dans le palais son prétendu fils. Mais il fit mander Harpage et, lorsque celui-ci fut arrivé, il lui demanda simplement :

— Harpage, de quelle façon as-tu fait périr le fils de ma fille ?

Harpage, qui savait par des serviteurs tout ce qui se passait au palais et qui n'ignorait pas que l'on y avait vu, ce jour-là, le bouvier Mitrabatès, comprit aussitôt de quoi il s'agissait et, sans essayer de mentir, répondit :

— Seigneur, lorsque l'on m'eut remis l'enfant, je cherchai la façon de le faire disparaître sans devenir moi-même un meurtrier, et le mieux me parut être de le confier à l'un de tes bouviers qui l'exposerait dans la montagne. Je le chargeai donc d'exécuter ton ordre, et je le menaçai d'un terrible châtiment s'il ne faisait pas ce que je lui disais. Au bout de trois jours, il revint et m'annonça que l'enfant était mort. J'envoyai alors deux gardes qui l'accompagnèrent dans la montagne, et à qui il montra le cadavre d'un enfant à moitié dévoré

par les bêtes. Il leur jura que c'était celui que je lui avais remis. Et, en présence de mes gardes, il l'enterra. Voilà, Seigneur, comment la chose s'est passée, et comment est mort l'enfant.

Astyage sut que son conseiller disait vrai, puisque ses paroles confirmaient celles du bouvier. Mais il lui rapporta les aveux de celui-ci, et tous deux surent que l'enfant avait survécu.

— Pourtant, continua le roi, ce qui est arrivé est bien. J'étais fort affligé de la mort de cet enfant. Ta conduite a eu un heureux effet. Elle m'a délivré d'un remords. Aussi je pense qu'il faut remercier les dieux, et, pour cette raison, je te demande de bien vouloir dîner avec moi aujourd'hui. Mais, auparavant, pour donner à ce petit-fils retrouvé un compagnon digne de lui, je te serais reconnaissant de faire venir, au plus vite, ton propre fils au palais.

Harpage n'en croyait pas ses oreilles. Il s'attendait au pire, et voici que le roi se montrait bienveillant au point de l'inviter à dîner ? Il courut chez lui et, sans désemparer, commanda à son fils d'aller au palais se mettre à la disposition du roi.

Astyage, en agissant de la sorte, dissimulait ses véritables sentiments. Il était fort irrité, au fond de lui-même, contre Harpage. Et il désirait le punir cruellement. Mais, d'autre part, il ne pouvait se défendre, comme il l'avait dit, d'un certain soulagement et même d'une certaine joie — sentiment bien naturel d'un

grand-père devant un petit-fils ressuscité de la sorte, contre toute espérance. Il se disait aussi que le Destin s'était sans doute accompli, et que, comme il arrive, ce qui avait paru, de loin, être une terrible menace, s'était, en fait, transformé en quelque chose d'insignifiant. Les devins avaient prétendu que le fils de Mandane devait régner. Eh bièn ! il avait été roi, puisque les enfants l'avait élu pour régner sur eux. Les dieux avaient tourné en plaisanterie ce qui l'avait si fort effrayé.

Mais le roi demeurait embarrassé au sujet de son petit-fils. Qu'allait-il en faire ? Il convoqua de nouveau les mages qui avaient expliqué son rêve, autrefois, et leur soumit le cas. Les mages furent d'avis que l'oracle s'était réalisé et qu'Astyage n'avait plus rien à craindre. Et cette réponse sauva la vie de Cyrus.

Astyage le renvoya chez ses vrais parents, où il grandit, et devint un homme accompli. Plus tard, avec l'aide d'Harpage, il se révolta contre son grand-père et le détrôna. Il ne put y réussir qu'en soulevant les Perses contre la domination des Mèdes, et c'est ainsi que les seconds perdirent la suprématie, au profit de leurs anciens esclaves. Le rêve d'Astyage se trouva entièrement accompli, et toute l'Asie vit bien qu'il était impossible de tromper le Destin, même à un roi tout-puissant.

Histoire de Crésus



Au temps où les Grecs avaient fondé des colonies tout le long de la côte d'Asie, régnait à Sardes, en Lydie, un roi nommé Crésus. Crésus était ambitieux, et il ne voulut pas se contenter du royaume de ses pères. Il commença par soumettre toutes les villes grecques et força les habitants à lui payer tribut. Il aurait même voulu étendre son pouvoir aux îles, qui sont fort nombreuses dans cette région, et, déjà, il avait commencé à construire une flotte dans ce but, mais ses conseillers lui remontrèrent qu'il allait au-devant d'un désastre : ses soldats, lui dirent-ils, étaient habiles à combattre sur terre, mais ils n'étaient nullement des marins, tandis que les Grecs des îles étaient, dès leur enfance, accoutumés à monter sur des bateaux, à ruser avec les courants et les vents ; sans aucun doute, ils auraient l'avantage dans une

guerre contre lui. Et, bien malgré lui, Crésus abandonna son projet.

Vers ce moment, et alors que son royaume était au comble de la prospérité, Crésus voyait venir à lui beaucoup de voyageurs grecs, en quête de nouveauté. Beaucoup de sages parmi les Grecs défilèrent ainsi à sa cour, pour s'instruire. Le plus célèbre d'entre eux fut l'Athénien Solon qui, après avoir donné des lois à sa patrie, avait décidé de s'éloigner un peu pour laisser à ses compatriotes le temps de s'habituer aux lois qu'il avait instituées sans entendre leurs récriminations. Crésus fut charmé d'accueillir un hôte aussi illustre et aussi sage. Il lui fit donner un appartement dans le palais et chargea ses serviteurs de lui faire tout visiter, sans rien excepter, même les salles secrètes où l'on enfermait les trésors.

Solon vit tout, les pierreries entassées, les lingots d'or, les statues de métal précieux, les étoffes teintes de pourpre, les meubles enrichis d'ivoire, bref, tout ce qui fait la magnificence des rois, et que Crésus possédait en abondance.

Quand il eut tout bien regardé, et que l'on eut rapporté à Crésus que l'étranger avait tout vu, le roi le fit venir et lui dit :

— Athénien, mon hôte, le monde entier parle de ta sagesse et de ta science ; je sais que tu as vu beaucoup de pays, puisque le désir de t'instruire t'a fait pénétrer jusqu'au fond de l'Egypte, et que tu as entendu, de

leur bouche même, la doctrine des savants de ce pays. Dis-moi, maintenant : dans tous les pays que tu as visités, as-tu déjà vu un homme dont tu puisses dire qu'il est le plus heureux du monde ?

Le bon Crésus, fort satisfait de sa puissance et de sa richesse, s'imaginait que l'Athénien s'empresserait de déclarer qu'il avait vu cet homme et que, dans le monde entier, il n'y avait pas un mortel plus heureux que le roi Crésus. Solon, pourtant, ne répondit pas ce que l'autre attendait.

— Oui, Roi, dit-il, l'homme le plus heureux du monde fut l'Athénien Tellos.

Crésus n'avait jamais entendu parler de ce Tellos, et, au fond de lui-même, il se sentit fort vexé. Aussi demanda-t-il à Solon, en s'efforçant, vainement, de paraître indifférent :

— Pourquoi donc estimes-tu que ce Tellos, que j'ignore, est l'homme le plus heureux du monde ?

Solon lui répondit alors :

— Parce que Tellos est né dans une ville libre et prospère, parce qu'il a eu des enfants, qui, à leur tour ont eu des enfants, et que Tellos les a tous vus, et que tous sont demeurés vivants. Quant à Tellos, voici quelle fut sa fin ; au cours d'une bataille entre l'armée d'Athènes et celle de leurs voisins d'Eleusis, Tellos est tombé, en combattant, au premier rang, et ses concitoyens lui ont fait des funérailles nationales, à l'endroit même où il était mort.

Crésus fut très intrigué de ce discours de Solon. Il ne voyait, dans cette vie d'un obscur Athénien, qu'une existence très ordinaire. Tandis que lui... Il continua donc d'interroger Solon, espérant l'amener à l'aveu souhaité. Mais Solon ne voulut pas flatter le roi. Il continua d'énumérer des gens heureux, tous plus obscurs les uns que les autres ; aucun n'était riche, aucun n'était roi.

A la fin, Crésus se mit en colère tout de bon et, perdant toute retenue, demanda :

— Eh bien ! et moi, Athénien ? Me méprises-tu donc au point de me préférer tant de gens inconnus, qui ont fait des choses ridicules ? Ne suis-je donc pas heureux ?

Et Solon répondit, sans se laisser démonter par l'emportement du roi :

— Crésus, tu n'ignores pas que les dieux se plaisent à déjouer les calculs des hommes et qu'ils sont jaloux du bonheur des mortels. Au cours d'une vie, il peut arriver bien des choses ! Tu es riche, c'est évident, tu as un grand royaume, des trésors, des esclaves en nombre infini. Es-tu heureux ? Je ne le sais pas. On ne pourra en juger que lorsque ta vie sera terminée. Les hommes riches ont un grand désavantage sur les pauvres : ils peuvent perdre leur fortune, et alors ils sont plus malheureux que les autres, car ils ne sont pas accoutumés à ne rien posséder. Le bonheur, Crésus, dépend de trop de choses pour qu'on puisse affirmer à la légère de quelqu'un qu'il est heureux.

Crésus, comme bien on le pense, ne fut pas satisfait de la franchise de Solon, et il le laissa partir assez froidement. Cet Athénien, pensait-il, n'était qu'un sot, de mépriser ainsi les biens présents et de se préoccuper de l'avenir.

Et la vie continua, à Sardes, plus magnifique que jamais. Crésus, pourtant, ne put échapper longtemps à la jalousie des dieux, et, peu à peu, tout ce qui faisait son bonheur commença de s'effeuiller. D'abord, il perdit l'un de ses fils. Un rêve l'avait pourtant prévenu que l'enfant mourrait de mort violente et les devins, consultés, avaient conseillé au roi d'éloigner avec soin du jeune homme tout instrument de fer. Au prix de ces précautions, on avait pu l'élever jusqu'à son adolescence.

Mais, à ce moment, il ne put échapper plus longtemps au destin. Poussé par quelque divinité, il fut pris d'une envie irrésistible d'aller à la chasse et fit si bien que son père, malgré ses pressentiments, finit par lui en donner la permission. Mais, dans la forêt, l'un de ses compagnons lança un javelot, si maladroitement qu'au lieu de frapper le sanglier qu'il visait, ce fut le fils de Crésus qui tomba.

Ce premier malheur fut bien près de décourager le roi. Pourtant, l'ambition fut la plus forte, et, son deuil terminé, il recommença à former des projets grandioses.

Or, en ce temps-là, il se trouva que le royaume des Perses connaissait de grands succès. Crésus eut peur

que leur puissance, en grandissant, ne devînt une menace pour lui-même et, dans son cœur, il décida d'entrer en guerre contre leur roi, Cyrus. Mais l'affaire était d'importance, et il ne voulut pas s'engager à la légère. Le mieux, en un cas pareil, était de consulter les dieux. Mais quels dieux ? Aussi Crésus envoya-t-il en Grèce de nombreuses députations pour mettre les oracles à l'épreuve.

Et voici ce qu'il avait imaginé pour savoir quel oracle lui dirait la vérité : les envoyés devaient tenir un compte exact des jours, depuis leur départ de Sardes ; au centième, exactement, ils interrogeraient l'oracle et lui demanderaient : « Qu'est-ce qu'est en train de faire le roi Crésus ? » Après quoi, ils reviendraient à Sardes au plus vite et répéteraient au roi la réponse qu'ils auraient obtenue.

Les divers oracles firent des réponses évasives, que l'histoire n'a pas conservée. Mais l'oracle de Delphes se distingua entre tous en rendant la réponse suivante :

« Je sais le nombre des grains de sable et les dimensions de la mer ; je comprends le muet, j'entends qui ne parle pas. Jusqu'à moi est venue l'odeur d'une tortue au cuir épais en train de cuire dans le bronze avec de la chair d'agneau ; l'airain est sous elle et l'airain est sur elle. »

Les ambassadeurs de Crésus furent bien embarrassés d'une telle réponse, à laquelle ils ne comprirent goutte, mais les prêtres de Delphes la leur avaient donnée

sérieusement, et leur rôle n'était pas de critiquer les réponses des dieux. Ils emportèrent donc ce bel oracle et retournèrent chez eux.

Lorsque tous les ambassadeurs du roi furent rentrés à Sardes, et que tous eurent remis les réponses, par écrit, dans des tablettes scellées, le roi les convoqua tous et, au cours d'une grande cérémonie, décacheta lui-même toutes les tablettes. Les réponses se succédaient, toutes plus étranges les unes que les autres, mais le roi hochait la tête ; il n'était visiblement pas satisfait.

Enfin, ce fut le tour de la réponse de Delphes. Dès le premier mot, Crésus dressa l'oreille. A la mention de la tortue, il se souleva à demi sur son trône; quand on parla de l'agneau, il bondit et, lorsqu'il fut question de l'airain par-dessus et de l'airain par-dessous, ce fut positivement du délire. Finalement, il se prosterna sur les dalles et, tourné dans la direction de Delphes, salua très humblement le dieu. Les courtisans partagèrent l'enthousiasme de Crésus, bien que pas un ne comprît quoi que ce soit à l'aventure, et que Crésus n'eût pas daigné les éclairer. Mais le roi se prosternait, tout le monde tombait le visage contre terre ; le roi sautait de joie, les courtisans étaient saisis de transports frénétiques.

Bref, il y eut grande liesse, ce soir-là, au palais, et nul ne savait pourquoi. Nul, sinon Crésus. Car voici ce qu'il avait fait : voulant imaginer une chose impossi-

ble à deviner, pour éviter qu'une bonne réponse ne fût qu'une coïncidence, il avait coupé en morceaux une tortue et un agneau et les avait mis ensemble à bouillir dans un chaudron de bronze, qu'il avait recouvert d'un couvercle en bronze également. Et l'oracle avait deviné ! Tout était donc sauvé, et Crésus avait trouvé un conseiller véridique.

De nouveau, les ambassadeurs repartirent, mais cette fois, pour Delphes ; ils apportaient au dieu des présents magnifiques : trois mille têtes de chaque espèce de bétail, des lits dorés et incrustés d'argent, des coupes d'or, des étoffes de pourpre, et quantité d'autres choses précieuses. Comme si un oracle véridique pouvait le devenir davantage en y mettant le prix ! Les sacrifices offerts, les présents déposés, les ambassadeurs interrogèrent de nouveau le dieu : Crésus devait-il faire la guerre aux Perses ?

Et l'oracle répondit que, s'il faisait la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire.

Crésus, lorsqu'il connut la réponse, fut au comble de la joie. Il ne douta pas qu'il ne fût appelé à abattre la puissance de Cyrus.

Une nouvelle fois, il consulta l'oracle, pour être encore plus sûr, et l'oracle répondit :

— Lorsque un mulet sera roi des Mèdes, alors, Lydien, fuis le long du fleuve, dans les cailloux, n'attend pas, et n'aie pas honte d'être lâche. »

Comment un mulet pourrait-il régner sur les Mèdes ?

N'était-ce pas une façon pour l'oracle de promettre à Crésus la royauté à tout jamais ? Car le temps de fuir ne viendrait pas.

Encouragé, Crésus commença la guerre. Il réunit une immense armée et marcha contre Cyrus. Une bataille eut lieu ; elle ne fut pas décisive, et chacun resta sur ses positions. Mais comme l'hiver approchait, Crésus décida de revenir à Sardes et de recommencer la guerre au printemps. Ce qu'il fit. Mais lorsqu'il fut rentré dans sa capitale et fut renvoyée la plus grande partie de ses troupes, voici que Cyrus se présenta aux portes de la ville, avec tout son monde. Malgré l'hiver, il avait décidé de continuer. Bientôt, Crésus fut assiégé. Il escomptait une longue résistance. En fait, la ville ne tint que quatorze jours, car des montagnards mèdes, au service de Cyrus, tentèrent l'escalade par un endroit très abrupt et que, pour cette raison, l'on ne surveillait pas. Un par un, des soldats s'infiltrèrent ainsi dans la ville et, finalement, les défenseurs, pris à revers, attaqués de face, durent se rendre.

Les Perses s'emparèrent donc de Sardes et, conformément aux ordres de Cyrus, qui leur avait commandé de prendre Crésus vivant, ils le firent prisonnier et le conduisirent au roi. Si Cyrus avait demandé que l'on épargnât Crésus, ce n'était nullement par bonté. Car il avait l'intention de faire périr son ennemi d'une mort cruelle, en l'immolant solennellement aux dieux de son pays. Il commença par faire préparer, dans la cour

du palais, un immense bûcher, avec toutes sortes d'objets précieux et, au sommet, il fit attacher Crésus et quatorze jeunes gens faits prisonniers en même temps que lui.

Crésus était sur le bûcher, attendant la mort ; autour, s'affairaient les gardes et les soldats, apportant qui des bûches, qui un fagot supplémentaire ; les prisonniers, autour de Crésus, gémissaient et se tordaient dans leurs liens. Cyrus était assis, à quelque distance, sur un trône magnifique, et regardait la scène. Tout à coup, il se fit un grand silence. Les gardes avaient les yeux fixés sur le roi, attendant le signal de mettre le feu au bûcher. Les prisonniers eux-mêmes, sentant que le moment suprême était venu, semblaient se recueillir. Crésus, jusque-là, n'avait rien dit. Il semblait indifférent à tout ce qui se passait. En réalité, il revoyait dans son esprit le sage Solon, et se rappelait tous les propos qu'ils avaient tenus. Comme il avait raison, cet Athénien, d'attendre pour juger du bonheur d'un homme le moment de sa mort. Crésus n'était-il pas, maintenant, le plus malheureux des mortels, lui qui avait prétendu, naguère, être le plus heureux ? Et, au milieu de ces pensées, Crésus se laissa aller, malgré lui, à soupirer tout haut le nom de Solon. Au milieu du grand silence, chacun put entendre la voix de Crésus invoquant le sage Athénien. Cyrus voulut savoir ce que signifiait ce mot et chargea un interprète d'aller l'interroger. Crésus, d'abord, ne voulut pas répondre et garda obstinément

le silence. Il se bornait à jeter sur ses vainqueurs des regards méprisants. Enfin, cédant aux instances du roi, il répondit :

— C'est le nom d'un homme que j'ai autrefois connu, et je désirerais, plus que tout, qu'il fût aussi connu de tous les rois du monde.

Les interprètes rapportèrent à Cyrus ces paroles vraiment mystérieuses. Cyrus fut de plus en plus intrigué et envoya demander des éclaircissements à son prisonnier. Et Crésus lui raconta la visite de Solon et la façon dont il avait refusé d'appeler heureux un roi au comble de sa puissance, parce que les affaires humaines sont trop inconstantes pour que l'on puisse juger de l'avenir par le présent. Et, ajoutait Crésus, il avait bien raison !

Au moment où il terminait ce récit, le bas du bûcher brûlait déjà, et il montait des bords une épaisse fumée, entremêlée de flammes. Mais, lorsque Cyrus eut entendu, de la bouche des interprètes, l'histoire de Solon, il réfléchit qu'après tout il n'était lui-même qu'un homme et qu'il était bien audacieux de livrer aux flammes un autre homme qui avait connu, il n'y avait pas si longtemps, une prospérité et une puissance égales à la sienne. Il eut peur que les dieux ne se vengent et ne le punissent de sa cruauté. Et il ordonna aussitôt d'éteindre le feu et de faire descendre du bûcher Crésus et les quatorze jeunes gens.

On raconte que Crésus, voyant les soldats perses se

mettre en devoir d'éteindre le feu, arroser les flammes, frapper avec des bâtons sur les fagots enflammés, fut, soudain, pris lui-même du désir de vivre, alors que, jusqu'ici, il s'abandonnait volontairement à la mort. Et, de sa bouche, monta une prière vers Apollon. Il rappelait au dieu tous les présents qu'il lui avait faits, et le conjurait, au nom de tout ce passé, de lui venir en aide. Alors, l'on vit un nuage sombre obscurcir le ciel, qui jusque-là avait été serein, et il tomba une pluie très violente qui éteignit le bûcher.

A la vue de ce miracle, Cyrus fut plus que jamais persuadé que Crésus était aimé des dieux et que, par conséquent, il devait, au fond, être un assez bon homme. Il le prit avec lui, le sauva de la mort et en fit son ami. Et il rit fort lorsque Crésus lui raconta l'histoire des oracles. Naturellement, lorsque le dieu annonçait à Crésus qu'il détruirait un grand empire, c'était de celui de Crésus qu'il parlait — encore fallait-il y songer.

— Mais le mulet ? dit Crésus.

Et Cyrus se prit à rire encore plus fort.

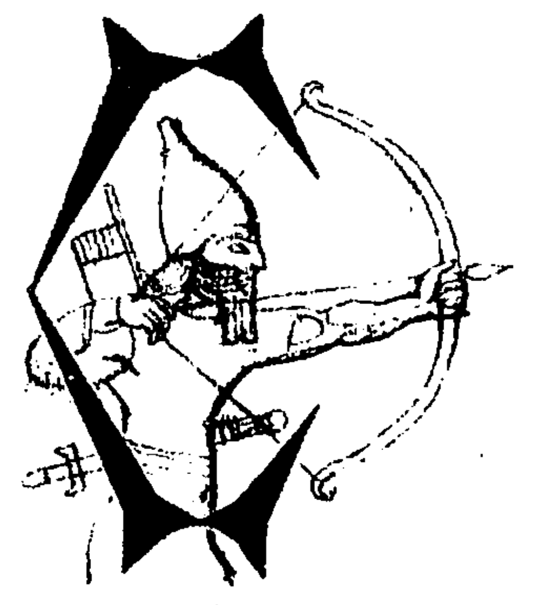
— Sans modestie, répondit-il, le mulet, c'est moi-même. Car ma mère, sache-le, était une Mède, de race royale ; elle était fille du roi Astyage ; mon père, lui, était Perse, et de condition inférieure à ma mère. Ils se marièrent cependant, et je suis né de cette union inégale. Tu vois bien qu'Apollon pouvait, à bon droit, m'appeler un mulet, puisque le mulet est fils d'un âne

et d'une jument. La jument n'est-elle pas infiniment plus noble que l'âne ?

Crésus resta muet. Il avoua que les torts étaient de son côté, mais, comme il n'était plus roi, et qu'il n'avait plus l'occasion d'interroger les oracles, il s'en abstint désormais et vécut, cette fois heureux, et content de son sort, jusqu'à un âge très avancé.



La mort de Cyrus



YRUS avait progressivement étendu l'empire des Perses sur une grande partie de l'Asie, mais son ambition n'était pas encore satisfaite. Il aurait voulu aussi régner sur les peuples nomades de la région du Caucase, dans le pays du Soleil Levant. Or, en ce temps-là, le peuple le plus puissant de ces régions était celui des Massagètes, qui avait à sa tête une femme, nommé Tomyris. Cyrus commença par envoyer des ambassadeurs à Tomyris et lui demanda de consentir à l'épouser. La reine, qui se doutait bien qu'il ne voulait, ainsi, que devenir le maître des Massagètes, refusa. Et elle lui interdit de venir lui rendre visite.

Cyrus, alors, se fâcha et convoqua son armée. Cela fait, il se mit en marche contre les Massagètes. Son royaume était séparé du pays des Massagètes par un

grand fleuve, l'Araxe, et le roi se mit en devoir de construire des ponts et de les fortifier. La reine, mise au courant par ses espions, lui envoya alors une députation pour lui dire :

— Roi des Mèdes, la reine Tomyris désire te donner un bon conseil : c'est de t'abstenir de ce que tu es en train de faire. Laisse les Massagètes en paix. Mais, si tu ne le veux pas, et si tu persistes dans ton intention, alors, j'accepte la bataille. Je m'engage à retirer mon armée à quatre jours de marche du fleuve ; franchis l'Araxe sans crainte ; nous nous battrons plus loin, honnêtement, sans chercher à ruser l'un avec l'autre. Ou bien, si tu préfères, laisse-nous franchir l'Araxe dans les mêmes conditions, et nous livrerons bataille dans ton pays.

Cyrus fut très étonné d'un message aussi singulier, et il se demanda si l'apparente loyauté de la reine ne dissimulait pas un piège. Il commença par répondre aux envoyés de la reine qu'il les chargerait le lendemain d'un message pour leur maîtresse, puis, sans plus attendre, il convoqua ses conseillers. Les conseillers se trouvèrent bien perplexes. Les uns assuraient qu'il valait mieux envahir le pays ennemi ; les autres répondaient qu'il était préférable de se battre dans son propre pays, plus familier, et qui, en cas d'échec, offrait plus de secours. Aucun n'osa donner à Cyrus l'avis qui eût été le meilleur, et qui eût été de rentrer tranquillement chez eux et de laisser les Massagètes en paix. Mais

chacun savait le roi bien décidé à poursuivre la guerre. Finalement, presque tous préférèrent combattre dans leur pays ; au fond d'eux-mêmes, ils ne se souciaient guère de franchir un fleuve difficile et rapide. Une fois sur l'autre rive, et en cas de malheur, comment feraient-ils pour retourner chez eux ? Mais, cela, ils se gardèrent bien de le dire à Cyrus.

Le roi allait suivre leur conseil lorsque quelqu'un demanda la parole. C'était Crésus, qui avait accompagné son vainqueur en qualité de conseiller, et qui n'était pas de l'avis des autres courtisans.

— Seigneur, dit-il, les Perses ici présents t'ont dit ce qu'ils pensaient de l'extraordinaire proposition de la reine Tomyris. Puisque les dieux ont voulu que je sois ton esclave, je te découvrirai le fond de ma pensée, car les succès du maître sont également ceux de l'esclave, et, si tu es perdu, je serai perdu aussi. Mes malheurs passés m'ont donné de l'expérience, et, je l'espère, un peu de cette sagesse qui m'a tant fait défaut. La plupart de tes conseillers souhaitent que tu accueilles sur ton territoire la reine Tomyris et son armée, et moi, je suis d'un avis exactement contraire. Suppose, Seigneur, que ton armée soit défaite. Qu'arrivera-t-il, si les Massagètes sont déjà chez nous ? Plus rien ne les arrêtera, ils se répandront dans toutes les provinces, et tu perdras ton royaume. Tandis que, si tu es chez eux, de l'autre côté de l'Araxe, tu pourras toujours te retirer derrière le fleuve et t'arranger au

moins pour retarder leur passage, le temps de rassembler des troupes et d'organiser la résistance. Enfin, ne vois-tu pas, Seigneur, qu'il serait honteux de reculer volontairement devant des barbares et d'ouvrir toi-même les portes de ton royaume ?

» Suppose maintenant que tu sois vainqueur : si tu es de l'autre côté du fleuve, tu n'auras aucun mal à poursuivre ton avance contre une armée vaincue ; mais, si l'ennemi est chez toi, il pourra se retrancher derrière l'Araxe et t'empêcher de passer la rivière. C'est pourquoi je suis d'avis d'accepter l'offre de la reine et d'aller l'attaquer chez elle. Mais, peut-être crains-tu quelque trahison de sa part. Voici ce que je te propose pour obtenir aisément la victoire. Tu sais comme moi que les Massagètes sont des barbares, et qu'ils mènent une vie très rude, sans aucune des bonnes choses que nous connaissons. Je te conseille donc, lorsque nous aurons franchi l'Araxe, de nous enfoncer aussi avant dans le pays que nous le pourrons, puis, de camper et, là, de préparer un festin aussi magnifique que possible. Nous tuerons force bétail, nous les ferons préparer de la façon la plus délicate, et nous amènerons aussi beaucoup de vin. Cela fait, retirons-nous secrètement, en laissant dans le camp les plus mauvaises de nos troupes. Si je ne me trompe, les Massagètes se jetteront sur notre camp, dont ils n'auront pas de mal à s'emparer, puisque les meilleurs défenseurs seront partis. Une fois à l'intérieur, ils ne pourront résister à

la tentation de goûter à toute les choses délicieuses qu'ils y trouveront, et nous, nous aurons l'occasion d'accomplir de grands exploits. »

Cyrus trouva l'avis de Crésus excellent, et, sans plus tarder, fit répondre à la Reine qu'il franchirait le fleuve, comme elle le lui offrait, et que la bataille aurait lieu dans son royaume. La Reine accepta et, quelques jours plus tard, les soldats de Cyrus, qui avaient vu s'éloigner les troupes massagètes des bords de l'Araxe, pénétraient en pays ennemi.

La nuit qui suivit le passage du fleuve, le roi eut une vision. Il lui sembla, dans son sommeil, voir l'un des enfants de son meilleur ami, nommé Hystaspe, à qui il poussait des ailes aux épaules ; et l'une de ces ailes s'étendait au-dessus de l'Asie, qu'elle couvrait de son ombre ; l'autre s'étendait sur l'Europe. Cyrus eut peur ; à son réveil, il se souvint du rêve d'Astyage, avant sa propre naissance, et il se dit que les dieux lui annonçaient que, en son absence, le fils d'Hystaspe essayait de conjurer contre lui pour s'emparer du pouvoir. Il fit aussitôt venir Hystaspe et lui ordonna de retourner en Perse, auprès de son fils, pour le surveiller. Une fois terminée la campagne contre les Massagètes, lui-même se chargerait de l'enquête. En réalité, ce que Cyrus ignorait, c'est que le rêve qui présageait la grandeur du fils d'Hystaspe annonçait en même temps sa propre mort — mais les Mortels se trompent plus d'une fois, lorsqu'ils prétendent deviner la volonté des dieux.

Quoi qu'il en soit, Cyrus ne fut nullement déconcerté par son rêve et il partit en guerre. Quand il fut parvenu à une journée de marche de l'Araxe, en pays massagète, il fit ce que Crésus lui avait conseillé ; il établit un camp, fit préparer un festin magnifique, abondamment arrosé des meilleurs vins, et battit en retraite, ne laissant dans le camp que ses troupes les plus faibles, et en petit nombre. Il n'était pas encore très éloigné lorsque survinrent les Massagètes, avec un tiers environ de leurs forces. Ils donnèrent l'assaut, emportèrent le camp, et, dans la joie de la victoire, voyant le banquet servi, se mirent à manger et à boire. Et il arriva ce que Crésus avait prévu. Les Massagètes, qui, d'ordinaire, ne buvaient que le lait de leurs troupeaux, n'étaient pas accoutumés au vin ; ils en burent sans modération. Quelques heures plus tard, le camp était jonché de soldats massagètes endormis. Ce fut un jeu pour les Perses de revenir et de massacrer tout ce monde.

Lorsque la reine Tomyris apprit cette défaite, elle envoya de nouveau un messager à Cyrus et lui dit :

— Cyrus, toi qui es avide de sang, ne sois pas trop fier de la victoire que tu as remportée aujourd'hui. Car ce n'est pas toi qui es vainqueur, mais le fruit de la vigne. Et maintenant, je vais te donner un bon conseil : si tu ne rends pas les prisonniers que tu as faits, si tu ne te retires pas de notre pays, je te le jure, par tous les dieux, par le Soleil notre ancêtre, tu as beau être

avide de sang, je t'en ferai boire tant que tu n'auras plus soif.

Cyrus ne voulut pas écouter ce sage conseil. Tomyris, de son côté, rassembla toutes ses forces, et la bataille eut lieu. Cette fois, il ne fut plus question de ruse ; ce fut un combat terrible, homme contre homme, épée contre épée. Aucun des deux partis ne voulait céder. Enfin, les Massagètes, qui étaient les plus nombreux, eurent le dessus, et Cyrus fut tué, obscurément, dans la mêlée. Tomyris fit rechercher son cadavre et, d'autre part, ordonna de remplir une outre avec du sang humain. Lorsqu'elle eut en sa possession le corps de son ennemi, elle lui plongea la tête dans l'outre, en l'insultant et en lui disant qu'elle avait tenu sa promesse, et que, désormais, il était rassasié de sang.

C'est ainsi que, dit-on, mourut le roi Cyrus, qui avait été sauvé par la volonté des dieux, alors qu'il venait à peine de naître, et qui n'avait pas su arrêter à temps ses conquêtes, malgré les avertissements très clairs que lui avaient envoyés les Immortels. Et ce fut bien le fils d'Hystaspe, appelé Darius, qui régna après lui.

TABLE DES MATIÈRES

DANS LA MÊME COLLECTION (SUITE)

LE MONDE

CONTES ET LÉGENDES DES ANTILLES, par Th. Georgel, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES ARABES, par J. Corriéras, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOHÊME, par J. Slipka, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE BULGARIE, par Bajdaev, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES DU CAUCASE, par D. Sorokine, ill. de Reschofsky.
CONTES ET LÉGENDES DE CHINE, par G. Vallerey, ill. de R. Péron.
RÉCITS DE LA CONQUÊTE DES PÔLES, par C. Alzonne, ill. de J.-M. Desbeaux.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉCOSSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE, par M. Soupey, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉTHIOPIE, par H. Pérol, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU FAR-WEST, par Quinel et de Montgon, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DE GRANDE-BRETAGNE, par S. Clot, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES D'HAÏTI, par Ph. Thoby-Marcelin et P. Marcelin, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DES HOMMES VOLANTS, par L. Sabatié, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE HONGRIE, par E. Bencze, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES INCAS, par A.-M. Lambert-Farage, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE L'INDE, par R. Fougère, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DES INDIENS PEAUX-ROUGES, par H. Fouré-Selter, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'IRLANDE, par Ch. M. Garnier, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES D'ISRAËL, par A. Weill, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU JAPON, par F. Challaye, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LIBAN, par R. R. Khawam, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE MADAGASCAR, par R. Vally-Samat, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES DE LA MER ET DES MARINS, par Quinel et de Montgon, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DU MEXIQUE, par R. Escarpit, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES D'OUTRE-RHIN, par H. Weiller, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAKISTAN, par S. Hassâm A. Rassool, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU PORTUGAL, par G. T. Cœlho, ill. de M. Rudnicki.
CONTES POPULAIRES RUSSES, par E. Jaubert, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DU SÉNÉGAL, par A. Terrisse, ill. de Papa Ibra Tall.
CONTES ET LÉGENDES DE TAHITI ET DES MERS DU SUD, par Viale-Dufour, ill. de R. Péron.
CONTES ET RÉCITS DE SIBÉRIE, par P. Rondière, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE SICILE, par Quinel et de Montgon, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE SUISSE, par H. Cuvelier, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE WALLONIE, par Max Defleur, ill. de C. Dey.

LITTÉRATURE

Contes et récits tirés
DU THÉÂTRE DE CORNEILLE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE MOLIÈRE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE RACINE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE SHAKESPEARE, par S. Clot, ill. de R. Péron.
DES OPÉRAS CÉLÈBRES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.
DES BALLETS ET DES OPÉRAS-COMIQUES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BERGER-LEVRAULT A NANCY
EN MAI 1967

N° d'Éditeur : H. 11.413 (C. VII) — Imprimé en France — 778890-5-67

Les géants Gilgamesh et Enkidu auront-ils le courage d'entrer dans la forêt de cèdres où rugit le monstre Humbala ? Où se cache Télépinou, le dieu du printemps ? Il faut le retrouver ! Le fils du dieu de l'orage et la fille du Dragon s'aiment, mais leurs parents se détestent... Comment finira la belle et très étonnante aventure de Bon et de Mauvais, les deux fils jumeaux du brave Appou ? Ecoutez l'histoire de Sémiramis, la reine qui fonda Babylone, et l'histoire de Darius qui s'en empara grâce au terrible stratagème de son ministre Zopyre. Voici des dieux, des rois et des hommes, voici dix-huit très anciennes et merveilleuses légendes nées au pays où coule l'Euphrate...

